

Contes populaires de l'Allemagne









Ed Allemande 1842 –
(BAR. 800 DM 1975. Nov.)
Un des plus beaux illustrés allemand
du XIXe – (300 DM 1972 Pinkus cat)

t1 - Fxt., t, table des contes de la 1ere série, fxt par la lég de Rubefahl; ensemble 4 ff et 144 p.

t2 - Fxt. t et 140 p.

C'est un de ces exemplaires signalés par Brivois (p. 295) où au second vol. les faux-titre et titre et la p. 35 ont été imprimés par Schneider. Dans cette feuille réimprimée, deux vignettes ont été supprimées, et la table, au lieu d'être sur un feuillet séparé, est au verso de la p. 139 -

Edition Originale Vicaire V, 1205, Gumuchian 4228 -

Cet ouvrage devait comprendre 4 vol. mais il n'en a paru que 2 qui contiennent environ 140 gravures sur bois.

800 -

CONTES POPULAIRES

DE L'ALLEMAGNE

PREMIÈRE PARTIE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMP. RUE DAMIETTE, 2

MUSÆUS

CONTES POPULAIRES

DE L'ALLEMAGNE

TRADUITS

PAR A. CERFBERR DE MÉDELSHEIM

édition illustrée

DE 300 VIGNETTES ALLEMANDES



PARIS — 1846

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD

24, RUE DES MATHURINS-SAINT-JACQUES.

LES LÉGENDES DE RUBEZAHL.

ILLUSTRATIONS

DE RICHTER, de Dresde.



RUBEZAHL

PREMIÈRE LÉGENDE

u haut du mont Sudète, le Parnasse des Silésiens, si souvent et si mal chanté, vit dans une pacifique intelligence avec Apollon et les neuf Muses, le célèbre génie de la montagne, Rubezahl, qui, plus que tous les poëtes silésiens ensemble, a

rendu fameux le mont des Géants. Ce prince des gnomes ne possède, il est vrai, sur la surface de la terre, qu'un petit domaine de quelques milles de circonférence, entouré d'une chaîne de montagnes, et encore il partage ce mince territoire avec deux monarques qui ne reconnaissent pas même sa part de propriété. Mais quelques toises au-dessous de l'écorce de la terre cultivée, il exerce seul une souveraineté qu'aucun traité de partage ne peut rétrécir, qui s'étend à 860 milles dans les entrailles de la terre et pénètre jusqu'à son centre.

Quelquefois il prend fantaisie au staroste souterrain de parcourir ses vastes et mystérieuses provinces, de contempler ses inépuisables trésors de mines et de métaux précieux; de passer en revue son armée de gnomes, et de l'occuper, tantôt à contenir par de solides digues la violence des ruisseaux de feu qui roulent dans les profondeurs de la terre, tantôt à comprimer des exhalaisons minérales, à fertiliser avec de fécondes vapeurs des roches stériles et à les changer en un airain précieux. Quelquefois il s'arrache aux soins de son ténébreux empire, monte pour se récréer sur la voûte de ses domaines, s'assied sur le mont Géant, et là se prend à jouer et à plaisanter avec les enfants des hommes, comme un joyeux compagnon qui, pour rire un peu, chaotuille son voisin jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Car l'ami Rubezahl, il faut que vous le sachiez, est, comme il convient à un puissant génie, fantasque, impérieux, bizarre; rude, grossier, impudent; fier, vain, inconstant; aujourd'hui votre plus chaud ami, indifférent et froid demain; quelquefois bon, noble et sensible; mais dans une perpétuelle contradiction avec lui-même; sot et sage, souvent mou et dur en moins de deux minutes, comme un œuf qui tombe dans l'eau bouillante; fripon et honnête, opiniâtre et flexible, suivant l'assiette dans laquelle il se trouve, selon que son caprice et des dispositions intérieures le poussent et le font agir.

Dès le temps d'Olim, avant que les descendants de Japhet eussent pénétré assez avant dans le Nord pour peupler ces contrées, Rubezahl faisait retentir la montagne déserte de ses mugissements, lançait les ours et les urus les uns contre les autres pour qu'ils s'entre-déchirassent, ou chassait devant lui avec des hurlements effroyables les bêtes sauvages, les précipitant du haut des rochers escarpés dans les profondeurs de la vallée. Mais, fatigué de ces chasses, il reprit sa route ténébreuse à travers les régions du monde souterrain et y demeura des siècles, jusqu'à ce que la fantaisie lui reprit un jour de reparaître au soleil et de jouir de la vue de la création extérieure. Quelle fut sa surprise à son retour, quand du sommet couvert de neige du mont des Géants il promena les yeux autour de lui et trouva le pays complétement changé! Les forêts sombres et impénétrables avaient été éclaircies et transformées en champs fertiles où mûrissaient de riches

moissons. Au milieu d'arbres fruitiers en fleur s'élevaient les toits de chaume de villages amis, dont les cheminées laissaient échapper dans les airs d'agréables tourbillons de fumée; çà et là on apercevait sur le penchant d'une colline un donjon solitaire élevé pour la défense du pays; dans les prairies émaillées de fleurs paissaient des brebis et des bêtes à cornes, et du fond des bocages retentissaient de mélodieux chalumeaux.

La nouveauté de la chose et la surprise agréable du premier coup d'œil plurent tant au maître étonné, qu'il ne se fâcha point contre les cultivateurs qui, de leur autorité privée et sans son consentement, exploitaient ses domaines, et il ne voulut troubler ni leurs travaux ni leur condition nouvelle; mais il les laissa paisibles possesseurs des biens dont ils s'étaient arrogé la jouissance, comme un bon père de famille offre un séjour sous son toit à l'hirondelle amie ou même à l'importun moineau. Il résolut même de faire connaissance avec les hommes, cette race hermaphrodite qui tient à la fois du dieu et de la brute; d'étudier leurs manières et leur nature et de cultiver leur société. Il prit la forme rustique d'un garçon de labour et s'engagea au service du premier paysan venu. Tout ce qu'il entreprit réussit parfaitement entre ses mains, et Rips, c'est le nom qu'il prit, fut bientôt connu dans le village pour le plus habile travailleur.



Mais son maître était un débauché, qui prodiguait le fruit des labeurs de son fidèle serviteur et ne lui était que fort peu reconnaissant de ses travaux et de ses peines; aussi il s'en sépara et alla trouver un de ses voisins qui lui confia son troupeau de brebis. Rips en eut le plus grand soin; il le conduisait dans des lieux déserts et sur des montagnes escarpées, où croissaient de salutaires racines. Le troupeau prospéra également entre ses mains et s'augmenta; aucune brebis ne tomba du haut des rochers, aucune ne devint la proie du loup. Mais son nouveau maître était un ladre, qui ne récompensait pas son fidèle domestique comme il le devait; car il alla même jusqu'à dérober le meilleur bélier de son troupeau, et il saisit ce prétexte



pour rogner les gages de son berger : aussi Rips quitta ce vilain, et en qualité de secrétaire entra au service d'un juge ; il devint bientôt le fléau des voleurs et travailla gratis pour la justice avec un zèle infatigable. Mais le juge était un homme injuste et vénal, qui jugeait par faveur et se moquait des lois. Comme Rips ne voulut pas alors se faire l'instrument de l'iniquité, il quitta le service du juge et fut jeté dans un cachot, d'où cependant il s'échappa facilement par la route familière aux esprits, le trou de la serrure.



Cette première tentative faite pour étudier la nature de l'homme n'était pas propre à lui inspirer un vif amour pour l'humanité ; il remonta, le cœur navré, au sommet de sa montagne, et de là, contemplant les riantes campagnes que l'industrie de l'homme avait embellies, il s'étonna que mère nature prodiguât ses dons à une telle brute. Cependant, désireux de poursuivre l'étude de l'humanité, il hasarda une nouvelle excursion dans les terres, se glissa dans la vallée sans être aperçu, et se mit en embuscade dans les buissons et dans les haies. Tout à coup il aperçoit la forme délicieuse d'une ravissante jeune fille, aussi douce à contempler que la Vénus de Médicis, et, comme celle-ci, dépouillée de tout voile, car elle allait se mettre au bain. Autour d'elle ses compagnes s'étaient assises sur l'herbe, près d'une chute d'eau qui versait ses ondes argentées dans un bassin creusé par la nature ; elles jouaient et se livraient avec leur maîtresse à un innocent badinage. Ce tableau agit si puissamment sur le génie de la montagne, qu'il oublia presque sa nature et ses propriétés spirituelles, et désira de partager le sort des mortels, regardant les filles des hommes avec autant de convoitise que le faisaient jadis ses pareils dans le monde primitif. Mais les organes des esprits sont si fins, qu'ils ne peuvent recevoir aucune impression fixe et durable; le gnome trouva qu'il manquait d'une enveloppe corporelle pour saisir par l'orbite obscure de l'œil l'image de la jolie baigneuse et la fixer dans son imagination. C'est pourquoi il se transforma en un corbeau au noir plumage, et s'élança sur la branche élevée d'un chêne qui ombrageait le bain, pour jouir du charmant spectacle. Cependant ce n'est pas là ce qu'il pouvait imaginer de mieux : il vit en effet tout avec des yeux de corbeau et n'éprouvait que des sensations de corbeau ; un nid de souris sauvages eût eu alors plus d'attraits pour lui que la jolie nymphe : car l'âme n'agit dans ses pensées et ses désirs que conformément à l'enveloppe qui la renferme.



u reste, cette remarque psychologique ne fut pas plutôt faite que la faute fut réparée ; le corbeau s'enfuit dans le bosquet et se transforma en un charmant jeune homme. C'était là le vrai moyen de saisir dans toute sa perfection l'idéal d'une jeune fille. Il s'éleva dans son cœur des sentiments dont jusque-là il n'avait encore rien soupçonné ; toutes ses idées prirent un nouvel essor : il éprouva une certaine inquiétude ; ses désirs s'éveillèrent et aspirèrent à quelque chose en dehors de lui qu'il ne pouvait exprimer par des mots. Une irrésistible impulsion le poussa comme un rouage mécanique du côté de la chute d'eau, et cependant il trouvait en lui un instinct puissant de répulsion, une certaine crainte de s'approcher sous sa forme corporelle de la charmante baigneuse, ou de faire irruption à travers le taillis, d'où son œil cherchait à contempler à la dérobée les formes délicieuses de la jeune beauté.

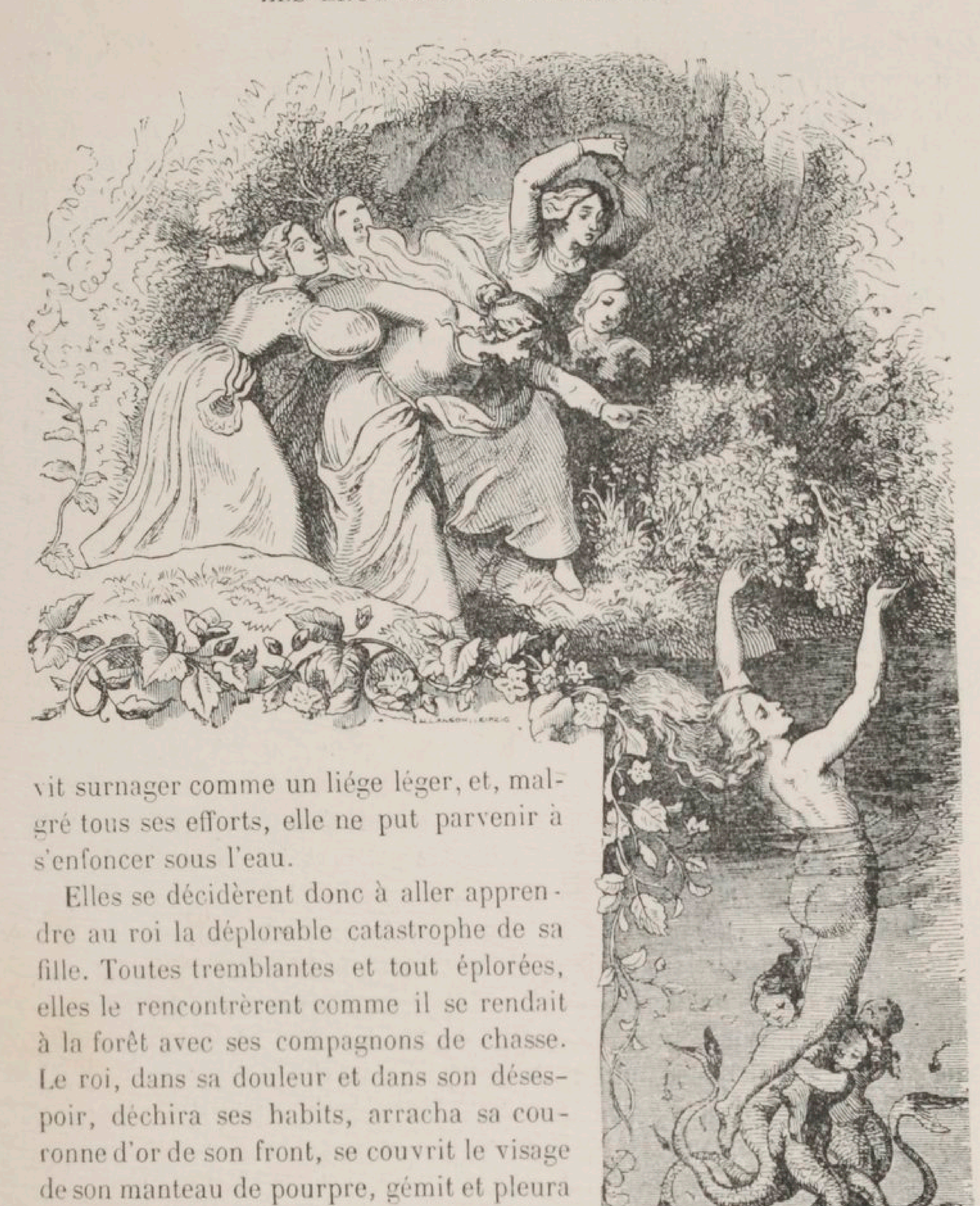
La jeune nymphe était fille du pharaon silésien qui régnait alors dans le pays du mont des Géants. Elle s'amusait souvent avec les jeunes filles de sa cour à s'égarer dans les taillis et les buissons de la montagne, à ramasser des fleurs et des racines odoriférantes, ou, à cette époque de frugalité, à cueillir pour la table de son père une corbeille de fraises ou de cerises des bois, et, quand le temps était chaud, à se rafraîchir aux sources de la montagne et à s'y baigner. C'est depuis cette époque que les bains paraissent avoir été le rendez-vous des chercheurs d'aventures ; ils ont conservé cette réputation même jusqu'à nos jours. En tout cas, le bain de la montagne des Géants fut la cause d'une intrigue amoureuse hétéroclite entre un gnome et une jolie mortelle. De ce moment, la douce puissance de l'amour enchaîna notre passionné génie à cette place, qu'il ne quitta plus, et chaque jour il attendait avec impatience le retour de la charmante pléiade.

La nymphe se fit longtemps attendre ; cependant une après-midi, par une chaude journée d'été, elle revint, accompagnée de sa suite, visiter les ombres pleines de fraîcheur qui ombrageaient la chute d'eau. Sa surprise

n'eut pas de bornes en voyant les lieux entièrement changés; les roches brutes étaient recouvertes de marbre et d'albâtre; l'eau ne tombait plus en cascades impétueuses du sommet escarpé des rochers, mais, arrêtée dans son cours par un grand nombre de degrés taillés dans le roc, elle coulait avec un doux murmure dans un large bassin de marbre, au milieu duquel s'élevait un riche jet d'eau qui, transformé en une épaisse ondée qu'un zéphyr capricieux balançait tantôt à droite, tantôt à gauche, allait se perdre en clapotant dans un vaste réservoir. Les pâquerettes, les colchiques, la romantique *ne m'oubliez pas*, en tapissaient les bords; des bosquets de roses entremêlées de jasmin sauvage et de fleurs argentées fleurissaient à peu de distance et formaient le plus agréable coup d'œil. A droite et à gauche de la cascade s'ouvrait la double entrée d'une grotte magnifique, dont les parois et les voûtes étalaient un riche vêtement de mosaïque composée de pierres métalliques de diverses couleurs, de cristaux et de glaces, le tout si brillant et si poli, que l'œil en était ébloui. On apercevait dans différentes niches, sur des tables, les rafraîchissements les plus savoureux, dont la vue seule excitait les désirs.

La princesse demeura longtemps muette d'étonnement, sans savoir si elle devait en croire ses yeux, s'il fallait entrer dans ce paradis enchanté ou le fuir. Mais elle était fille d'Ève et ne put résister à la curiosité de tout voir, et de goûter aux fruits magnifiques qui semblaient avoir été apportés exprès pour elle. Après s'être longtemps amusée avec ses compagnes dans ce petit temple et avoir passé de tout une inspection scrupuleuse, la fantaisie lui prit de se baigner dans le bassin. Elle ordonna à ses filles de faire le guet et de regarder tout autour d'elles avec soin, de peur que le regard téméraire de quelque audacieux caché dans le bosquet ne pût déflorer ses charmes virginaux.

Mais à peine l'aimable nymphe se fut-elle laissée glisser le long des bords polis du bassin de marbre qu'elle disparut dans un abîme, quoique le sable argenté dont on voyait briller au fond de l'eau la surface trompeuse ne fît soupçonner aucun danger. Vainement ses jeunes compagnes, accourues à ses cris, voulurent saisir les cheveux dorés de leur blonde maîtresse; le gouffre dévorant, plus prompt qu'elles, l'avait déjà engloutie. La troupe effrayée fit retentir les airs de plaintes, de gémissements, d'exclamations douloureuses, quand la jeune princesse disparut à ses yeux; elles tordaient leurs mains blanches comme la neige, levées vers le ciel, imploraient la pitié des naïades et couraient échevelées çà et là autour des rives de marbre, tandis que le jet d'eau ne cessait de les couvrir les unes après les autres de son écume. Cependant aucune d'elles n'osait voler au secours de l'infortunée; Brinhild seule, sa compagne chérie, se précipita sans hésiter dans le gouffre sans fond, attendant le même sort que sa bien-aimée. Mais on la



vit surnager comme un liége léger, et, malgré tous ses efforts, elle ne put parvenir à s'enfoncer sous l'eau.

Elles se décidèrent donc à aller apprendre au roi la déplorable catastrophe de sa fille. Toutes tremblantes et tout éplorées, elles le rencontrèrent comme il se rendait à la forêt avec ses compagnons de chasse. Le roi, dans sa douleur et dans son désespoir, déchira ses habits, arracha sa couronne d'or de son front, se couvrit le visage de son manteau de pourpre, gémit et pleura à chaudes larmes sur la perte de sa charmante Emma.

Après avoir payé ce premier tribut à l'amour paternel, il rappela sa force d'âme et courut à la chute d'eau pour voir le prodige de ses propres yeux. Mais le charme enchanteur avait disparu; l'agreste nature avait repris son premier aspect, il n'y avait plus ni grotte, ni bassin de marbre, ni buissons de roses, ni bosquets de jasmin. Par bonheur, le bon roi ne s'arrêta pas à la possibilité de l'enlèvement de sa fille par

quelque chevalier errant, car à cette époque les enlèvements n'étaient pas encore à la mode dans le pays; il ne chercha donc à tirer des compagnes de sa fille, ni par menaces ni par châtiments, une explication qui aurait été plus croyable que la vérité même, de la disparition soudaine de la princesse. Il accueillit bien plutôt avec foi et confiance le rapport qu'elles lui firent, et pensa que Thor ou Wodan ou quelque autre dieu était en jeu dans cet événement merveilleux ; il se remit donc en route pour sa partie de chasse et se consola bientôt de la perte qu'il venait de faire; car les rois de la terre ne sont, à proprement parler, sensibles qu'à la perte de leur couronne.

Cependant la belle Emma ne se trouvait pas trop mal dans les bras du génie son amant. Maître Schwimmart, par le prestige d'une trappe semblable à celles de nos théâtres, n'avait fait que l'arracher aux regards de sa suite; il la conduisit par un souterrain dans un magnifique palais avec lequel la résidence de son père ne pouvait entrer en comparaison. Quand elle eut repris ses sens, elle se trouva assise sur un moelleux sofa recouvert d'une étoffe de satin rose, et garni d'une ceinture virginale de soie bleu de ciel qui semblait avoir été dérobée à la toilette de la déesse des amours. Un jeune homme d'une figure charmante était à ses pieds et lui faisait, dans les termes les plus brûlants, l'aveu d'un amour qu'elle recevait avec une rougeur modeste. Le gnome ravi lui apprit ensuite sa condition, sa naissance, lui parla des états souterrains qu'il gouvernait, la conduisit dans les chambres et les salles du palais et lui en montra la magnificence et les richesses. Il était entouré de trois côtés par un délicieux jardin dont les touffes de fleurs et les tapis de gazon toujours verts, au-dessus desquels se balançait une ombre pleine de fraîcheur, semblaient surtout plaire à la jeune fille. Tous les arbres fruitiers portaient des pommes d'un rouge de pourpre nuancé d'or ou dorées à moitié, dont les pareilles ne peuvent être aujourd'hui arrachées à la nature par l'art même de Hirschfeld. Les bosquets étaient remplis d'oiseaux qui y faisaient entendre leurs symphonies sur mille tons différents. Le couple sensible se promenait sous ces berceaux fidèles, regardait de temps en temps la lune, ou bien le gnome remplaçait la fleur qui se fanait sur le sein de sa bien-aimée. Son regard était attaché aux lèvres de son amante et son oreille buvait avidement les sons enchanteurs qui s'échappaient de sa bouche mélodieuse; chacune de ses paroles lui paraissait douce comme un rayon de miel; durant sa longue immortalité, il n'avait jamais goûté des moments aussi heureux que ceux que lui donnait son premier amour.

Le cœur de la douce Emma n'éprouvait pas des sensations de la même nature. Une certaine mélancolie couvrait son front; une légère tristesse et une tendre langueur, qui prêtent tant de charme aux traits fémi-

nins, disaient assez que son cœur renfermait de secrets désirs qui ne sympathisaient pas avec ceux de son amant. Il ne tarda pas à s'en apercevoir, et s'efforça, en redoublant de caresses, de dissiper ces nuages et de ramener le sourire sur les lèvres de sa bien-aimée ; mais ce fut en vain. L'homme, pensa-t-il en lui-même, est un animal fait pour la société comme les abeilles et les fourmis; la jolie mortelle manque de divertissements. L'homme et la femme peuvent à la longue être une compagnie mortelle l'un pour l'autre. A qui madame se confiera-t elle? pour qui se parera t-elle? qui consultera-t-elle sur sa toilette? qui nourrira sa vanité? La première femme dans les jardins de l'Eden ne put demeurer longtemps en tête-à tête avec son grand et sérieux consort : aussi choisit-elle le serpent pour confident.

Alors, plus rapide que l'éclair, il s'élança dans la campagne, cueillit dans un champ une douzaine de carottes qu'il déposa dans une corbeille artistement tressée, et les apporta à la belle Emma, qui, assise dans un bosquet touffu, s'occupait mélancoliquement à effeuiller une rose. « O la plus belle des filles de la terre, lui dit le gnome, bannis toute tristesse de ton âme, et ouvre ton cœur à la plus douce joie ; tu ne vivras plus désormais dans une pénible solitude. Cette corbeille renferme tout ce que tu peux désirer pour rendre ce séjour agréable. Prends cette baguette bariolée de différentes couleurs, et en l'approchant des végétaux qui sont dans cette corbeille, tu leur donneras les formes qu'il te plaira. »

Là-dessus il quitta la princesse, qui ne perdit pas un moment, après avoir découvert la corbeille, pour faire une plus ample connaissance avec la merveilleuse baguette. « Brinhild! s'écria-t-elle, ma chère Brinhild, parais! » et Brinhild tomba à ses pieds, embrassant les genoux de sa maîtresse, inondant son sein de larmes de joie, et la caressant avec autant de tendresse qu'elle avait coutume de le faire autrefois. La métamorphose était si parfaite que la jeune Emma ne savait pas elle-même si sa création était réelle, si elle avait évoqué la véritable Brinhild, ou si ses yeux n'étaient dupes que d'une illusion. Cependant elle s'abandonna entièrement à la joie qu'elle éprouvait de se trouver auprès de sa compagne chérie, alla se promener avec elle bras dessus bras dessous dans le jardin, lui en fit admirer toutes les magnificences, et cueillit pour elle quelques-unes de ces pommes diaprées d'or. Elle la conduisit ensuite dans tous les appartements du palais, et lui montra surtout le cabinet de toilette, où l'esprit de contemplation si propre au sexe féminin trouva tant d'aliments, qu'elles y étaient encore au coucher du soleil. Voiles, ceintures, pendants d'oreille, tout fut passé en revue et approuvé. La postiche Brinhild sut si bien se conduire dans cet examen et montra tant de goût dans le choix et l'ordonnance de la toilette féminine, que si, conformément à son être et à sa nature, elle n'était rien qu'une carotte, on ne pouvait au moins lui refuser la gloire d'être la reine de son espèce.

Le gnome, qui était aux aguets, fut ravi d'avoir, comme il le pensait, pénétré aussi avant dans le cœur féminin, et se réjouit des progrès qu'il avait faits dans la connaissance de l'espèce humaine. La belle Emma lui parut encore plus belle, plus tendre, plus gaie que jamais. Elle ne manqua pas d'animer avec son bâton enchanté la provision de carottes qui lui avait été donnée ; elle leur donna les formes des jeunes filles qui la servaient autrefois, et des deux qui lui restaient encore, elle fit une chatte aussi jolie et aussi vive que feu mademoiselle Rosaurens Murner, et un Beni tout mignon, tout sautillant. Elle reconstitua sa cour, assigna à chacune de ses suivantes certaines occupations, et jamais reine ne fut mieux servie ; on volait au-devant de ses désirs, on obéissait à un de ses signes et on exécutait ses ordres sans la moindre résistance.

Pendant plusieurs semaines elle jouit sans trouble des délices que lui procurait sa société : danses en rond, chants, musique, se succédèrent dans le harem du gnome du matin au soir. Seulement, au bout de quelques jours la jeune Emma crut voir les fraîches couleurs du visage de ses compagnes pâlir un peu, le miroir du salon de marbre lui permit de s'apercevoir de suite qu'elle seule avait la fraîcheur d'une rose nouvellement arrachée de sa tige, tandis que sa chère Brinhild et les autres suivantes ressemblaient à des fleurs fanées ; cependant elles lui assurèrent toutes qu'elles se trouvaient fort bien, et la libéralité du gnome ne les laissa jamais éprouver le moindre besoin. Néanmoins elles changeaient à vue d'œil, le mouvement et l'animation disparaissaient chaque jour de plus en plus, et tout le feu de la jeunesse finit par s'éteindre.

Le matin d'un jour brillant, la princesse, ranimée par un sommeil salutaire, entra en chantant dans la chambre où se réunissait d'ordinaire toute la société. Quel fut son effroi en voyant venir à elle une troupe de matrones vieilles et ridées, s'appuyant sur des bâtons et des béquilles, et ne pouvant parvenir à se tenir droit ? Le folâtre Beni était étendu à plat ventre, et la caressante Chyprienne pouvait à peine, tant était grande sa faiblesse, se soutenir et se remuer un peu. Épouvantée, la princesse s'enfuit de l'appartement pour échapper à cette triste société, s'élança sur les degrés du portique, et appela à haute voix le gnome, qui répondit aussitôt à son appel et parut devant elle avec un air humble et modeste. « Méchant génie, lui dit-elle d'une voix colère, pourquoi m'envies-tu le seul plaisir de ma malheureuse existence, la compagnie factice de mes anciennes compagnes ? Ce désert ne suffit-il pas à me rendre malheureuse ? veux-tu le changer encore en un hôpital ? Rends de suite à mes amies la jeunesse et la beauté, ou la haine et le mépris me vengeront de ton crime ! — O toi, la plus belle des filles de la terre, répondit le gnome, ne te fâche pas de ce qu'il m'a fallu faire ! Tout ce qui est en ma puissance, tu le tiens dans ta main ; mais ne me demande

pas l'impossible. Les forces de la nature m'appartiennent, mais je ne puis rien contre ses lois immuables. Tant qu'il y eut dans les carottes une force végétale, le bâton magique put leur donner telles formes qui te plaisaient le mieux ; mais leur sève est maintenant desséchée, et elles inclinent vers la tombe, car l'esprit élémentaire qui les vivifiait les a abandonnées. Cependant ne te désespère pas, ma bien-aimée : une nouvelle corbeille de fruits fraîchement cueillis peut facilement réparer le mal ; les formes que tu as déjà évoquées reparaîtront à ton ordre. Rends à la mère nature les présents qui t'ont si agréablement récréée, et va sur la grande pelouse, tu y trouveras meilleure compagnie. » A ces mots le gnome s'éloigna, et la jeune Emma prit à la main la baguette magique, en toucha les vieilles laides et



ridées les unes après les autres, ramassa les carottes desséchées et en fit ce que font les enfants du jouet qui les ennuie, ou même les princes, des favoris dont ils sont las : elle les jeta aux ordures et n'y pensa plus.

D'un pied léger elle gagna ensuite la verte pelouse, pour recevoir la corbeille fraîchement remplie, que cependant elle ne trouva nulle part. Elle parcourut le jardin du haut en bas, regarda attentivement autour d'elle : pas de corbeille, rien. Elle était près d'une treille, quand elle vit le gnome venir à elle avec un embarras si visible qu'elle s'aperçut de loin de son trouble. « Tu m'as trompée, dit-elle : où est la corbeille ? Je la cherche en

vain depuis une heure. — Gracieuse souveraine de mon cœur, répondit-il, me pardonneras-tu mon étourderie ? Je t'ai promis plus que je ne pouvais donner : j'ai parcouru tout le pays, cherchant des carottes ; mais elles sont depuis longtemps cueillies et se flétrissent dans d'humides celliers. Les champs sont en deuil, l'hiver règne dans la vallée ; ta présence seule a enchaîné le printemps sur ces rochers, et les fleurs naissent sous tes pas. Attends seulement trois lunes avec patience, alors tu pourras de nouveau jouer à ton aise avec tes poupées. » Le gnome n'était pas encore à la fin de cet éloquent discours que déjà la belle lui avait involontairement tourné le dos et s'était retirée dans son appartement sans l'honorer d'une réponse. Mais le gnome se rendit de là au marché le plus voisin, dans l'intérieur de son royaume ; il acheta, comme un bon fermier, un âne, qu'il chargea de lourds sacs de graines, et il consacra une matinée entière à en ensemencer le pays. Il confia ensuite sa semaille à la garde d'un de ses génies subalternes, qu'il chargea d'allumer un grand feu souterrain, pour activer la semence par une douce chaleur, comme on fait dans les serres pour les ananas.

Les carottes poussaient à vue d'œil et promettaient bientôt une riche moisson ; la jeune Emma allait tous les jours visiter son champ, qu'elle avait plus de plaisir à voir que les pommes d'or qui semblaient avoir été transplantées du jardin des Hespérides dans le sien. Mais le chagrin et l'ennui troublaient ses beaux yeux bleus. Elle allait rêver de préférence dans un petit bois de sapins sombre et mélancolique, sur les bords d'un ruisseau



dont les eaux argentées coulaient dans la vallée, et y jetait des fleurs, qui fuyaient emportées par le courant au fond de l'Oder. Or, ce passe-temps

mélancolique indique de secrètes peines du cœur, comme le savent tous ceux qui s'entendent aux symboles de l'amour.

Le gnome voyait bien que, malgré tous ses efforts, toutes ses peines et toutes ses galanteries pour se glisser dans le cœur de la belle Emma, il ne faisait aucun progrès dans son amour. Cependant sa patience opiniâtre ne désespéra pas de la vaincre par l'exécution la plus scrupuleuse de tous ses désirs, et de triompher de ses dédains. Sa complète inexpérience en amour lui faisait croire que les difficultés qui s'opposaient à ses désirs pourraient bien appartenir au roman de l'amour terrestre ; car il remarqua avec beaucoup de finesse et d'à-propos que cette résistance n'était pas sans charmes, et qu'elle était très-propre à augmenter la jouissance du triomphe qu'on espérait. Mais notre novice en connaissance du cœur humain n'avait aucune idée du véritable motif de la résistance qu'opposait à sa passion la reine de son cœur ; il supposait, et chez lui c'était une idée bien arrêtée, que son cœur était aussi libre et aussi indépendant que le sien, et il pensait que ce terrain encore vierge lui appartenait de tout droit comme au premier occupant.

C'était là cependant une grande erreur. Un jeune homme, voisin des rives de l'Oder, le prince Ratibor, avait déjà éveillé les douces inquiétudes de l'amour dans le cœur de la jeune Emma, et il en avait rapporté pour butin le premier amour de la tendre fille, lequel à ce qu'on prétend, doit être aussi indestructible que l'essence première des quatre éléments. Déjà l'heureux couple voyait arriver le jour où leurs promesses solennelles allaient recevoir leur exécution, quand tout à coup la jeune fiancée disparut. A cette affreuse nouvelle, l'amoureux Ratibor se transforma en un Roland furieux. Il abandonna sa résidence, alla promener sa misanthropie dans la solitude des forêts, conta ses infortunes aux rochers, et se livra à toutes les folies d'un héros moderne de roman que tourmente le malin amour. Pendant ce temps, la fidèle Emma exhalait en soupirs, du fond de sa triste prison, ses secrètes douleurs ; mais elle sut si bien renfermer dans son cœur les sentiments qui le remplissaient, que le gnome, malgré toute son attention, ne put deviner les sensations qui y prenaient naissance. Elle avait déjà longtemps réfléchi aux moyens de le tromper et d'échapper à la pénible prison où elle gémissait. Enfin, après plus d'une nuit passée dans les veilles, elle arrêta un plan qui lui parut mériter qu'on en tentât l'exécution.

Le printemps reparut dans les montagneuses vallées, le gnome laissa s'éteindre le feu souterrain qu'il avait allumé dans la serre, et les carottes que l'influence de l'hiver n'avait pas arrêtées dans leur croissance, arrivèrent à maturité. L'adroite Emma en arrachait chaque jour quelques-unes, auxquelles elle tâchait de donner diverses formes agréables pour s'amuser à les regarder ; mais ses vues allaient plus loin. Un jour, d'une petite ca-

rotte elle fit une abeille qu'elle se proposait d'envoyer chercher des nouvelles de son bien-aimé : «Vole sur la terre, ma jolie petite abeille, va trou-



ver Ratibor, le roi du pays, et murmure-lui doucement à l'oreille qu'Emma vit encore pour lui, mais qu'elle est esclave du roi des gnomes, qui habite les montagnes; ne perds aucun mot de sa réponse, et apporte-moi des nouvelles de son amour.» Aussitôt l'abeille s'envola du doigt de sa maîtresse dans la direction qu'on lui indiquait; mais elle avait à peine ouvert ses ailes qu'une hirondelle affamée fondit sur elle, et engloutit, au grand chagrin de la jeune fille, la messagère de l'amour avec toutes ses dépêches. Elle donna ensuite la vie, au moyen de la merveilleuse baguette, à un grillon: elle lui apprit à parler et à saluer : « Petit grillon, vole au-dessus de la montagne, va trouver Ratibor, et chante-lui à l'oreille que la fidèle Emma attend de la force de son bras la fin de son esclavage. » Le grillon partit et sautilla aussi vite qu'il le put, pour accomplir le message qui lui était confié ; mais, par malheur, une cigogne aux longues jambes se promenait justement sur le chemin qu'il suivait, elle le saisit avec son long bec et l'engloutit dans les cavités de son large gésier.

Ces tentatives malheureuses n'empêchèrent pas l'intrépide Emma d'en faire encore une nouvelle : elle donna à une troisième carotte la forme d'une

pie. « Vole d'arbre en arbre, éloquent oiseau, dit-elle, jusqu'à ce que tu arrives auprès de Ratibor, mon fiancé ; parle-lui de ma captivité, et dis-lui de m'attendre dans trois jours sur le territoire que bordent les montagnes de la vallée du Mein, avec des hommes et des chevaux, prêt à recevoir la fugitive qui ose briser ses fers et implore son appui. » Le bicolore emplumé obéit, il voltigea d'une station à une autre, et l'inquiète Emma le suivit dans son vol tant qu'elle put l'apercevoir.

Le malheureux Ratibor errait toujours mélancoliquement au milieu des bois ; le retour du printemps et le réveil de la nature n'avaient fait qu'augmenter sa douleur. Il était assis au pied d'un chêne touffu, pensait à la



princesse, et s'écriait à haute voix : « Emma ! » quand tout à coup l'écho aux

mille voix renvoya doucement à ses oreilles ce nom chéri; mais en même temps une voix inconnue prononça le sien. Il leva la tête, ne vit personne, se crut dupe d'une illusion, et entendit une seconde fois le même appel. Bientôt après il aperçut une pie qui volait de branche en branche, et vit que c'était cet oiseau auquel on avait appris son nom, qui le prononçait. « Pauvre bavarde, dit-il, qui t'a appris à prononcer ce nom qui appartient à un malheureux qui désire disparaître de la surface de la terre et voir son souvenir périr avec lui ? » A ces mots, il saisit dans sa colère une pierre et allait la lancer à l'oiseau, quand celui-ci fit entendre le nom d'Emma. Ce talisman désarma le bras du prince, un ravissement céleste fit tressaillir tous ses membres, et au fond de son cœur retentit doucement ce mot charmant, Emma! Mais l'orateur perché sur sa branche se mit aussitôt, avec la loquacité commune à ses pareils, à répéter le discours qui lui avait été appris. D'abord le prince ne comprit pas tout de suite le joyeux message, tant était grand l'abattement de son cœur. Mais le chagrin mortel qui avait couvert son cerveau d'un nuage épais et paralysé l'élasticité de ses nerfs disparut bientôt; il revint au sentiment et à la pensée, et s'informa avec avidité, auprès de l'heureuse messagère, du destin de la chaste Emma; mais la pie bavarde ne pouvait que répéter mécaniquement sa leçon, et elle se remit à voltiger. Plus rapide qu'Hasaël, notre sauvage misanthrope, rendu à la vie, revint à sa cour, convoqua à la hâte le ban et l'arrière-ban de ses chevaliers, enfourcha sa monture et partit avec eux, soutenu par la douce espérance de mener l'aventure à bonne fin.

Pendant ce temps, la jeune Emma avait, avec une adresse féminine, tout préparé pour l'exécution de son projet. Elle cessa de désoler par une froideur mortelle son patient adorateur; ses yeux lui dirent d'espérer, et son cœur dédaigneux sembla devenir plus sensible. Un amant qui soupire ne laisse pas facilement passer d'aussi heureux symptômes sans en tirer profit; le gnome, grâce à l'extrême sensibilité propre aux esprits, éprouva bientôt le changement qui s'était opéré dans l'esprit de la belle dédaigneuse. Un regard ravissant, un visage bienveillant, un sourire expressif, mirent en feu sa nature inflammable, comme l'étincelle électrique un bol d'esprit de vin. Il devint plus hardi, recommença ses manœuvres amoureuses, qui avaient été longtemps au repos, demanda un entretien, parla de son amour, et ne fut pas repoussé. Les préliminaires furent réglés aussi bien que par écrit; seulement, par respect pour les convenances, la jeune fille demanda encore un jour de réflexion, que le gnome enchanté lui accorda avec plaisir.

Le lendemain matin, peu de temps après le lever du soleil, la belle Emma se montra parée comme une fiancée, chargée de tous les bijoux qu'elle avait pu trouver dans son écrin. Sa blonde chevelure était ramassée et formait un gros nœud qu'ombrageait une couronne de myrte; la garniture

de sa robe étincelait de pierreries, et, quand elle vit le gnome impatient venir au-devant d'elle sur la grande terrasse du jardin, elle écarta pudiquement le coin de son voile et lui découvrit son modeste visage. « Fille divine, lui dit-il, laisse-moi puiser dans tes yeux les saintes délices de l'amour, et ne me fais pas plus longtemps attendre le regard affirmatif qui fera de moi l'être le plus heureux qu'aient jamais éclairé les chauds rayons du matin ! » A ces mots, il voulut écarter son voile pour lire son bonheur dans ses yeux ; car il s'enhardissait au point de ne pas se contenter d'un aveu oral. Mais la jeune fille s'enveloppa encore plus étroitement dans les plis de son voile et lui répondit avec modestie : « Une mortelle peut-elle te résister, souverain de mon âme? Ta persévérance a vaincu. Reçois cet aveu de ma bouche; mais laisse ce voile couvrir ma rougeur et mes larmes.

— Pourquoi pleurer, ô ma bien-aimée? lui répondit le gnome avec émotion ; chacune de tes larmes tombe sur mon cœur comme une goutte brûlante de naphte; je demande de l'amour pour de l'amour et ne veux pas de sacrifice.



— Ah! répliqua Emma, pourquoi interprètes-tu mal mes larmes? mon cœur récompense ta tendresse; mais un cruel pressentiment me déchire l'âme. Une épouse n'a pas toujours les charmes d'une amante ; tu ne vieillis jamais, toi; mais la beauté terrestre est une fleur qui se fane bientôt. A quoi reconnaîtrai-je que tu seras époux aussi tendre, aussi aimant, aussi aimable, aussi patient, que tu le fus étant amant? » Il répondit : « Demande-moi une preuve de ma fidélité ou de mon aveugle soumission à tes volontés; ou mets ma patience à l'épreuve, et juge par là de la violence de mon inaltérable amour.

— Qu'il en soit donc ainsi! répondit la rusée Emma; je te demande une preuve de ta tendresse. Va compter les carottes qui sont dans mon champ; mes fiançailles ne seront pas sans témoins, je leur donnerai la vie afin qu'elles me servent de demoiselles d'honneur; mais garde-toi de me tromper et n'en oublie pas une seule dans ton compte, car c'est là l'épreuve à laquelle je reconnaîtrai ta fidélité. »

Quelque peine que le gnome éprouvât à se séparer en ce moment de sa fiancée, cependant il obéit à cet ordre bizarre: il se mit aussitôt à l'ouvrage, et s'agita au milieu de ses plants de carottes avec autant d'agilité qu'en peut mettre un médecin français à envoyer *ad patres* les malades d'un lazaret. Il eut bientôt terminé son addition ; cependant, pour éviter toute erreur, il répéta une seconde fois l'opération, et, à son grand chagrin, il trouva dans son compte une variante qui l'obligea de passer une troisième fois en revue ce peuple de carottes. Mais cette fois encore il y eut une nouvelle différence, et il ne faut pas même s'en étonner : les yeux d'une jolie fille peuvent faire divaguer les meilleures cervelles arithmétiques, et même, au milieu de pareilles circonstances, le caissier le plus infaillible doit souvent s'être trompé.

Cependant Emma n'eut pas plutôt perdu de vue son paladin, qu'elle fit ses dispositions pour fuir. Elle tenait toute prête une carotte pleine de séve et bien nourrie qu'elle métamorphosa promptement en un coursier belliqueux, sellé et bridé. Plus prompte que l'éclair, elle se mit en selle, s'élança à travers les bruyères et les landes de la montagne, et le rapide pégase l'emporta sans broncher sur sa croupe moelleuse jusque dans la vallée du Mein, où elle se jeta avec amour dans les bras de son cher Ratibor, qui l'attendait avec la plus vive inquiétude.

Cependant le gnome s'était tellement enfoncé dans ses calculs, qu'il s'aperçut aussi peu de ce qui se passa autour et auprès de lui que le mathématicien Newton des cris de joie et de la pompe triomphale des vainqueurs de Blendheim qui passaient sous sa fenêtre. Après bien des peines, après y avoir employé toutes les forces de son intelligence, il parvint enfin à trouver le compte exact de toutes les carottes petites et grosses qui se trouvaient dans le champ. Il s'en revint alors tout joyeux en rendre un compte consciencieux à la reine de son cœur, heureux de la convaincre, par l'exécution scrupuleuse de ses ordres, qu'il sera le mari le plus tendre et le plus soumis qu'aient jamais gouverné la fantaisie et le caprice d'une fille d'Ève. Plein d'une vive satisfaction de lui-même, il courut à la pelouse ; mais il n'y trouva pas ce qu'il cherchait ; il parcourut les bosquets touffus et les allées, il n'y vit point non plus ce qu'il appelait de tous ses vœux ; il entra dans le palais, en examina tous les coins et recoins, prononça à haute voix le doux nom d'Emma, que les voûtes solitaires lui renvoyèrent seules ; il implora un mot de sa bouche adorée, mais il n'entendit point sa voix. Un affreux soupçon pénétra alors son esprit, et, dépouillant tout à coup le lourd fardeau de son enveloppe corporelle, comme un sénateur diligent fait de sa robe de chambre quand le tocsin sonne l'alarme du haut de la tour des gardes qui veillent au feu, il s'élance dans les airs et aperçoit au loin sa fugitive bien-aimée au moment où le rapide coursier met le pied sur la

frontière. Le gnome irrité arrêta une couple de nuages qui passaient paisiblement auprès de lui, les choqua l'un contre l'autre, et en fit jaillir un violent éclair qu'il lança contre la fugitive et qui fendit en deux un chêne qui avait vu mille hivers et qui marquait la frontière de ses domaines; mais, hélas! là s'arrêtait la puissance du gnome, sa vengeance devenait impuissante, et les nuages chargés de la foudre se dissipèrent en une vaporeuse fumée.

Après avoir traversé plein de désespoir les régions supérieures de l'air, conté ses amours malheureuses aux quatre vents, et exhalé la passion qui bouillonnait dans son sein, il revint tristement dans son palais, en parcourut tous les appartements et les remplit de ses soupirs et de ses gémissements; puis il visita encore une fois le jardin. Cependant toute cette création enchanteresse n'avait plus aucun charme pour lui; un seul pas de son infidèle chérie, qu'il aperçut empreint sur le sable, occupa plus son attention que les pommes d'or qui pendaient aux arbres. Les idées des plus délicieuses jouissances se réveillèrent à la vue de ce même lieu, où autrefois elle se promenait et se reposait, où elle cueillait et effeuillait des fleurs, où il l'avait souvent épiée sans en être vu, où souvent, entouré d'une forme corporelle, il avait eu avec elle de tendres entretiens. Tout le rongeait et le désespérait, le torturait et l'accablait si profondément, qu'il s'affaissa sous le poids de ses chagrins et tomba dans un sombre abattement. Bientôt il éclata en violentes imprécations, et après avoir fait de magnifiques obsèques à son premier amour, il se promit bien de renoncer à la connaissance des hommes et de ne plus s'inquiéter de cette race hypocrite et trompeuse. Plein de cette résolution, il frappa la terre trois fois du pied, et le palais merveilleux rentra avec toutes ses magnificences dans son néant primitif. Mais l'abîme ouvrit sa large gueule, et le gnome descendit dans ses profondeurs jusqu'aux dernières limites de son empire, c'est-à-dire au centre de la terre, et devint la proie du spleen et de la misanthropie.

Pendant que cette catastrophe se passait dans la montagne, le prince Ratibor était occupé à mettre en sûreté le précieux butin de son expédition; il reconduisit à la cour de son père la belle Emma, escortée d'une pompe triomphale, y consomma son mariage, partagea avec elle le trône de ses aïeux, et bâtit la ville de Ratibor, qui porte encore son nom. Les aventures merveilleuses qui étaient arrivées à la princesse sur le mont des Géants, sa fuite hardie et son heureuse évasion, devinrent la fable du pays, se perpétuèrent de génération en génération, et les dames silésiennes, avec leurs aimables voisines de droite et de gauche, du levant et du couchant, y prirent tant de goût, qu'elles usent souvent encore du stratagème employé par la belle Emma, et envoient leurs incommodes maris compter

des carottes quand elles ont donné quelque galant rendez-vous. Les habitants des pays environnants, qui ne savaient pas appeler leur voisin de la montagne par son nom de génie, lui donnèrent un sobriquet : ils l'appelèrent RUBENZAHLER, c'est-à-dire compteur de carottes, et, par abréviation, RUBEZAHL.



DEUXIÈME LÉGENDE

La terre a été de tout temps le refuge où s'abrita l'amour malheureux. Ceux des infortunés enfants d'Adam qu'abusent l'espérance et de vains désirs, s'en ouvrent la route à l'aide de la corde et du poignard, du plomb et du poison, de l'atrophie et de la phthisie, ou de toute autre manière aussi peu commode. Mais les esprits n'ont pas besoin de toutes ces cérémonies; ils jouissent de l'avantage de pouvoir à leur gré reparaître dans le monde supérieur, quand ils sont consolés ou qu'ils ont étouffé leur passion; tandis que le retour est pour jamais interdit aux mortels.

Le gnome désolé abandonna les régions supérieures, avec la ferme résolution de ne jamais revoir la lumière du soleil; cependant la bienfaisante action du temps effaça peu à peu les traces que la douleur avait imprimées dans son âme; cette longue opération exigea un espace de 999 ans; alors la vieille blessure fut cicatrisée. A la fin, comme le poids de l'ennui commençait à se faire sentir, et qu'un jour même il s'en trouva très-incommodé, son favori et le bouffon de sa cour souterraine, jeune gnome des plus plaisants, proposa de faire une partie de plaisir sur le mont des Géants, ce que Sa Hautesse ne manqua pas de goûter fort. Il ne fallut que l'espace d'une minute pour arriver au but de ce lointain voyage, et il se trouva au milieu de la grande pelouse de son ancien jardin, auquel il rendit sa forme primitive et ses autres agréments; cependant tout demeura caché aux yeux des hommes; les voyageurs qui traversaient la montagne n'y voyaient qu'un effroyable désert. La vue de ces objets, qu'il vit briller de couleur de rose à l'époque passée de ses amours, renouvela toutes les idées de son ancienne passion, et il lui sembla que son histoire avec la belle Emma ne datait que de la veille; son image était encore aussi présente à ses yeux

que s'il l'eût eue à ses côtés. Mais le souvenir de la ruse et de la mystification dont il avait été victime, réveilla toute sa haine contre l'humanité entière. « Misérable ver de terre, s'écria-t-il en levant les yeux et en voyant du haut de la montagne les clochers des églises et des couvents des villes et des villages, tu continues toujours, à ce que je vois, de traîner ton existence au milieu de la vallée. Si j'ai été victime de tes ruses et de ton astuce, tu t'en repentiras : je te poursuivrai, je te tourmenterai tant, que l'épouvante te fera fuir devant les pas du génie de la montagne. »

A peine eut-il achevé ces mots, qu'il entendit des voix d'hommes dans le lointain. Trois jeunes compagnons cheminaient par la montagne, et le



plus hardi s'écriait sans reprendre haleine : « Rubezahl, descends ! descends, Rubezahl, ravisseur de jeunes filles ! » Depuis un temps immémorial la chronique scandaleuse avait fidèlement conservé dans les traditions orales l'histoire des amours du génie de la montagne : comme de coutume, des

fables mensongères étaient venues s'y ajouter, et chaque voyageur qui traversait le mont des Géants s'entretenait avec son compagnon de cette merveilleuse aventure : on se trompait avec d'incroyables histoires de revenants, qui n'étaient jamais arrivées; on s'en servait pour effrayer les voyageurs craintifs et les esprits forts, les beaux plaisants; et les philosophes, qui, en plein jour et au milieu d'une nombreuse réunion, ne croient pas aux apparitions et s'en amusent, avaient coutume, par orgueil ou pour faire preuve de courage, d'invoquer quelquefois le génie, de l'appeler en signe de dérision par son sobriquet, et de rire à ses dépens. On n'avait jamais entendu dire que le pacifique génie eût châtié ces insultes, car, enseveli dans les profondeurs de la terre, il n'entendait pas un mot de ces joyeuses plaisanteries. Il n'en fut que plus surpris d'entendre alors rappeler toute sa chronique scandaleuse en termes si brefs et si concis. Pareil à l'ouragan, il mugit furieux à travers la sombre forêt de pins, et déjà il était sur le point d'étrangler le pauvre niais qui s'égayait à ses dépens sans mauvaise intention, quand il se prit tout à coup à penser qu'une vengeance aussi exemplaire ferait grand bruit dans le pays, chasserait tous les voyageurs de la montagne, et lui enlèverait l'occasion de faire sa partie avec les hommes. En vertu de cette considération, il le laissa achever paisiblement sa route avec ses compagnons, se réservant cependant de lui faire payer cher les sarcasmes qu'il s'était permis.



Au premier chemin de traverse, le joyeux plaisant se sépara de ses deux camarades, et arriva, pour cette fois, sain et sauf à Hirschberg, sa patrie; mais le génie invisible l'avait suivi jusqu'à sa demeure pour l'y trouver en temps opportun, et regagna ensuite la montagne en pensant aux moyens de se venger. Il arriva qu'il rencontra sur la route un riche Israélite qui se rendait à Hirschberg; il lui vint à l'idée d'en faire l'instrument de sa vengeance. Il s'en approcha donc sous la forme du coquin qui s'était permis de rire à ses dépens, se mit à causer amicalement avec lui, le conduisit, sans laisser remarquer son intentien, au bord de la route, et, quand ils

furent entrés dans la forêt, il le saisit traîtreusement par la barbe, le secoua de main de maître, le jeta à terre, le garrotta et lui vola sa bourse, qui contenait beaucoup d'or et de bijoux. Après l'avoir encore roué de coups de pied et de coups de poing, il s'en sépara, et laissa dans la forêt le pauvre diable meurtri, dépouillé et respirant à peine.

Quand le juif fut revenu de son effroi, comme il y avait encore de la vie en lui, il se prit à gémir et à appeler du secours à haute voix, car il craignait de périr de misère dans l'affreuse solitude où il se trouvait. A ses cris accourut un homme d'un extérieur honnête et poli, dont la mise annonçait un bourgeois d'une des villes des environs : il s'enquit de la cause de ses plaintes, et le trouvant garrotté, il délia les cordes qu'il avait aux pieds et aux mains et lui rendit tous les bons offices que le généreux Samaritain de l'Évangile rendit au malheureux qui était tombé au milieu des brigands. Ensuite il ranima ses forces en lui faisant avaler un bon coup d'un cordial qu'il portait sur lui, le reconduisit sur la route et l'accompagna amicalement, comme l'ange Raphaël le jeune Tobie, jusqu'à ce qu'il atteignît à Hirschberg la porte de l'hôtellerie ; là il lui remit quelque monnaie et se sépara de lui. Quel fut l'étonnement du juif en entrant dans le cabaret, de voir son voleur assis et buvant à une table, d'un air aussi libre et aussi dégagé que celui qui n'a aucune mauvaise action à se reprocher ! Il était attablé devant une bouteille de vin du pays, échangeait des plaisanteries et des bons mots avec d'autres joyeux buveurs, et près de lui était le même sac de bourre dans lequel il avait caché la bourse qu'il lui avait volée. Le juif, troublé, ne savait s'il devait en croire ses yeux ; il se blottit dans un coin et tint conseil avec lui-même sur les moyens de rentrer en possession de son bien. Il lui parut impossible de s'être trompé de visage : c'est pourquoi il se glissa sans être observé hors de la chambre, alla trouver le magistrat et déposa sa plainte.

La justice d'Hirschberg avait alors la réputation d'être prompte et active, d'administrer le droit et l'équité quand il y avait quelque chose à liquider ; quand il lui fallait agir *ex officio*, elle reprenait, comme partout ailleurs, ses allures de tortue. L'Israélite en connaissait la marche habituelle et ne laissa pas de faire briller aux yeux du juge irrésolu, qui hésita longtemps avant de verbaliser sa dénonciation, l'éblouissant *corpus delicti*, et cette espérance dorée ne manqua pas de déterminer l'instruction. S'armer à la hâte de broches et de gaules, entourer le cabaret, empoigner l'innocent malfaiteur et le conduire à la barre de la chambre du conseil, où venaient de se rassembler les prud'hommes de l'endroit, tout cela fut l'affaire d'une minute.

« Qui es-tu ? demanda le juge avec gravité au patient, quand il parut ; et d'où viens-tu ? » Il répondit franchement et sans crainte : « Je suis tailleur

de mon état et honnête homme ; je m'appelle Bénédict ; je viens de Liebenau, et je travaille ici chez mon maître.

— N'as-tu pas surpris traîtreusement ce juif dans la forêt? ne l'as-tu pas battu, garrotté? ne lui as-tu pas volé sa bourse?



— Je n'ai jamais vu ce juif; je ne l'ai donc ni battu ni garrotté, et je ne lui ai pas volé sa bourse. Je suis un honnête ouvrier, et non point un voleur de grand chemin.

— Comment pourrais-tu prouver ton honnêteté?

— Par mes connaissances et le témoignage irréprochable de ma conscience.

— Indique-nous tes connaissances. »

Bénédict, consolé, ouvrit son sac, car il savait qu'il ne contenait que ce qu'il avait bien légitimement gagné. Cependant, au moment où il le vidait, on entendit tinter comme de l'argent au milieu des guenilles qu'il en tirait brusquement pour y prendre son livret Les archers se jettent aussitôt sur toute cette friperie, y fouillent avec soin et en tirent la pesante sacoche, que le juif, au comble de la joie, réclame aussitôt comme sa propriété, *deductis deducandis*. Le pauvre diable resta comme frappé de la foudre; il fut au moment de se trouver mal de frayeur; il devint blême jusqu'au bout du nez; ses lèvres tremblaient, ses genoux chancelaient; il était muet et ne pouvait prononcer une parole. Le front du juge s'obscurcit, et un geste menaçant indiqua une énergique résolution.

« Misérable, s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, as-tu le front de nier encore ton vol?

— Pitié, monsieur le juge! s'écria l'infortuné en tombant à genoux et en levant les mains au ciel. Je prends à témoin tous les saints du paradis que je suis innocent du vol et que je ne sais pas comment la bourse du juif se trouve dans ma valise : Dieu m'entend!

— Tu es convaincu, continua le juge; la bourse est une preuve suffisante du vol; fais à Dieu et à ses représentants l'honneur d'avouer franchement, avant que l'exécuteur vienne t'arracher l'aveu de la vérité. »

Le malheureux Bénédict ne pouvait qu'en appeler à son innocence; mais il parlait à des sourds : on le regarda comme un malfaiteur entêté, qui voulait par un mensonge sauver son cou de la potence. Maître Hammerling, le terrible tourmenteur, fut mandé pour tâcher de forcer le patient, à l'aide des arguments de fer de son éloquence, à avouer que son cou méritait la corde. En ce moment, la sérénité inaltérable que le pauvre diable tirait d'une conscience pure l'abandonna, il frémit d'épouvante à la vue des douleurs qui l'attendaient. Quand l'exécuteur fut sur le point de lui serrer les pouces dans des vis de fer, il réfléchit que cette opération le mettrait dans l'impossibilité de jamais manier l'aiguille avec honneur, et avant de consentir à rester toute sa vie un homme estropié, il pensa qu'il valait mieux échapper au martyre et avouer la scélératesse dont son cœur ne savait rien. Le procès criminel fut ensuite expédié *brevi manu*; le patient, déclaré coupable à l'unanimité, fut condamné par le juge et les échevins à être pendu, et pour donner l'exemple d'une prompte justice et épargner des frais de nourriture tout à la fois, la sentence dut recevoir son exécution dès le lendemain de bon matin.

Tous les spectateurs que l'attrait d'un jugement criminel avait attirés trouvaient le jugement du sapientissime magistrat juste et équitable ; cependant parmi eux il n'y en avait pas un qui donnât plus de louanges aux juges que le charitable Samaritain qui s'était glissé dans le tribunal et ne pouvait se lasser de porter aux nues l'amour de la justice qui animait les magistrats d'Hirschberg ; et en effet, personne n'avait une plus grande part à la chose que l'homme généreux qui, d'une main invisible, avait glissé la bourse du juif dans la valise du tailleur et n'était autre que Rubezahl lui-même.

Le lendemain de bonne heure, il prit la forme d'un corbeau et guetta près de la haute chambre de justice le passage du convoi funèbre qui devait accompagner la victime de sa vengeance au lieu de l'exécution. Sous cette triste forme, il sentit renaître en lui les appétits du corbeau, c'est-à-dire le désir de crever à coups de bec les yeux du condamné ; mais cette fois il attendit en vain. Un saint moine, qui avait sur la valeur des conversions des malheureux destinés à la potence des idées tout autres que quelques théologiens modernes et que tous les truands qu'il préparait à la mort, courut, plein de zèle, nourrir le pauvre Bénédict du doux parfum de la religion ; mais il trouva en lui une argile si grossière, si inculte, qu'il lui parut impossible, dans le court espace de temps qu'on abandonnait à l'instruction spirituelle, de la modeler et d'en tirer un saint : il demanda donc au tribunal criminel un délai de trois jours, qu'il arracha enfin au pieux magistrat non sans peine et en le menaçant de l'excommunication. A cette nouvelle, Rubezahl s'enfuit dans la montagne pour y attendre le jour de l'exécution.

Pendant cet intervalle il parcourut, suivant son habitude, les forêts de son domaine, et aperçut dans une de ses excursions une jeune fille qui s'était assise au pied d'un arbre touffu. Sa tête, penchée sur sa poitrine dans une attitude douloureuse, était soutenue par un bras blanc comme le duvet du cygne ; ses vêtements n'étaient pas riches, mais propres et taillés à la manière de ceux des bourgeoises. De temps à autre, elle essuyait avec la main une larme qui lui coulait le long des joues, et des soupirs étouffés s'échappaient de son sein. Précédemment déjà le gnome avait ressenti l'effet puissant des larmes d'une jeune fille ; il en fut encore alors si vivement touché, qu'il fit une première exception à la loi qu'il s'était imposée, de martyriser tous les enfants des hommes qui traverseraient la montagne ; il sentit même la pitié se glisser dans son cœur comme un baume bienfaisant, et il éprouva le désir de consoler la belle affligée. Il revêtit donc la forme d'un respectable bourgeois, s'approcha amicalement de la jeune fille et lui dit . « Enfant, que fais-tu seule ainsi dans le désert ? Conte-moi ton chagrin ; que je voie si je peux le soulager. »

La jeune fille, absorbée dans sa douleur, tressaillit au son de cette voix et leva son front penché vers la terre. Ah ! que ses yeux bleus étaient tendres

et languissants ! Un cœur de bronze n'aurait pu résister à leur douce clarté. Deux larmes limpides y brillaient comme des escarboucles, et les traits de la jeune fille étaient empreints d'une indicible expression de profonde dou-



leur qui augmentait encore les charmes de son céleste visage. En voyant devant elle un homme respectable, elle entr'ouvrit ses lèvres purpurines et dit : « Je suis une malheureuse, une homicide : j'ai tué l'homme que j'aimais, et je veux expier ma faute dans les gémissements et les larmes jusqu'à ce que la mort me brise le cœur. »

L'homme respectable laissa paraître son étonnement. « Toi, homicide ? s'écria-t-il ; le ciel est dans tes yeux et tu porterais l'enfer dans ton cœur ? C'est impossible ! Les hommes, il est vrai, sont capables de tout, je le sais ; néanmoins tes paroles sont une énigme pour moi.

— Je vous en donnerai le mot, répondit la pauvre affligée, si vous le désirez.

— Parle.

— J'avais un ami d'enfance, le fils d'une veuve vertueuse, ma voisine, qui, en grandissant, me choisit pour sa bien-aimée. Il était si aimable, si bon, si probe et si honnête, il m'aimait avec tant de fidélité et de tendresse, qu'il gagna mon cœur, et je lui jurai une constance éternelle. Ah! malheureuse vipère, j'ai empoisonné le cœur de l'aimable garçon, je lui ai fait oublier les leçons que lui donna sa sainte et digne mère, et je l'ai entraîné à une coupable action pour laquelle il a mérité la mort!

— Le gnome s'écria, surpris : Toi?

— Oui, monsieur, reprit-elle, c'est moi qui l'ai tué, je l'ai excité à voler sur la grande route et à dépouiller un fripon de juif; les magistrats d'Hirschberg l'ont arrêté, ont prononcé contre lui une sentence de mort, et, ô douleur ! demain ce sera fait de lui !

— Et c'est toi qui en es la cause? demanda Rubezahl étonné.

— Oui, monsieur, j'ai sur la conscience le sang de ce jeune homme.

— Comment cela?

— Au moment de se mettre en route par la montagne, il me prit dans ses bras et me dit : Ma bien-aimée, demeure-moi fidèle. Quand les pommiers fleuriront pour la troisième fois et que l'hirondelle bâtira son nid, je reviendrai de mon voyage et je te prendrai pour ma compagne. Et je promis par un serment solennel d'être à lui. Les pommiers fleurissaient pour la troisième fois et l'hirondelle bâtissait son nid, quand Bénédict revint; il me rappela ma promesse et voulut me conduire à l'autel. Mais je pris plaisir à l'agacer, à me moquer de lui, comme les jeunes filles font souvent à leur amant, en lui disant : Je ne peux pas être ta femme; mon lit est trop petit pour deux, et tu n'as ni troupeau ni logis. Amasse d'abord quantité de blancs batz[1], et puis reviens me demander ma main. Le pauvre garçon



[1] Pièce de monnaie en usage surtout dans la Suisse.

fut vivement affligé de ces paroles. Ah ! Claire, ton cœur désire aujourd'hui la fortune et les richesses, s'écria-t-il en soupirant profondément et les larmes aux yeux; tu n'es plus l'honnête jeune fille que j'ai connue autrefois! N'as-tu pas juré en serrant cette main que tu me garderais ta foi? et qu'avais-je jadis de plus que cette main pour te nourrir? D'où viennent tes dédains et ta fierté? Ah! Claire, je te comprends: un autre amant m'a enlevé ton cœur. Voici donc comme tu me récompenses, infidèle? Pendant trois ans j'ai vécu dans la douleur, soutenu par les désirs et l'espérance; j'ai compté les heures une à une jusqu'à ce jour où je suis revenu pour t'épouser. Combien l'espoir et la joie allégeaient et précipitaient ma marche, quand je traversais la montagne! et maintenant tu me dédaignes! Il supplia, pleura; je demeurai inébranlable. Mon cœur ne te dédaigne pas, ô Bénédict, répondis-je; je promets comme autrefois de ne donner ma main qu'à toi; pars, amasse de l'or et de l'argent, et puis reviens; alors je partagerai bien volontiers ma couche avec toi. Eh bien! reprit-il avec chagrin, tu le veux ainsi, je pars, je vais courir le monde, mendier, voler, travailler, et tu ne me reverras que quand j'aurai ramassé assez d'argent pour triompher de tes dédains et t'obtenir. Adieu, lui dis-je, adieu! C'est ainsi que j'ai fasciné le pauvre Bénédict. Il partit désolé ; son bon ange l'a abandonné, puisqu'il a fait ce qui était mal et ce que certainement son cœur condamnait.»

A ces mots, le gnome secoua la tête, et s'écria au bout de quelques minutes, d'un air préoccupé : « Prodigieux ! » Ensuite il se tourna vers la jeune fille : « Pourquoi, lui demanda-t-il, pourquoi remplis-tu la solitude des bois de tes gémissements, qui ne peuvent servir de rien ni à toi ni à ton amant?

— Mon digne monsieur, lui répondit-elle, je me rendais à Hirschberg, la douleur me brisait le cœur, je me suis mise à pleurer au pied de cet arbre.

— Et que veux-tu faire à Hirschberg?

— Je veux me jeter aux pieds des juges ; je veux remplir la ville de mes cris de douleur ; et les femmes de la ville pleureront avec moi : peut-être cela pourra-t-il fléchir les magistrats et leur faire sauver la vie d'un pauvre innocent; et si mes cris sont sans écho, si je ne puis arracher à la mort mon malheureux amant, eh bien! ce sera avec joie que je mourrai avec lui. »

Le gnome fut tellement ému de ces paroles, qu'aussitôt il oublia ses projets de vengeance et résolut de rendre son amant à la pauvre fille. « Essuie tes larmes, reprit-il d'une voix émue, et calme ta douleur. Avant que le soleil disparaisse de l'horizon, ton amant sera libre. Demain matin, épie le chant du coq, et quand un doigt frappera à la croisée, ouvre la porte de la petite chambre: Bénédict sera devant toi. Mais garde-toi de le jeter de nou-

veau dans le désespoir par d'injurieux dédains. Il faut aussi que tu saches qu'il est innocent du crime dont tu l'accuses, et que par conséquent tu n'en es pas plus coupable que lui ; car ton opiniâtreté ne l'a point poussé à une mauvaise action. »

La jeune fille, étonnée, regarda fixement l'homme qui venait de lui parler ainsi, et ne voyant sur son visage aucun indice de ruse ou de mensonge, elle reprit courage ; son front assombri par la douleur s'éclaircit, et elle dit avec un accent de doute joyeux : « Mon bon monsieur, si vous ne vous moquez pas de moi et qu'il en soit comme vous dites, il faut que vous soyez un sorcier ou le bon ange de mon amant, puisque vous savez si bien tout.

— Son bon ange? reprit Rubezahl attendri ; je ne le suis vraiment pas ; mais je peux le devenir, et tu le verras. Je suis un citoyen de Hirschberg ; je siégeais au conseil qui a condamné le pauvre garçon ; mais son innocence a été reconnue : ne crains rien pour sa vie. Je veux briser ses fers, car je peux beaucoup dans la ville. Console-toi et regagne en paix ta maisonnette. » Aussitôt l'aimable fille se leva et obéit, quoique la crainte et l'espérance se combattissent dans son âme.

Le digne frère Graurock, pendant le répit de trois jours qui lui avait été accordé, s'était aigri la bile à vouloir captiver l'attention du condamné, afin d'arracher son âme à l'enfer, auquel, suivant son opinion, elle était engagée depuis sa première jeunesse. Car le bon Bénédict était un laïque ignorant, qui connaissait l'aiguille et les ciseaux incomparablement mieux que le rosaire. Il confondait toujours l'*Ave Maria* et le *Pater noster*, et ne savait pas un mot du *Credo ;* le zélé moine eut toutes les peines du monde à lui apprendre le dernier, et passa deux jours entiers à ce travail. Car s'il lui faisait réciter le symbole et que même la mémoire ne faillît pas au pauvre patient, néanmoins un retour vers les choses de la terre et cette exclamation prononcée à demi-voix au milieu d'un soupir : « Ah ! Claire ! » venaient souvent interrompre la leçon : aussi la religieuse politique du saint frère crut nécessaire de faire à la brebis perdue le tableau réel des flammes de l'enfer, et il réussit si bien, que le pauvre Bénédict, épouvanté, sentit une sueur froide lui glacer le sang, et oublia même complétement sa Claire dans l'indicible félicité de sa conversion. Mais l'image des tourments qui l'attendaient en enfer le martyrisait avec tant de persévérance, qu'il ne voyait plus que des diables cornus avec des pieds de bouc, qui, armés de crocs et de fourches, précipitaient les rangs pressés des âmes maudites dans les monstrueuses fournaises des feux infernaux. Quand le zélé religieux vit l'angoisse où se trouvait l'âme de son pénitent, il crut conforme à son habileté spirituelle de tirer le rideau sur le fond et de voiler le tableau hideux de l'enfer. Il chauffa alors d'autant plus fort le fourneau transitoire du purgatoire, et ce fut une triste consolation pour Bénédict, encore tout épouvanté de la première scène.

« Ton crime est grand, mon fils, lui disait-il ; mais ne crains rien, les flammes du purgatoire sauront bien te purifier. Heureusement pour toi que tu n'as pas pris pour victime un chrétien, véritable croyant : car, pour l'expier, tu aurais demeuré mille ans dans un gouffre de soufre enflammé. Mais comme tu n'as dépouillé qu'un misérable juif, ton âme, dans cent ans, sera pure comme de l'argent fondu, et je dirai tant de messes pour toi, que tu ne seras plongé dans l'impitoyable lave que jusqu'à la ceinture. » Si Bénédict alors se savait bien complétement innocent, cependant il croyait si fermement aux clefs de saint Pierre de son confesseur, qu'il ne comptait pas sur la révision de son procès dans ce monde-là, et la provoquer dans ce monde-ci lui paraissait peu praticable : la crainte de la torture le retenait. Aussi il se mit à prier, invoqua la pitié de son Rhadamanthe spirituel, et chercha à rabattre autant qu'il put des peines du purgatoire, ce qui alors finit par engager son ferme pénitencier à ne le plonger dans le bain de feu que jusqu'aux genoux. Mais ce fut là sa dernière concession ; car, malgré toutes les lamentations du pauvre Bénédict, il ne se laissa plus rien extorquer.



Le complaisant confesseur abandonnait le patient inconsolable, après lui avoir souhaité pour la dixième fois au moins une bonne nuit, lorsque, sans être vu, Rubezahl se trouva en face de lui sur le seuil de la porte, irrésolu encore sur les moyens qu'il emploierait pour exécuter son projet de rendre le pauvre tailleur à la liberté, sans priver les magistrats d'Hirschberg du plaisir d'exercer un acte de leur juridiction criminelle ; car le magistrat s'était mis en bonne odeur auprès de lui, par le zèle et la promptitude avec lesquelles il rendait la justice : tout à coup il lui vint une idée qui cadrait merveilleusement avec ses intentions. Il se glissa dans le couvent du moine, y déroba dans le vestiaire un habit de l'ordre, ressortit, et, sous les traits de frère Graurock, se présenta à la prison, que le geôlier lui ouvrit avec déférence.

« Le salut de ton âme, dit-il au prisonnier, me ramène ici, quoique je ne fasse que de te quitter. Dis-moi, mon fils, ce que tu as encore sur le cœur

et la conscience, que je puisse te consoler.—Mon digne père, répondit Bénédict, ma conscience ne me tourmente pas; mais votre purgatoire me martyrise et me ronge le cœur, comme si j'étais déjà sous les fourches des démons. » L'ami Rubezahl avait des notions très-incomplètes et très-erronées des dogmes ecclésiastiques, aussi l'interrompit-il pour lui demander : « Que veux-tu dire ? — Ah ! répliqua Bénédict, marcher dans les flammes jusqu'aux genoux, c'est là ce que je ne pourrai pas supporter ! -- Imbécile ! s'écria Rubezahl, si le bain est trop chaud, ne t'y mets pas. » Bénédict crut rêver à ces paroles ; il regarda le moine si fixement, que celui-ci s'aperçut qu'il avait dit une bêtise ; aussi il s'empressa d'ajouter : « Nous en reparlerons une autre fois. Ne penses-tu plus à Claire ? ne l'aimes-tu pas toujours comme ta fiancée ? Si tu as quelque chose à lui dire avant ton départ, tu peux me le confier. » L'étonnement de Bénédict redoubla encore à ce nom ; l'image de sa bien-aimée, qu'il s'était fait un point de délicatesse de renfermer au fond de son cœur, se réveilla aussitôt avec tant de force et de violence, d'autant plus qu'il s'agissait d'adieux à lui faire, qu'il se mit à pleurer et à sangloter de toutes ses forces, sans pouvoir prononcer une seule parole. Aussi cette pantomime déchirante émut tellement le moine miséricordieux, qu'il résolut de mettre un terme à cette scène. « Mon pauvre Bénédict, dit-il, console-toi, reprends courage, tu ne mourras point. J'ai appris que tu es innocent de ce vol et que tu n'as pas souillé tes mains d'un crime ; aussi je ne suis venu que pour te tirer de prison et briser tes fers. » Il sortit une clef de sa poche. « Voyons, continua-t-il, si elle ira. » L'épreuve réussit. Bénédict avait recouvré le libre usage de ses membres, les chaînes étaient tombées de ses pieds et de ses mains. Ensuite le bon prêtre changea avec lui de vêtements et lui dit : « Passe à pas lents, comme un saint homme de moine, au milieu de la troupe de geôliers qui gardent la porte de la prison et les routes, jusqu'à ce que tu aies laissé derrière toi la ville de Weichbild ; alors, retrousse lestement ta robe, et marche bon train, jusqu'à ce que tu aies enfin atteint la montagne, et ne t'arrête pas avant d'être arrivé à Liebenau, devant la porte de Claire ; tu frapperas doucement, ta bien-aimée t'attend, le cœur agité des plus mortelles inquiétudes. »

Le bon Bénédict croyait que tout cela n'était qu'un rêve, il se frottait les yeux, remuait la tête, les bras et les jambes, pour voir s'il veillait ou dormait, et quand il fut bien convaincu que tout ceci était réel, il tomba aux pieds de son libérateur, lui embrassa les genoux, voulut murmurer quelques paroles de remercîment ; mais, accablé par la joie, il resta la bouche béante, les paroles ne lui venaient pas. Le bon frère le mit enfin à la porte, après lui avoir donné en outre un pain et un cervelas pour manger le long de la route. Les genoux tremblaient au malheureux quand il passa le seuil de la terrible prison, tant il craignait d'être reconnu. Mais sa robe respectable

lui donnait un tel parfum de sainteté et de vertu, que les geôliers ne surent pas dépister le délinquant qu'elle couvrait.

Cependant Claire, le cœur déchiré par l'inquiétude, était seule dans sa chambrette, elle prêtait l'oreille au moindre murmure du vent, et épiait la marche de tous les passants. Souvent il lui semblait que quelque chose



agitait les volets ou que la clef grinçait dans la serrure; elle tressaillait, le cœur lui battait fort, elle regardait par la lucarne : c'était un rêve. Déjà les coqs du voisinage secouaient leurs ailes et annonçaient par leurs chants

le retour du jour; la clochette du couvent sonnait les matines et tintait à ses oreilles comme un glas funèbre; le wachtmann soufflait pour la dernière fois dans son cor, et appelait à leur travail matinal de chaque jour les filles boulangères qui ronflaient encore sur l'oreiller. La petite lampe de Claire commençait à diminuer sa flamme, parce que l'huile lui manquait; son inquiétude croissait à chaque minute, et elle ne remarqua même pas le superbe lumignon de présage qui brûlait sur la mèche enflammée. Elle était assise sur sa couchette, pleurait amèrement, et s'écriait en soupirant: «Bénédict! Bénédict! quel triste jour se lève pour nous deux!» Elle courut à la fenêtre; hélas! du côté d'Hirschberg, le ciel était d'un rouge de sang, et d'épais nuages noirs, semblables à des crêpes funèbres et à de tristes linceuls, planaient à l'horizon. Son âme ne put soutenir ce tableau prophétique: elle tomba dans un sombre abattement; un silence de mort régnait autour d'elle.

En ce moment, trois coups légers furent donnés contre la fenêtre: c'était le signal convenu. Un tressaillement de joie parcourut ses membres, elle se leva, poussa un léger cri, car une voix laissait tomber ces mots par la lucarne: «Cher ange, tu veilles!» En deux sauts elle fut à la porte. «Ah! Bénédict, est-ce bien toi, ou n'est-ce que ton esprit?» Mais en apercevant le faux Graurock elle se rejeta en arrière, à demi morte d'épouvante. En ce moment le bras fidèle de Bénédict entoura sa taille, et le baiser de l'amour, ce grand remède à toutes les défaillances hystériques, la rendit bientôt à la vie.

Après la scène muette à laquelle donna lieu une surprise aussi inattendue, et l'effusion de la première joie, Bénédict lui raconta sa merveilleuse délivrance; cependant la violence de la soif et l'épuisement lui collaient la langue au palais. Claire alla lui chercher un verre d'eau fraîche, et, après s'être désaltéré, il se sentit affamé; mais elle n'avait rien autre à lui servir que la panacée des amoureux, du sel et du pain,



par lesquels ils se hâtent de jurer de vivre ensemble toute leur vie, heureux et contents. Tout à coup Bénédict se mit à penser à la saucisse, il la tira de sa poche, s'étonnant de la trouver plus lourde qu'un fer à cheval, et la rompit en deux; mais, ô surprise! il en tomba de mondaines pièces d'or, ce qui n'épouvanta pas médiocrement Claire, qui pensa aussitôt que c'était une

honteuse relique du vol du Juif, et que Bénédict n'était pas aussi innocent que le lui avait fait le digne homme qu'elle avait rencontré dans la forêt. Mais, incapable de mentir, son bien-aimé lui jura solennellement que le bon frère lui avait donné ce trésor caché, probablement comme un présent de noces, et elle ajouta foi à ses paroles. Alors tous deux, le cœur pénétré de reconnaissance, bénirent leur généreux bienfaiteur ; ils quittèrent leur patrie et se retirèrent à Prague, où maître Bénédict et Claire, sa femme, vécurent de longues années dans une honnête aisance et une heureuse union que vint bénir une nombreuse progéniture. L'horreur de la potence s'était si profondément enracinée dans l'esprit du maître tailleur, qu'il ne confia jamais rien à ses amis de son étrange aventure, et, contre l'habitude de ses confrères, on ne le vit jamais détourner le moindre coupon d'étoffe.

A l'heure matinale où Claire, avec un tressaillement de joie, entendait le doigt de son bien-aimé frapper à sa fenêtre, un doigt frappait aussi à la porte de la prison d'Hirschberg. C'était frère Graurock, qui, réveillé par un saint zèle, pouvait à peine se résoudre à attendre le retour du soleil pour achever la conversion du pauvre pécheur et le remettre en état de demi-sainteté aux terribles mains du bourreau. Rubezahl, ayant une fois pris le rôle de coupable, était résolu d'achever de le jouer à l'honneur de la justice. Il semblait donc bien préparé à mourir ; le pieux moine en fut ravi et s'empressa de voir dans cette résignation le fruit béni de ses travaux sur l'âme du pauvre pécheur ; aussi il ne lui épargna pas ses exhortations spirituelles pour le maintenir dans ces heureuses dispositions ; il termina son sermon par ces consolantes paroles : « Autant, en sortant d'ici, tu verras de curieux qui te feront la conduite jusqu'à la place destinée à l'exécution, autant il y aura d'anges déjà tout prêts à recevoir ton âme et à la transporter dans le paradis, ce délicieux séjour. » Ensuite il lui fit ôter ses fers, voulut entendre sa confession et lui donner l'absolution ; cependant il eut l'idée de récapituler encore une fois la leçon de la veille, afin que le pauvre pécheur pût, au pied de la potence et au milieu du cercle dont il serait entouré, réciter couramment et sans scandaliser l'édification des spectateurs, sa confession de foi. Mais quelle fut l'épouvante du saint homme quand il vit que l'ignorant pécheur avait pendant la nuit complétement oublié son *Credo !* Le pieux frère pensa que Satan se mettait de la partie et qu'il voulait ravir au ciel l'âme du pauvre diable ; aussi il se mit à l'exorciser de toutes ses forces ; mais le diable ne voulut pas abandonner le terrain, ni laisser le *Credo* entrer dans la cervelle du mécréant.

Le temps avait marché, le tribunal de sang fit valoir que l'heure était arrivée de tuer le corps et ne s'inquiéta plus de l'état de l'âme de sa victime. Sans retarder plus longtemps l'exécution, le signal fut donné, et, quoique Rubezahl fût représenté comme un pécheur endurci, il se soumit

cependant de la meilleure grâce à toutes les autres formalités requises en pareil cas. Quand ses pieds eurent quitté l'échelle, il se mit à gigoter avec tant de force et joua si bien son rôle, qu'il faillit en arriver malheur au bourreau ; car il s'éleva tout à coup une vive rumeur au milieu du peuple, et quelques voix crièrent qu'il fallait lapider l'exécuteur parce qu'il martyrisait la pauvre victime outre mesure. Donc, pour éviter un malheur, Rubezahl se roidit tout de son long et fit le mort. Mais quand le peuple se fut dissipé, et qu'on ne vit plus sur la place que quelques gens attirés par la curiosité regardant le cadavre, alors le plaisant recommença son jeu au haut de la potence et épouvanta les spectateurs par d'effroyables grimaces. Aussi vers le soir, il se répandit dans la ville un bruit étrange : on disait que le pendu ne voulait pas mourir et qu'il continuait de s'agiter au haut de la potence, ce qui détermina le sénat à envoyer le lendemain matin de très-bonne heure quelques députés pour vérifier exactement le fait. Quand ils furent arrivés sur le terrain, ils ne trouvèrent au bout de la corde

qu'un mauvais bouchon de paille, couvert de vieux haillons, comme on a l'habitude d'en placer dans les jardins pour effrayer le moineau vorace. De quoi les magistrats d'Hirschberg ne purent trop s'étonner ; ils firent aussi secrètement que possible décrocher le mannequin, et répandirent le bruit que la violence du vent avait pendant la nuit transporté le léger squelette du tailleur de la potence au delà des frontières.





TROISIÈME LÉGENDE

NON-SEULEMENT Rubezahl ne fut pas toujours d'humeur à donner un dédommagement aussi généreux à ceux que ses malices avaient mis dans l'embarras; mais encore il se faisait souvent un jeu malin de tourmenter les pauvres mortels sans prendre souci de savoir s'il se donnait à rire aux dépens d'un coquin ou d'un honnête homme. Maintes fois il venait se poser comme guide aux côtés du voyageur qui cheminait seul, l'égarait à son insu, et, quand il l'avait perché au sommet de quelque montagne escarpée ou embourbé dans le fond d'un marais, il l'abandonnait et disparaissait en poussant d'ironiques éclats de rire. Quelquefois il prenait les formes bizarres d'animaux sauvages inconnus au pays et se plaisait alors à effrayer les timides marchandes qui se rendaient au marché, ce qui a donné naissance à la plaisante erreur que l'animal singulier qui, prenant la figure d'un léopard, s'est montré dans les derniers temps sur les monts Sudètes, sous le nom de Busching, n'était autre que Rubezahl en chair et en os; et que l'animal fabuleux, qui de temps à autre se fait voir sur le mont Géant et que les bonnes femmes appellent Rysow, n'est autre qu'un fantôme de Rubezahl. Il s'amusait souvent à immobiliser le cheval du voyageur de manière à ce qu'il ne pût plus bouger; à briser la roue ou l'essieu des charrettes que conduisaient de pauvres diables; à détacher à leurs yeux des flancs des montagnes, et à faire rouler au beau milieu de la route, d'énormes blocs de pierre, qu'il leur

fallait employer tous leurs efforts à mettre de côté pour se frayer un passage. Souvent une force invisible arrêtait tellement une voiture vide que six bouillants chevaux ne pouvaient la mettre en mouvement, et si le conducteur de l'attelage faisait observer que c'était là un tour de Rubezahl et que, dans la colère, il s'emportât en invectives contre le génie de la montagne, alors il lui fallait s'attendre à une armée de moucherons qui mettaient ses chevaux en fureur, à une grêle de pierres, ou à une riche bastonnade que lui déchargeait sur les épaules une invisible main.

Il avait fait connaissance avec un vieux berger qui était précisément un parfait honnête homme, et il s'était même lié avec lui d'une espèce d'amitié intime. Il lui permit de laisser son troupeau s'étendre jusqu'aux haies qui bornaient son jardin, liberté que tout autre n'eût osé prendre. De temps à autre il prenait plaisir à écouter ce vieillard lui raconter le cours de son obscure existence, pareil au biographe de Hans Hubrig, qui avalait les douleurs et les joies d'un vieux paysan saxon. Quoique Rubezahl ne digérât pas ces histoires avec autant de dégoût que celui-là, néanmoins le vieux berger démérita un beau jour des bonnes grâces de son puissant ami. Ayant un matin, suivant son habitude, conduit son troupeau dans l'enclos du gnome, quelques moutons passèrent à travers les haies et se mirent à paître le gazon du jardin ; sur quoi l'ami Rubezahl se mit si fort en colère, qu'il fit aussitôt tomber une terreur panique sur le troupeau et le précipita en désordre du haut de la montagne ; la majeure partie y périt, et les ressources du vieux berger se trouvèrent dans un tel état qu'il en mourut de chagrin.

Un médecin de Schmiedeberg, qui allait souvent herboriser sur le mont des Géants, eut également quelquefois l'honneur de récréer, sans le savoir, par son prétentieux bavardage, le gnome, qui se présentait à lui tantôt comme bûcheron, tantôt comme voyageur, engageant l'esculape Schmiedebergeois à lui raconter ses cures merveilleuses ; le gnome fut même quelquefois assez aimable pour porter un bon bout de chemin le lourd paquet de racines qu'il avait arrachées et pour lui en faire connaître bien des vertus médicales encore inconnues. Il arriva un jour que le docteur, qui se croyait plus savant qu'un simple bûcheron, reçut mal ses leçons, et lui dit avec colère : « Le savetier doit rester savetier, et ce n'est point au bûcheron à donner des leçons au médecin. Mais puisque tu connais les racines et les plantes, depuis l'herbe qui croît sur les murailles jusqu'au cèdre du Liban, dis-moi donc, sage Salomon, lequel a existé le premier, du gland ou du chêne ? » Le génie répondit : « L'arbre nécessairement, puisque le fruit vient de l'arbre. — Imbécile, interrompit le docteur, d'où est donc venu le premier arbre, sinon de la graine qui est renfermée dans le fruit ? » Le bûcheron répondit : « C'est là, je le vois, une question savante, beaucoup

trop élevée pour mon étroite intelligence. Mais je veux aussi vous en adresser une : A qui appartient le terrain sur lequel nous sommes ; au roi de Bohême ou au seigneur de la montagne ? » (C'est ainsi que les voisins appelèrent le génie de la montagne, quand ils se furent aperçus que le nom de Rubezahl y était proscrit et qu'il n'était bon qu'à attirer des coups et des malheurs.) Le docteur répondit, sans s'être donné le temps de longues réflexions : « Je pense que ce terrain appartient à mon maître, le roi de Bohême ; car Rubezahl n'est qu'un être chimérique, un épouvantail inventé pour faire peur aux enfants. » A peine ces paroles furent-elles lâchées que le bûcheron se transforma en un monstrueux géant dont les yeux lançaient des éclairs et dont toute l'attitude annonçait l'indignation ; il se planta en face du docteur, et lui dit d'un ton formidable : « Voici Rubezahl qui va te secouer si rudement que les os t'en craqueront. » Aussitôt il l'empoigne par le chignon, le cogne contre les arbres et les parois de



la montagne, le fait voltiger à droite et à gauche, comme le diable fit de feu le docteur Faust, dans la comédie de ce nom, lui fait enfin sauter un œil, et le laisse pour mort sur la place, de telle sorte que le docteur se promit bien de ne jamais retourner herboriser dans la montagne.

S'il était facile de perdre l'amitié de Rubezahl, il ne l'était pas moins de la gagner. Un mauvais voisin avait fait perdre dans un procès, à un pay-

san du bailliage de Reichenberg, tout ce qu'il possédait; et quand la justice se fut emparée de sa dernière vache, il ne lui resta plus qu'une malheureuse femme et une demi-douzaine d'enfants dont il aurait volontiers engagé la moitié aux magistrats pour récupérer la dernière pièce de bétail qui lui avait été enlevée. Il possédait encore, il est vrai, deux bras sains et vigoureux, mais ils ne pouvaient suffire à le nourrir lui et les siens. Son cœur se brisait quand ses jeunes poussins lui demandaient du pain en pleurant, et qu'il n'avait rien pour apaiser la faim qui les tourmentait. « Avec 100 thalers, disait-il à sa pauvre femme, nous pourrions relever notre ménage et aller loin d'un méchant voisin regagner quelque bien. Tu as de riches cousins au delà de la montagne; je vais me rendre auprès d'eux et leur raconter notre malheur; peut-être en trouverons-nous un qui prendra pitié de nous et nous prêtera de bon cœur, sur son superflu, ce qui nous est nécessaire. »

La bonne femme, que ranimait la faible espérance d'un heureux succès, approuva ce projet, parce qu'elle n'en connaissait pas de meilleur.

Le mari se mit en route de bon matin, et, en quittant sa femme et ses enfants, il leur dit pour les consoler :

« Ne pleurez pas! Mon cœur me dit que je vais trouver un bienfaiteur qui mettra plus d'empressement à nous secourir que les quatorze philanthropes que j'ai invoqués si souvent en vain. »

En achevant ces mots, il mit dans sa poche une croûte de pain grossier pour apaiser sa faim pendant la route, et partit.

Las et épuisé par la chaleur du jour et la longueur du chemin, il arriva le soir au village qu'habitaient les riches cousins; mais aucun ne voulut le reconnaître, aucun ne voulut le recevoir. Il leur raconta en pleurant à chaudes larmes le malheur qui l'avait frappé; mais leur cœur endurci resta insensible à son désespoir. Ils ne surent que l'accabler de reproches et de proverbes offensants.

Le premier lui dit : « Jeune sang ménage son bien. »

Le second : « Tu récoltes ce que tu as semé. »

Le troisième : « Chacun est l'artisan de son bonheur. »

C'est ainsi qu'ils le raillèrent. Ils l'appelèrent mauvais sujet, paresseux, et finalement le mirent à la porte de chez eux. Ce fut là une réception que le pauvre cousin était loin d'attendre des riches parents de sa femme. Muet et désolé, il s'éloigna d'eux, et comme il n'avait pas un denier pour payer un lit dans une auberge, il lui fallut aller passer la nuit dans les champs, sur une meule de foin. Il y attendit sans dormir le retour du jour pour se remettre en route et regagner son logis.

En se retrouvant dans la montagne, le chagrin et la douleur s'emparèrent



de lui si fortement, qu'il était près de se laisser aller au désespoir. Deux jours de travail perdus! pensait-il en lui-même, épuisé par la faim et la douleur; sans consolation, sans espérance! Quand tu rentreras dans ton ménage et que tu verras tes six pauvres petits venir au-devant de toi en pleurant, te tendre les mains et te demander à manger, et qu'au lieu d'un morceau de pain, c'est une pierre que tu leur présenteras, pauvre père! pauvre père! comment supporteras-tu ce tableau! Brise-toi, mon cœur, avant de ressentir cette douleur!

En achevant ces mots, il se jeta au pied d'un prunier sauvage pour se livrer tout entier aux tristes pensées qui l'agitaient.

Mais, comme l'âme sur le bord de l'abîme rassemble ses dernières forces pour trouver un moyen de salut, le pauvre diable s'agite en tous sens; il scrute, passe en revue toutes les ressources de son imagination pour conjurer la ruine qui le menace, ou du moins pour en retarder le moment. Semblable au pilote qui, voyant sombrer son vaisseau, escalade rapidement

les haubans pour trouver un abri dans les huniers, ou, s'il se trouve dans l'entre-pont, s'élance par les écoutilles, dans l'espérance de trouver une planche ou un tonneau vide pour se soutenir sur l'eau ; ainsi, après mille projets rejetés aussitôt que conçus, le malheureux en vint à l'idée de s'adresser, dans sa détresse, au génie de la montagne. Il en avait bien entendu raconter plus d'une singulière histoire ; il avait entendu parler des bastonnades dont quelquefois il régalait les voyageurs, du tort et du mal qu'il leur causait ; mais il avait aussi entendu parler du bien qu'il avait fait. Il n'ignorait point qu'on ne l'appelait pas impunément par son sobriquet ; cependant il ne lui connaissait pas d'autre nom. Au risque donc de la bastonnade, il se mit à crier de toutes ses forces :

« Rubezahl ! Rubezahl ! »

A cet appel apparut aussitôt une forme humaine qui ressemblait à un charbonnier tout couvert de suie ; sa barbe était d'une couleur fauve et lui descendait jusqu'à la ceinture ; ses yeux brillaient comme des charbons ardents ; il était armé d'une perche, semblable à l'ensuple d'un tisserand, qu'il levait en grommelant pour en caresser les épaules de l'impudent railleur.

« De grâce, seigneur Rubezahl, dit le pauvre Veit tout effrayé, pardonnez-moi si je ne vous donne pas votre véritable nom. Écoutez-moi seulement une minute, et puis faites ce qu'il vous plaira. »

Ces paroles hardies et le désespoir qui était peint sur la figure de son interlocuteur, et qui n'annonçait ni méchanceté ni malice, calmèrent un peu la colère du génie.

« Vil vermisseau, lui dit-il, pourquoi te permets-tu de venir troubler mon repos ? Sais-tu bien que ta peau va me payer de ton audace !

— Seigneur, répondit Veit, c'est la misère qui me pousse vers vous. J'ai à vous adresser une prière qu'il vous est bien facile d'exaucer. Prêtez-moi 100 thalers, je vous les rembourserai dans trois ans avec les intérêts, foi d'honnête homme !

— Fou ! lui répondit le génie ; suis-je un usurier ou un juif, pour prêter à intérêt ? Va trouver tes frères ; emprunte-leur ce dont tu as besoin, et laisse-moi en repos.

— Ah ! répondit Veit, il n'y a plus de confraternité parmi les hommes. Entre le mien et le tien, il n'y a plus de parenté. »

Là-dessus il lui raconta son histoire tout au long, et lui fit un tableau si touchant de sa détresse qu'il fut impossible au gnome de rejeter sa prière. Quand même le pauvre diable aurait été moins digne de pitié, l'idée de venir lui emprunter de l'argent, à lui Rubezahl, lui parut si neuve et si drôle, que, pour répondre à la confiance qu'on avait mise en lui, il se sentit disposé à exaucer sa prière.

« Viens, suis-moi, » lui dit-il.

Et il le conduisit dans l'intérieur de la forêt, au milieu d'une vallée retirée et près d'un roc escarpé, dont un épais buisson cachait le pied.

Après s'être frayé avec peine un chemin à travers les broussailles, Veit et son guide parvinrent à l'entrée d'une sombre caverne. Le bon Veit ne se sentait pas précisément à l'aise d'être obligé de marcher ainsi à tâtons dans les ténèbres; une sueur froide lui coulait le long de l'échine, et les cheveux lui dressaient sur la tête.

Rubezahl en a déjà trompé plus d'un, pensait-il. Qui sait s'il n'y a pas devant moi un précipice dans lequel je vais tomber au premier pas que je ferai en avant!

En ce moment il entendit un bruit terrible, semblable à celui d'un torrent qui se précipiterait dans un profond abîme. Plus il avançait, plus la crainte et l'effroi lui glaçaient le cœur.

Cependant, à sa grande joie, il aperçut bientôt dans l'éloignement la clarté d'une flamme bleuâtre; la voûte de la caverne se transforma, en s'étendant, en une vaste salle; la lumière se dessina vive et claire à ses yeux; elle ondulait comme un lustre suspendu au centre de cette demeure caverneuse.



A peine y fut-il arrivé qu'il vit sur le plancher une cuve en cuivre remplie, jusqu'au bord, de thalers. En regardant ce trésor, Veit sentit toutes ses terreurs s'évanouir, et le cœur lui battit de joie.

« Prends, lui dit le gnome, tout ce dont tu as besoin, peu ou beaucoup, cela n'importe guère Fais-moi seulement un billet que tu signeras. »

Le paysan obéit et se compta scrupuleusement 100 thalers, ni plus ni moins. Le génie parut ne pas faire la moindre attention à ce compte; il s'éloigna, et pendant ce temps s'occupa à préparer tous les objets nécessaires pour écrire. Veit écrivit le billet aussi bien qu'il lui fut possible; le gnome le serra dans une cassette de fer, et lui dit en le congédiant :

« Va, mon ami, et fais bon usage de ton argent. N'oublie pas que tu es mon débiteur, et observe bien en t'en retournant le passage qui conduit dans la vallée et cette fente qui sépare les rochers. Dès que la troisième année sera écoulée, tu m'apporteras le capital et les intérêts. Je suis un créancier qui ai les bras longs; si tu manques à ton engagement, je te poursuivrai sans relâche. »

L'honnête Veit promit d'être exact au jour fixé; il le promit en levant au ciel sa loyale main, sans cependant prononcer de serment; il n'engagea pas son âme et son salut éternel, comme ont coutume de faire les mauvais payeurs; il se sépara, le cœur pénétré de reconnaissance, de son créancier, et quitta la caverne, dont il n'eut pas de peine à trouver la sortie.

Les 100 thalers produisirent un si puissant effet sur lui tant au physique qu'au moral, qu'il lui sembla, en revoyant la clarté du soleil, avoir puisé un baume de vie dans la caverne d'où il sortait. Ivre de joie, se sentant complétement ravivé, il se hâta de regagner son logis, et entra dans la misérable chaumière comme le jour commençait à baisser. A peine ses enfants, à demi morts de faim, l'eurent-ils aperçu, qu'ils s'écrièrent, en se précipitant au-devant de lui : « Du pain, père! un morceau de pain! il y a si longtemps que tu ne nous en as donné. » La pauvre mère était assise dans un coin et pleurait; suivant une disposition bien naturelle aux infortunés, elle ne rêvait que malheurs et désastres, et prévoyait que son mari n'avait à lui débiter qu'une triste litanie. Mais elle le vit lui tendre joyeusement la main, en lui disant d'allumer du feu; car il rapportait de Reichenberg du gruau et du millet, afin que la ménagère pût en faire une épaisse bouillie à y planter la cuiller. Puis il lui raconta l'heureux résultat de son voyage. « Tes cousins sont d'excellentes gens, ils ne m'ont pas repro-



ché ma pauvreté, ils n'ont pas refusé de me reconnaître, ils ne m'ont pas mis honteusement à la porte; mais ils m'ont amicalement accueilli, m'ont ouvert leur cœur et leur bourse, et m'ont avancé 100 bons thalers. » Ces paroles soulagèrent le cœur de la pauvre femme et en ôtèrent un poids qui l'avait bien longtemps oppressé. « Si nous avions eu plus tôt recours à ce moyen, dit-elle, nous nous serions épargné bien des chagrins. » Puis elle exalta leur bonne amitié, sur laquelle elle avait fait si peu de fonds auparavant, et se montra toute fière de ses riches cousins.

Après tant de douleurs, le brave homme consentit volontiers à ne pas lui ôter une joie qui chatouillait si doucement son amour-propre. Mais comme elle ne cessait de parler de ses riches cousins, que pendant plusieurs jours elle n'eut que leurs noms à la bouche, Veit, fatigué d'entendre faire à chaque minute le panégyrique de la plus honteuse avarice, lui dit enfin :

« Quand je me suis trouvé en présence des honnêtes forgerons, tes cousins, sais-tu bien quelle sage leçon m'a donnée le maître forgeron?

— Laquelle? répondit-elle.

— « Chacun, dit-il, est l'artisan de son propre bonheur et il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. » Aussi laisse-nous mettre maintenant les mains à l'œuvre et travailler avec zèle pour amasser de quoi rembourser dans trois ans le capital qui nous a été prêté et les intérêts, et nous débarrasser ainsi de toutes nos dettes. »

Il acheta une petite pièce de terre, puis une autre et une autre, et enfin un champ complet; il y avait une bénédiction cachée dans l'argent de Rubezahl; on aurait dit que chaque thaler enfantait des petits. Veit ensemençait et récoltait; on le regardait dans le village comme un homme aisé, sa bourse allait toujours en grossissant et forma bientôt un petit capital qui lui permit d'étendre son domaine. Le troisième été, il avait déjà joint à ses terres un bien patrimonial qui lui rapportait de bons revenus : en un mot c'était un homme entre les mains de qui prospérait tout ce qu'il entreprenait.

L'échéance de son billet arriva et Veit avait assez mis de côté pour pouvoir l'acquitter sans difficulté; il compta la somme, et le jour indiqué il se leva de bonne heure, éveilla sa femme et tous ses enfants, leur dit de se lever, de se peigner, et de mettre leurs pourpoints et leurs justaucorps écarlates qu'ils n'avaient pas encore portés. Lui-même mit à l'air son bel habit des dimanches et se mit à crier par la fenêtre :

« Jean, attèle!

— Mais qu'as-tu donc? lui demanda sa femme; ce n'est point aujourd'hui jour de fête, qui donc te met de si belle humeur, et où prétends-tu nous conduire? »

Il lui répondit : « Je veux aller visiter avec vous les riches cou-

sins d'au delà des monts, et payer au créancier dont les avances m'ont aidé à me relever, le capital qu'il m'a prêté, car c'est aujourd'hui le jour d'échéance. »

La femme fut enchantée de cette occasion ; elle se hâta de faire sa toilette et d'habiller ses enfants, et, afin que les riches cousins prissent une haute idée de sa richesse et ne rougissent point de l'avoir pour parente, elle se mit au cou un collier de ducats recourbés en forme d'anneaux. Veit noua soigneusement le lourd sac d'argent, le plaça dans la voiture, et, quand tout fut prêt, y prit place aux côtés de sa femme et de ses enfants. Jean fouetta les quatre étalons et on s'achemina joyeusement, par Blachfeld, vers le mont des Géants.



Veit fit arrêter l'attelage à l'entrée d'un défilé escarpé, descendit de

voiture, en fit faire autant aux autres, puis, s'adressant au conducteur, il lui dit :

« Jean, monte la côte au petit pas, tu nous attendras près des trois tilleuls ; si même nous tardons à venir ne t'en inquiète pas, laisse respirer tes chevaux, laisse-les brouter un peu ; je connais aux environs un sentier excellent pour les piétons ! »

Là-dessus il se mit à la tête de sa petite troupe et la conduisit dans l'intérieur de la forêt, à travers d'épaisses broussailles, en cherchant à s'orienter tantôt à droite, tantôt à gauche, tellement que sa femme en vint à penser qu'il s'était égaré et lui conseilla, par conséquent, de revenir sur ses pas et de suivre la grande route. Mais Veit fit halte tout à coup, rassembla ses six enfants autour de lui et parla en ces termes :

« Tu crois, ma chère femme, que nous nous rendons auprès de tes parents ; telle n'est pas en ce moment mon intention. Tes riches cousins sont des avares, des hommes sans entrailles qui, lorsque j'allai, dans mon malheur, chercher des consolations et des secours auprès d'eux, m'ont ri au nez et m'ont chassé avec dédain de chez eux. Ici habite le riche cousin auquel nous devons notre bonheur, qui m'a prêté sur parole l'argent qui a si bien prospéré entre mes mains. C'est aujourd'hui le jour qu'il m'a fixé pour le remboursement du capital et des intérêts que je lui dois. Savez-vous maintenant comment s'appelle notre créancier ? C'est le roi de la montagne, c'est Rubezahl ! »

A ces mots la pauvre femme fut saisie d'horreur, et les enfants tremblèrent de peur à l'idée que leur père voulait les conduire devant Rubezahl. Ils en avaient entendu raconter pendant les veillées de lugubres histoires, on le leur avait peint comme un horrible géant et un anthropophage. Alors Veit leur raconta toute son aventure, il leur dit comment à son appel le génie lui était apparu sous les traits d'un charbonnier et ce qui s'était passé entre eux dans la caverne ; il exalta sa bienfaisance avec un cœur si pénétré de reconnaissance et une émotion si vive, que d'abondantes larmes en coulèrent le long de ses joues brunies par le soleil.

« Attendez-moi ici, continua-t-il, je vais me rendre dans la caverne pour acquitter mes engagements. Ne craignez rien, je ne serai pas longtemps, et si le roi de cette montagne y consent, je vous l'amènerai. N'ayez pas peur de presser cordialement la main de votre bienfaiteur, quoiqu'elle soit noire et sale de suie ; il ne vous fera point de mal et se réjouira certainement et de sa bonne action et de nos remercîments : courage donc, il vous donnera des pommes d'or et des noix. »

Quoique la tremblante femme eût beaucoup à dire contre ce pèlerinage dans la caverne ; que les enfants criassent et pleurassent en se rangeant en cercle autour de lui quand il fit mine de vouloir partir, et s'efforçant de le

retenir par les pans de son habit quand il voulut partir, cependant il s'arracha à leurs étreintes, s'élança au milieu des sombres broussailles et atteignit les rochers qui lui étaient si bien connus. Il retrouva tous les indices propres à le guider qu'il s'était soigneusement gravés dans la mémoire; le vieux chêne à demi mort, au pied duquel s'ouvrait la crevasse, était encore debout comme trois ans auparavant. Cependant on ne voyait plus aucune trace de caverne. Veit employa tous les moyens possibles pour se frayer l'entrée de la montagne; il prit une pierre, en frappa le rocher. Il s'ouvrira, pensait-il; il tira de sa poche le sac pesant qui contenait son argent, fit résonner les thalers les uns contre les autres, et cria de toutes ses forces: « Génie de la montagne, viens prendre ce qui t'appartient! » Cependant Rubezahl ne se fit ni entendre ni voir; il fallut que l'honnête débiteur reprît son sac et revînt sur ses pas. Dès que sa femme et ses enfants l'aperçurent, ils coururent à lui en poussant des cris de joie. Il était désolé de n'avoir pu remplir son engagement au jour indiqué; il s'assit au milieu de sa petite famille, sur un banc de gazon, et réfléchit à ce qui lui restait à faire. Pensant de nouveau au coup hasardeux qu'il avait tenté autrefois : Je veux, dit-il, appeler le génie par son sobriquet; s'il s'en fâche, il m'étrillera, si telle est sa fantaisie : au moins répondra-t-il certainement à cet appel ; et aussitôt il se mit à crier de toute la force de ses poumons : Rubezahl! Rubezahl! La pauvre femme le conjurait de se taire; elle voulait lui fermer la bouche; rien ne l'arrêta, il continua de plus belle. Tout à coup le plus jeune des enfants se pressa contre le sein de sa mère, en criant avec effroi : « Ah! l'homme noir! »

Veit consolé demanda : « Où?

— Il est là, derrière cet arbre. »

Et aussitôt tous les enfants de se réunir en un groupe serré, de trembler de peur et de pousser des cris d'effroi. Le père regarda de tous côtés et ne vit rien; c'était une illusion, une vaine ombre. En un mot, Rubezahl ne parut pas, et tous les appels furent infructueux.

La caravane se remit donc en route; le père Veit, triste et mécontent, prit la grand'route qui s'ouvrait devant lui. Tout à coup les arbres de la forêt firent entendre un doux frémissement; les bouleaux déliés inclinèrent leurs têtes légères, le feuillage mobile des trembles s'agita, le doux murmure se rapprocha de plus en plus, le vent secoua les branches des yeuses qui formaient un toit au-dessus de la route, chassa devant lui les feuilles et les herbes sèches, et fit voltiger sur le chemin de légers tourbillons de poussière, tandis que les enfants, qui ne pensaient plus à Rubezahl et qu'enchantait ce charmant spectacle, couraient après les feuilles qu'emportait le léger souffle du vent. Au milieu du feuillage sec que la brise chassait devant elle se trouva une feuille de papier à laquelle le petit visionnaire fit la chasse.

Cependant, au moment où il allait la saisir, le vent la souleva et la poussa plus loin hors de sa portée. Il jeta donc son chapeau en avant et finit par



la couvrir ; c'était une jolie feuille de papier bien blanc, et, comme le père économe savait fort bien utiliser dans son ménage ces petites bagatelles, l'enfant, pour s'attirer un mot d'éloges, s'empressa de lui apporter sa prise.

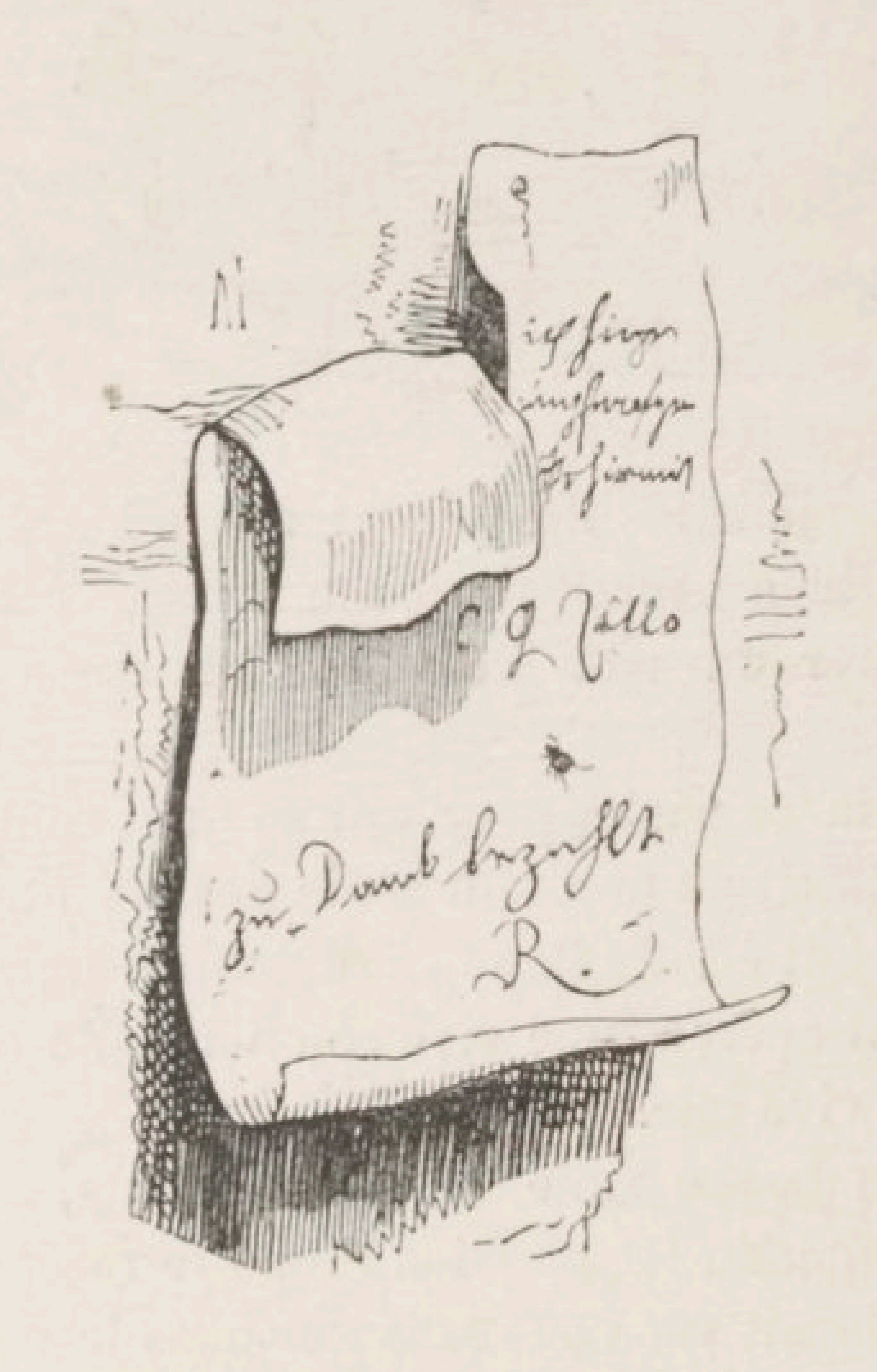
Quand Veit déroula ce papier pour voir ce qu'il contenait, il y trouva le billet qu'il avait souscrit au profit du génie de la montagne ; il était déchiré du haut, et en bas était écrit : *Payé en reconnaissance.*

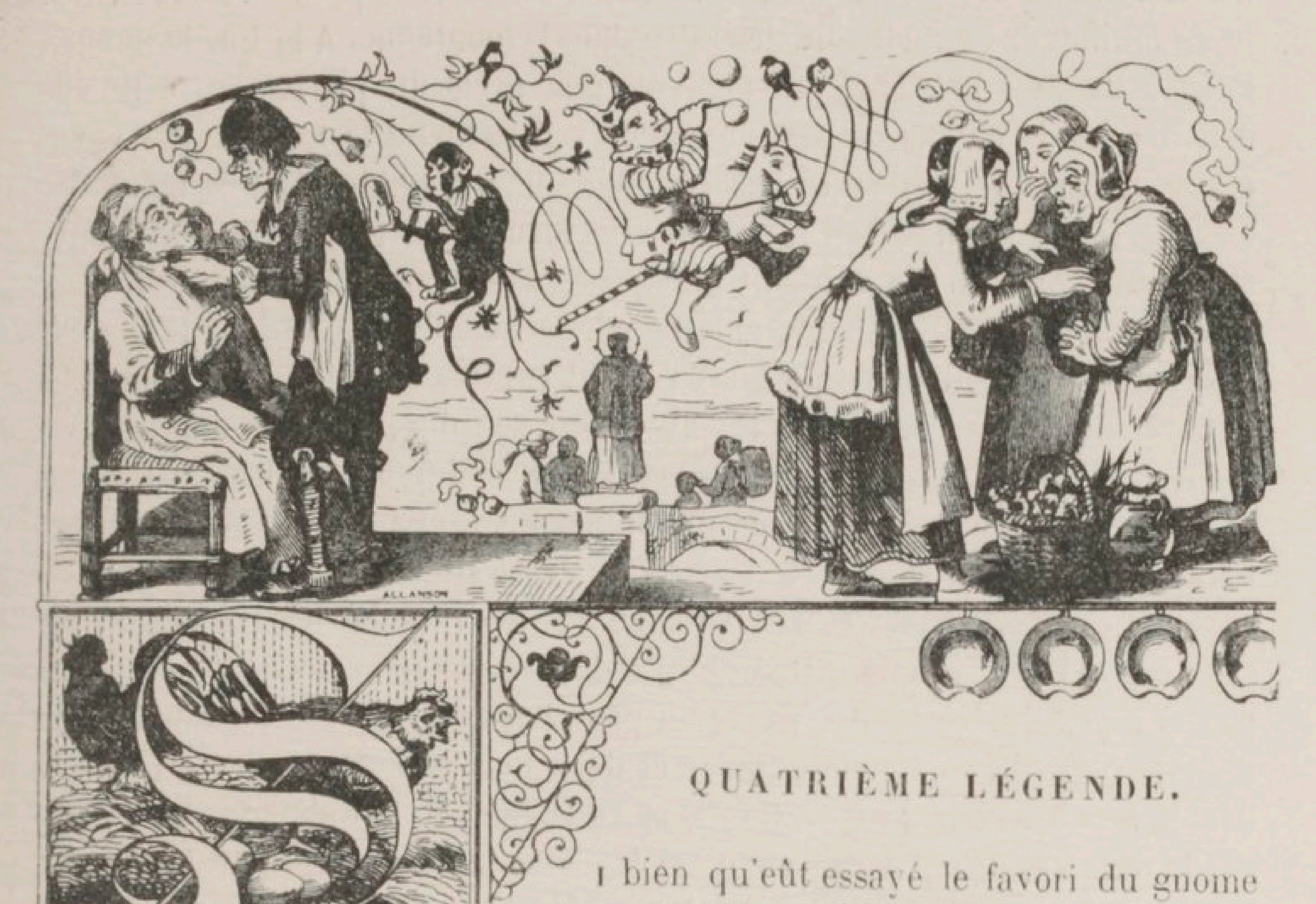
Dès que Veit l'eut aperçu, une vive émotion agita son âme, et il s'écria avec l'accent d'une vive joie :

« Réjouis-toi, ma bonne amie, et vous, enfants, réjouissez-vous tous ; il nous a vus, il a entendu l'expression de notre reconnaissance, notre digne bienfaiteur ! il planait sur nous sans que nous le vissions, et il sait que Veit est un honnête homme. Me voilà quitte de mon engagement ; maintenant en route pour la maison, et le cœur joyeux ! »

Parents et enfants versèrent encore d'abondantes larmes de reconnaissance et de joie, jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint leur attelage ; et comme la femme pria instamment son mari de la mener au pays de ses cousins, pour faire honte à leur avarice par la vue du bien-être dont elle jouissait actuellement, car le rapport de son mari avait allumé sa colère contre eux, ils descendirent rapidement la colline et arrivèrent à la nuit tombante dans le village où demeuraient leurs cousins. Ils firent arrêter leur voiture à l'entrée même de la ferme d'où, trois ans auparavant, Veit avait été honteu-

sement chassé. Il frappa cette fois hardiment à la porte et demanda le maître de la maison. Alors parut un homme inconnu qui n'était point de la famille. Celui-ci lui apprit que les riches cousins avaient disparu. L'un était mort, l'autre ruiné, le troisième s'en était allé, et l'on ne savait plus où ces derniers habitaient. Veit passa la nuit, avec sa petite famille, chez l'hôte hospitalier, qui lui raconta, ainsi qu'à sa femme, tout ce qui s'était passé ; il revint le lendemain dans sa patrie, reprit ses occupations, vit son opulence prendre chaque jour de l'accroissement, et fut toute sa vie un homme honnête et aisé.



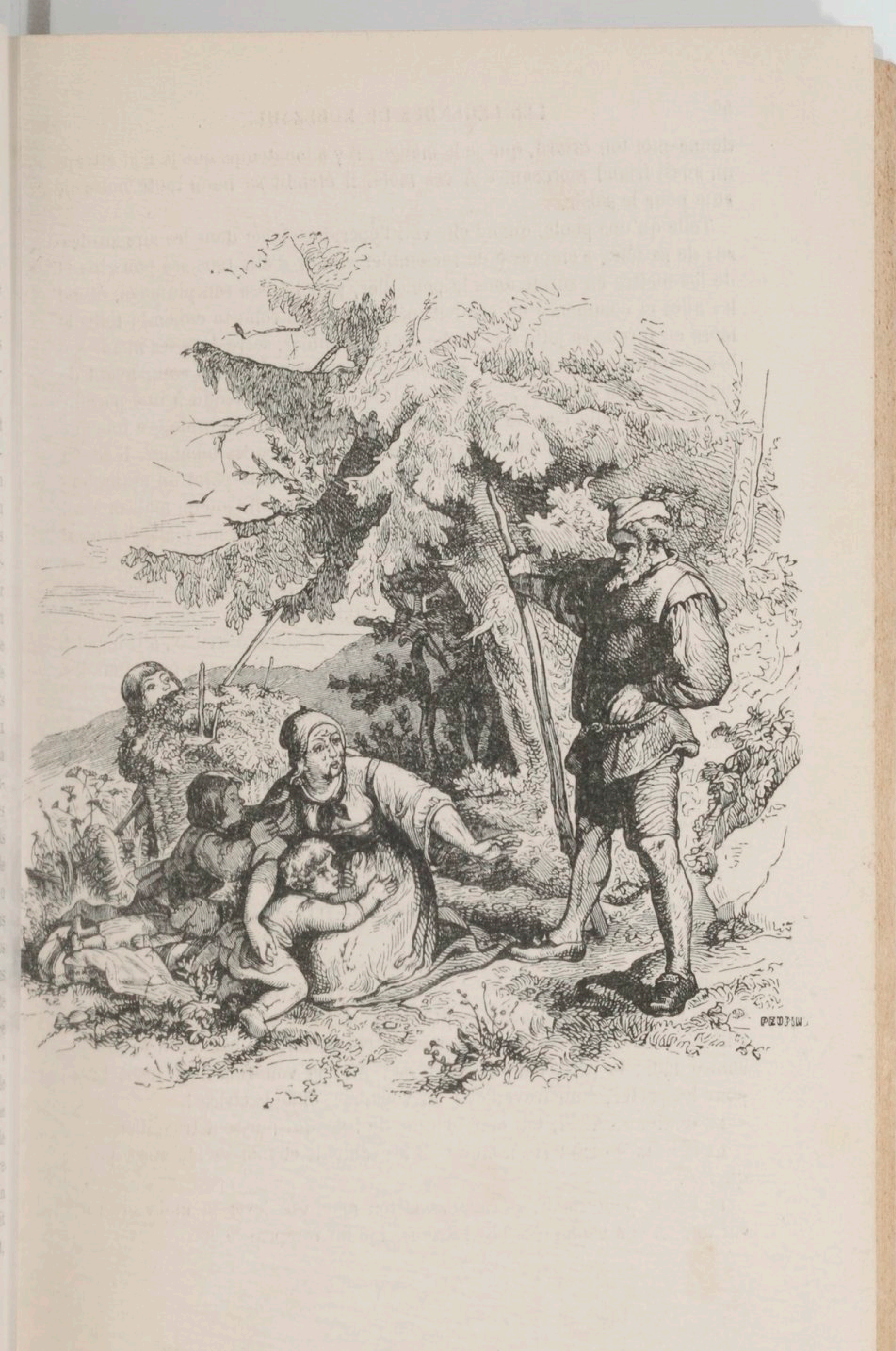


QUATRIÈME LÉGENDE.

Si bien qu'eût essayé le favori du gnome de cacher la véritable source de son bonheur, pour ne point soulever des nuées de solliciteurs qui n'auraient pas manqué d'importuner le roi de la montagne pour en tirer des secours, cependant la chose s'ébruita enfin ; car dès que le secret d'un homme voltige sur les lèvres de sa femme, le moindre souffle suffit pour le pousser au loin, semblable à la bulle de savon gonflée de l'air, qui passe par le fétu de paille. La femme de Veit confia son secret à une voisine discrète, celle-ci à sa marraine, cette dernière à maître Pathen, le barbier du village, et celui-ci à toutes ses pratiques ; ainsi il fit le tour du village, et bientôt après de toute la paroisse. A ce bruit, les métayers ruinés, les fainéants, dressèrent les oreilles, ils accoururent en foule dans la montagne, insultèrent le gnome, se mirent à l'exorciser ; il se joignit à eux des chercheurs de trésors et des voyageurs, qui sillonnèrent la montagne dans tous les sens, fouillèrent partout, s'imaginant découvrir le trésor caché dans la cave merveilleuse. Rubezahl les laissa pendant quelque temps agir à leur fantaisie, ne les jugeant pas dignes de sa colère ; seulement il s'amusait à leurs dépens : lorsque la nuit arrivait, il allumait çà et là une petite flamme bleue, et quand ils se rendaient à cet heureux signal et jetaient leurs bonnets et leurs chapeaux à l'endroit où ils l'avaient vue briller, il leur laissait

déterrer de lourds coffres remplis d'argent, qu'ils transportaient chez eux tout joyeux et gardaient secrètement pendant neuf jours; puis, quand ils revenaient pour saisir leur trésor, ils n'y trouvaient que des ordures, des tessons ou des pierres. Aussi ils ne se fatiguèrent pas de recommencer leurs fouilles et de mettre le désordre dans la montagne. A la fin, le gnome, fatigué de leur insolence, fit pleuvoir une grêle de pierres sur cette vile canaille, et la chassa de ses domaines : il redevint la terreur des voyageurs, tellement qu'on ne se hasarda plus qu'en tremblant sur le mont des Géants, et qu'on en sortait rarement sans meurtrissures; si bien que de mémoire d'homme on n'y entendit plus prononcer le nom de Rubezahl.

Un jour qu'il réfléchissait, appuyé sur la haie de son jardin, il aperçut une jeune femme dont l'aspect intéressant captiva son attention. Elle portait un enfant dans ses bras, un autre sur son dos, elle en conduisait un troisième par la main, et un quatrième, plus grand que les autres, portait un panier vide et un râteau; ce qui annonçait l'intention de ramasser des feuilles sèches pour son bétail. Une mère, pensa Rubezahl, est une bien intéressante créature! celle-ci s'en va avec ses quatre enfants faire son devoir sans murmurer, fût-elle même obligée de charger ses épaules du poids du panier; c'est là, en vérité, payer un peu cher les plaisirs de l'amour! Cette réflexion le mit en bonne humeur et dans une disposition d'esprit qui le décida à rechercher un entretien avec cette femme. Elle déposa ses enfants sur le gazon et se mit à ramasser des feuilles; mais le temps parut long aux petits, qui commencèrent à crier à tue-tête. Aussitôt la mère abandonna son ouvrage, elle vint jouer avec eux, les prit dans ses bras, les fit sauter en chantant et en riant, les berça pour les endormir, et retourna à ses occupations. Mais bientôt les moucherons venant troubler leur sommeil, ils recommencèrent leur triste symphonie; la mère ne perdit pas patience, elle courut dans le bois, y cueillit des fraises et des mûres, et donna le sein au plus petit. Cette conduite causait au gnome le plus vif plaisir. Mais le plus obstiné criard, celui qui tout à l'heure cheminait à califourchon sur le dos maternel, ne voulut entendre à rien; c'était un petit garçon non moins égoïste qu'entêté, qui jeta au loin les fraises que sa bonne mère avait été cueillir pour lui, et se mit à crier comme si on l'eût lapidé. A la fin, la mère perdit patience : « Rubezahl, s'écria-t-elle, viens, et mange-moi ce criard. » Aussitôt le gnome parut sous les traits du charbonnier, il s'approcha d'elle et lui dit : « Me voici, que me veux-tu? » A cette vue, la pauvre femme éprouva une grande frayeur; mais comme c'était une femme de cœur, elle se remit bientôt et prit courage. « Je t'appelais seulement pour faire taire mes enfants, lui dit-elle; les voici tranquilles maintenant, je n'ai pas besoin de toi, et je te remercie de ta bonne volonté. — Sais-tu bien, répondit le gnome, qu'on ne m'appelle pas ici impunément? Je te prends au mot,



donne-moi ton criard, que je le mange ; il y a longtemps que je n'ai attrapé un aussi friand morceau. » A ces mots, il étendit sa main toute noire de suie pour le saisir.

Telle qu'une poule, quand elle voit l'épervier planer dans les airs au-dessus de sa tête, s'empresse de rassembler autour d'elle tous ses poussins et de les mettre en sûreté dans le poulailler, puis hérisse son plumage, étend les ailes et commence un combat inégal avec son robuste ennemi ; telle la mère en fureur se jette à la barbe du charbonnier, serre dans ses mains son bras vigoureux et s'écrie : « Monstre ! tu m'arracheras le cœur avant de toucher à mon enfant !... » Rubezahl ne s'était pas attendu à une pareille attaque, il recula comme s'il en eût eu peur ; c'était la première fois que semblable chose lui arrivait depuis qu'il frayait avec les hommes. Il sourit amicalement à la mère : « Ne te fâche pas ! je ne suis point un anthropophage, comme tu veux bien le dire ; je ne veux te faire aucun mal, ni à toi ni à tes enfants ; mais abandonne-moi le petit garçon, il me plaît, j'en ferai un homme, je l'habillerai de velours et de soie, il deviendra un vaillant guerrier qui nourrira un jour son père et ses frères. Demande-m'en 100 schreckenbergers, je vais te les compter à l'instant.

— Ah ! répondit avec un sourire de dérision la mère irritée, ah ! le petit vous plaît ? Eh bien ! c'est un enfant que je ne vendrais pas pour tous les trésors du monde.

— Folle ! poursuivit Rubezahl, ne t'en reste-t-il pas encore trois qui sont pour toi une assez lourde charge ? Il te faut les nourrir, ils te font souffrir jour et nuit.

LA FEMME. — C'est vrai, mais je suis leur mère, je dois faire ce qui est de mon devoir. Les enfants sont une charge, mais ils sont aussi la source du plus grand bonheur.

LE GÉNIE. — Beau plaisir ! se chamailler avec eux tout le long du jour, passer son temps à les morigéner, à les nettoyer ; supporter leur mauvaise humeur et leurs cris !

LA FEMME. — En vérité, monsieur, vous connaissez peu les joies de la maternité. Un seul doux regard, l'ingénu sourire, le bégaiement de ces innocentes créatures, suffit pour rendre doux les travaux et les peines les plus rudes. — Tenez, voyez en ce moment le petit blondin, comme il se presse contre moi, le petit flatteur qu'il est ! Ah ! je voudrais avoir cent bras pour les porter, pour travailler pour vous, mes enfants chéris !

LE GÉNIE. — Ainsi, ton mari n'a pas de bras qui puissent travailler ?

LA FEMME. — Oh ! si, il en a ! ils les sentent, et moi-même aussi quelquefois.

LE GÉNIE, *courroucé*. — Comment ! ton mari ose lever la main sur toi, sur une femme comme toi ? Le bourreau ! je lui romprai le cou.



LA FEMME, *riant*. — Ah! vous en auriez bien à rompre, si vous vouliez vous en prendre à tous les hommes qui battent leurs femmes. Les hommes sont une méchante race; aussi on dit avec raison que le mariage est un état de misère; il faut m'y soumettre, puisque je suis mariée.

LE GÉNIE. — Mais si tu savais que les hommes sont une méchante race, tu as fait une folie de te marier.

LA FEMME. — C'est possible! mais Stéphens était un garçon éveillé, qui avait un bon état, et moi j'étais une pauvre fille sans un sou de dot. Il vint à moi, me demanda en mariage, le brutal me donna un thaler d'arrhes, et le marché fut conclu. Depuis il m'a repris le thaler, mais j'ai conservé le brutal.

LE GÉNIE *souriant*. — Peut-être est-ce ton entêtement qui l'a rendu tel?

LA FEMME. — Oh! il m'en a depuis longtemps guérie. Stéphens est un avare; et si je lui demande seulement un sou, il fait plus de tapage dans la maison que vous quelquefois dans la montagne; il me reproche ma pauvreté et il faut me taire, ce qui n'arriverait pas si je lui avais apporté une dot, car je contribuerais ainsi à l'entretien du ménage.

LE GÉNIE. — Quel métier fait-il?

LA FEMME. — Il est marchand de verres, et ce métier peut contribuer aussi à lui aigrir l'humeur ; il lui faut, le pauvre diable, colporter sur ses épaules, du commencement à la fin de l'année, les lourds produits de la Bohême; si chemin faisant un verre se casse, gare à moi et à mes pauvres enfants ! Mais les coups de l'amour ne font pas de mal.

LE GÉNIE. — Tu ne peux pas continuer à aimer un homme qui te traite si mal !

LA FEMME.—Pourquoi pas? n'est-ce pas le père de mes enfants? et ceux-ci ne nous récompensent-ils pas, quand ils sont grands, de tout le mal que nous avons souffert?

LE GÉNIE. — Triste consolation ! les enfants ne sont encore pour les parents qu'une source de fatigues et de soucis! Tu les verras tirer de ta poche ton dernier blanc, si l'empereur les recrute pour son armée et les envoie au loin dans la Hongrie, où le Turc en fera de la charpie.

LA FEMME. -- Ah! ce n'est pas là ce qui me tourmente ; s'ils sont tués, ils mourront pour leur empereur et pour leur patrie ; mais ils peuvent aussi récolter du butin et soulager leurs vieux parents. »

Là-dessus, le génie renouvela l'offre du marché qu'il avait déjà proposé, mais la mère ne daigna pas l'honorer d'une réponse; elle mit les feuilles dans son panier, attacha dessus le petit criard avec sa ceinture, et Rubezahl fit mine de vouloir se retirer. Mais comme la charge était trop lourde et que la pauvre femme ne pouvait venir à bout de la soulever, elle l'appela de nouveau : « Je vous appelle encore une fois, lui dit-elle ; aidez-moi à charger ce paquet sur mes épaules, et, si vous voulez mettre le comble à votre bonté, donnez au petit bonhomme, qui vous a plu, un gröschel [1] pour lui acheter deux petits pains ; leur père revient demain, il nous apportera du pain blanc de la Bohême. » Le génie lui répondit : « Je veux bien te donner un coup de main, mais puisque tu ne veux pas me céder le petit, il n'aura rien. — Eh bien, soit ! » reprit la femme; et elle se mit en route.

Cependant plus elle avançait, plus le panier lui paraissait lourd, elle succombait sous le poids et était obligée de s'arrêter tous les dix pas pour reprendre haleine. Ceci ne lui parut pas naturel ; elle pensa que Rubezahl lui avait joué quelque tour et avait glissé une lourde pierre au fond de son panier ; elle le mit à terre sur le bord du premier fossé et le retourna sens dessus dessous ; mais il n'en tomba que des feuilles et pas une pierre. Elle le remplit donc de nouveau jusqu'à moitié, et en prit dans son tablier autant que celui-ci put en contenir ; mais le fardeau ne tarda pas à lui redevenir

[1] Petite pièce de monnaie valant à peu près deux sous.

trop pesant et il lui fallut le vider encore une fois, ce qui ne lui causa pas un médiocre étonnement ; car il lui était souvent arrivé de porter de lourdes charges d'herbes sans éprouver jamais une semblable fatigue. Néanmoins, quand elle fut arrivée au logis, elle mit son ménage en ordre, elle servit le tendre feuillage aux chèvres et aux chevreaux, donna à souper aux enfants, les endormit, leur donna sa bénédiction, et se mit au lit, où elle ne tarda pas à s'endormir le cœur léger.

Les premières lueurs du matin et les cris de son nouveau-né, qui réclamait à haute voix son déjeuner, arrachèrent la laborieuse femme à un sommeil bienfaisant et la rappelèrent à ses travaux quotidiens. Son seau à la main, elle se rendit d'abord, suivant son habitude, à l'étable. Quel horrible spectacle s'offre alors à ses yeux ! sa bonne nourricière, sa vieille chèvre, était étendue sans mouvement ; les chevreaux roulaient les yeux d'une horrible manière, tiraient la langue, et d'affreuses convulsions annonçaient que la mort allait les saisir. Jamais un pareil malheur n'avait encore frappé la pauvre femme depuis qu'elle était en ménage ; à demi morte d'épouvante, elle se laissa tomber sur une botte de paille, se couvrit les yeux avec son tablier, car il lui était impossible de supporter les tortures auxquelles ces pauvres bêtes étaient en proie, et s'écria en poussant de profonds soupirs : « Malheureuse ! que vois-je ? et que dira mon mari à son retour ? Ah ! c'était là toute ma consolation dans ce monde... » Elle n'eut pas plutôt achevé ces paroles que son cœur l'en fit repentir. Si ces animaux sont toute ta consolation dans ce monde, que sont donc Stéphens et tes enfants ? Elle eut honte de son jugement précipité. « Ah ! périssent tous les biens de ce monde, pensa-t-elle, si tu conserves ton mari et tes quatre enfants, et que ton sein ait toujours du lait pour ton nourrisson, et le puits de l'eau pour tes autres enfants ! Quand même ce malheur m'attirerait la colère de Stéphens, qu'il me maltraiterait, que sera-ce, sinon un mauvais quart d'heure de plus dans le ménage ? Ai-je d'ailleurs rien laissé périr faute de soins ? La moisson va se faire, j'irai y travailler, et l'hiver je filerai jusqu'à minuit. Je pourrai ainsi acheter une nouvelle chèvre, et quand je l'aurai, je ne manquerai pas de chevreaux. »

En pensant ainsi, elle reprit courage, essuya ses larmes, et en levant les yeux, elle aperçut à ses pieds une petite feuille d'un ton jaune qui reluisait comme de bon or ; elle la prit, la regarda ; c'était lourd comme ce métal. Prompte comme l'éclair, elle se releva et courut chez sa voisine, la juive, à qui elle montra, toute joyeuse, la trouvaille qu'elle venait de faire ; la juive reconnut que c'était de l'or pur, elle s'en empara et lui compta en échange deux thalers. Aussitôt toutes ses douleurs furent oubliées. La pauvre femme n'avait jamais encore possédé en numéraire un pareil trésor. Elle courut chez le boulanger, y acheta des croquettes et des petits pains,

et prit chez le boucher un gigot de mouton qu'elle voulait faire cuire pour restaurer Stéphens quand il reviendrait le soir de son voyage. Quelle fut la joie des enfants lorsque leur mère fut de retour et leur distribua un déjeuner qui leur était si peu habituel! Elle se livra tout entière au plaisir d'empâter sa petite troupe affamée; puis son premier soin fut de se procurer une autre chèvre à la place de celle qui, suivant elle, venait de mourir victime de quelque sortilége, et de cacher ce malheur domestique à son mari aussi longtemps qu'elle le pourrait. Mais son étonnement fut au comble quand il lui arriva de jeter par hasard les yeux dans l'auge et d'y voir un grand tas de feuilles d'or. Si elle avait connu les contes grecs, il ne lui aurait pas été difficile de deviner que ses animaux domestiques étaient morts de l'indigestion du roi Midas. Elle soupçonna quelque chose : aussi aiguisa-t-elle promptement le couteau de cuisine, ouvrit le cadavre de la chèvre, et lui trouva dans les cavités de l'estomac une masse d'or aussi grosse qu'une pomme de pin, et autant proportionnellement dans celui des chevreaux.

Alors elle ne vit plus de bornes à son opulence; mais en même temps les soucis dévorants commencèrent à l'assiéger; elle devint inquiète, soupçonneuse; elle sentait à chaque minute le cœur lui battre, ne savait si elle devait cacher son trésor dans le tiroir de sa commode ou l'enfouir dans sa cave, redoutant et les voleurs et les chercheurs de trésors; elle ne voulait pas non plus tout dire à l'avare Stéphens, craignant avec raison que, dominé par son avarice, il ne s'emparât du magot et ne les laissât mourir de faim, elle et ses enfants. Elle avisa longtemps aux moyens les plus sages, et n'en trouva aucun.

Le refuge de toutes les femmes malheureuses, c'était le curé du village, qui, soit par bonté d'âme, soit par une sorte d'inclination naturelle, prêtait le secours de son équité au sexe féminin comme au plus faible, et ne permettait pas que de grossiers maris maltraitassent ses pénitentes; il adressait à ces tyrans domestiques, quand des plaintes arrivaient à ses oreilles, de sévères réprimandes, et prenait toujours le parti de leurs femmes; aussi il n'avait jamais épargné au brutal Stéphens l'amertume magique de la pénitence, et maintes fois il lui avait imposé, dans l'intérêt de son excellente femme, de ne pas hanter la chambre nuptiale. Elle courut donc trouver ce puissant consolateur, lui raconta sa rencontre avec Rubezahl, les grandes richesses qu'il lui avait offertes, et la demande qu'il lui avait faite; elle lui confia toute la vérité, lui révélant jusqu'au trésor qu'elle portait sur elle. Le curé, à l'audition de ce merveilleux événement, se signa avec ferveur, et ne manqua pas de se réjouir du bonheur de la pauvre femme; il chercha dans sa cervelle un moyen propre à la maintenir, sans fracas et sans querelle, dans la possession de son trésor, et à empêcher que l'avare Stéphens ne s'en emparât.



Après avoir réfléchi quelque temps, il lui dit donc : « Écoute-moi, ma fille, voici un moyen qui va tout arranger. Confie-moi cet or, que je te garderai religieusement ; puis j'écrirai en langue étrangère une lettre qui dira que ton frère, qui depuis longtemps était à l'étranger, a été envoyé par la république de Venise, au service de laquelle il était, aux Indes, où il est mort, et que par son testament il t'a laissé tout son bien, à la condition que le curé de la paroisse en aurait l'administration pour n'en faire profiter que toi seule. Je n'exige de toi ni salaire ni remercîments ; sans doute c'est là un petit mensonge que nous ferons, mais Dieu nous le pardonnera certainement en faveur de l'intention ; souviens-toi seulement que tu dois des actions de grâces à la sainte Église pour le bonheur que le ciel vient de t'envoyer, et promets de faire présent à la sacristie d'un riche surtout d'autel. » Ce conseil plut extrêmement à la femme ; elle promit au curé le surtout qu'il lui demandait ; celui-ci pesa l'or en sa présence aussi consciencieusement que possible, il le déposa dans la caisse de l'église, et la femme s'en alla le cœur libre et joyeux.

Rubezahl n'était pas moins l'ami des femmes que le bon curé de Kirsdorf ; cependant il y avait une différence entre eux. Le dernier honorait le sexe féminin en général, parce que, comme il le disait, c'est à lui qu'appartenait la sainte Vierge, sans cependant laisser apercevoir pour aucune

de ses pénitentes une prédilection dont la langue envenimée de la calomnie aurait pu se servir pour ternir sa bonne réputation; le premier, au contraire, en haïssait toute la race à cause d'une seule jeune fille qui s'était jouée de lui, quoique de temps en temps son caprice, adoucissant son humeur, le portât à prendre quelque femme sous sa protection particulière, et à faire tout pour lui être agréable. Autant l'active villageoise avait, par ses sentiments et sa conduite, captivé son intérêt, autant il se sentait mal disposé pour le brutal Stéphens; il avait grande envie de venger sa pauvre femme des mauvais traitements qu'il lui faisait endurer, de lui jouer quelque tour qui fût pour lui une source d'angoisses et d'inquiétudes, de le rendre enfin si doux, qu'il devînt entièrement soumis aux moindres volontés de sa femme, et que celle-ci lui pût faire tout le bien qu'elle désirait. Dans ce but il sella le rapide Morgenwind [1], enfourcha sa monture, et se mit à galoper à travers les vallées et les collines, furetant en véritable agent de la maréchaussée toutes les grandes routes, tous les défilés de la Bohême. Dès qu'il apercevait un voyageur qui portait une valise, il se mettait aussitôt sur ses talons et fouillait dans sa marchandise avec le regard perçant du gabelou. Heureusement, aucun des voyageurs qui suivaient cette route ne portait de verrerie; autrement il aurait pu se voir victime de quelque mauvaise plaisanterie sans avoir à espérer aucun dédommagement, quoique ce n'eût pas été l'homme que Rubezahl cherchait.

Les précautions qu'il prenait lui étaient, il est vrai, un sûr garant que Stéphens ne lui échapperait pas. Vers le soir il aperçut un homme frais et vigoureux portant un lourd fardeau sur ses épaules. Son pas ferme et assuré faisait à tout moment résonner la marchandise dont il était chargé. Le gnome bondit de joie dès qu'il l'aperçut au loin; c'était là la proie qu'il guettait, et il se mit en mesure de lui jouer un coup de maître. Le pauvre Stéphens, tout haletant, était presque arrivé au sommet de la montagne; il n'avait plus qu'à atteindre la dernière hauteur, puis à redescendre la colline, pour gagner la route de son village : aussi se hâtait-il d'atteindre au but désiré; mais la montagne était escarpée, et lourde la charge qu'il portait. Il lui fallut se reposer plus d'une fois; plus d'une fois il passa son bâton noueux sous la balle pour en amoindrir le poids, et essuya la sueur qui lui coulait du front en larges gouttes. Enfin, un dernier effort le conduisit au sommet de la montagne; là un joli sentier en facilitait la descente. Au milieu de ce chemin se trouvait un pin scié en deux; le reste du tronc en était à quelques pas, droit comme un cierge, et aussi plat et uni que le dessus d'une table. Tout à l'entour croissait de la chélidoine, de l'asclépius et des pâquerettes. Cette vue fut si douce aux yeux du col-

[1] C'est-à-dire, *vent du matin*.

porteur exténué de fatigue, ce lieu paraissait si propice à une halte, qu'aussitôt il mit à terre sa pesante balle et s'étendit à l'ombre de l'autre côté, au milieu de l'herbe touffue. Là il se mit à penser au bénéfice net que ses



marchandises lui rapporteraient cette fois, et il trouva après une exacte estimation que, s'il ne dépensait pas un sou dans la maison, et qu'il laissât le bras actif de sa femme pourvoir à la nourriture et à l'entretien du ménage, il en tirerait justement assez pour s'acheter un âne au marché de Schmiedeberg et la charge qu'il lui ferait porter. La pensée de se décharger de sa balle sur le dos du mulet et de marcher tranquillement à ses côtés était, au moment même où ses épaules se trouvaient si fortement endommagées, tellement réconfortante, que, suivant un penchant bien naturel à ceux qui se livrent à de riantes idées, il ne s'arrêta pas en si beau chemin. « Une fois l'âne acheté, se dit-il, je ne tarderai pas à faire l'acquisition d'un cheval, et, quand je le verrai dans mon écurie, je ne serai pas long à avoir un petit champ où je ferai venir de l'avoine pour le nourrir. Un arpent me donnera la facilité d'en avoir un second ; deux me permettront avant peu de les doubler ; enfin, avec le temps, j'aurai une métairie complète, et alors je donnerai une robe neuve à Élisa. »

Il en était de ses projets presque au même point que le duc Michel et la laitière Perrette, quand tout à coup Rubezahl déchaîna ses impétueux tourbillons, dont les violentes rafales entraînèrent à terre le panier de verrerie avec l'appui qui le soutenait, et la marchandise fragile se rompit en mille éclats. Ce fut un coup de foudre pour le cœur de Stéphens ; en même temps il entendit au loin un bruyant éclat de rire, si toutefois ce n'était

pas une illusion, et l'écho lui renvoya le bruit du verre qui venait de se briser : il le prit pour les accents d'une méchante joie, et, comme ce tourbillon de vent était loin de lui paraître naturel, il n'eut pas de peine à deviner l'auteur de son malheur. « Oh! s'écria-t-il avec douleur, Rubezahl, toi qui te réjouis de mon désespoir, que t'ai-je fait? pourquoi m'enlèves-tu mon gagne-pain, le fruit de mes travaux et de mes sueurs? Malheureux que je suis pour le reste de mes jours! » Là-dessus il lui prit une espèce de frénésie, il adressa au génie de la montagne, pour le mettre en colère, toutes les injures qu'il put trouver. « Bandit! s'écria-t-il, viens donc m'égorger, maintenant que tu m'as enlevé tout ce que je possédais au monde! » Et en effet, la vie en ce moment avait aussi peu de valeur pour lui qu'un morceau de verre brisé; cependant Rubezahl ne donna plus aucun signe de vie.

Le pauvre Stéphens fut obligé de se résoudre, ne voulant pas rapporter son panier vide à la maison, à ramasser les débris de sa marchandise pour les échanger à la verrerie contre une couple de verres à liqueur, et recommencer de nouveau son commerce. Non moins abattu que l'armateur dont l'avide Océan a englouti le vaisseau, la cargaison et l'équipage, il descendit la montagne ; mille pensées pénibles occupaient son cerveau, et cependant de temps à autre il ébauchait encore différentes spéculations, il avisait aux moyens de réparer ses pertes et de venir au secours de son commerce. Alors il se prit à penser aux chèvres, que sa femme avait dans l'étable ; mais elle les aimait aussi vivement que ses enfants, et il savait qu'il ne lui serait pas facile de les lui faire donner. Aussi pensa-t-il à agir de ruse; il se décida donc non-seulement à ne pas parler chez lui de la perte qu'il avait faite, mais même à ne pas y reparaître de jour, à s'y glisser furtivement à la faveur de la nuit, à enlever les chèvres, qu'il conduirait à la foire de Schmiedeberg, et dont le produit lui servirait à acheter de nouvelles marchandises, très-résolu à son retour de s'en prendre à sa femme, et de lui reprocher aussi vivement que possible sa négligence d'avoir laissé voler en son absence leur bétail.

Bien pénétré de cette idée, le malheureux colporteur se cacha dans un buisson à quelques pas du village, et attendit avec impatience l'heure de minuit pour se voler lui-même. Au premier coup de la douzième heure il se mit en route, grimpa sur la porte basse de la cour, l'ouvrit à l'intérieur et se glissa avec de violents battements de cœur jusqu'à l'étable ; il tremblait d'être découvert par sa femme dans l'action déloyale qu'il allait commettre. Contre l'habitude, l'étable était ouverte, ce qui ne l'étonna pas peu, quoiqu'il s'en réjouît fort ; car il trouvait dans cette négligence une espèce de droit pour justifier son entreprise. Mais dans l'étable il trouva tout vide et désert ; il n'y avait rien qui eût respiration et vie, ni chèvre,

ni chevreaux. Dans son premier effroi, il pensa qu'un confrère plus agile que lui avait déjà fait le coup ; car un malheur vient rarement seul. Atterré par la douleur, il se laissa tomber sur la paille, et voyant échouer sa dernière tentative pour relever son commerce, il s'abandonna au plus violent désespoir.

Depuis son retour de chez le curé, l'active Élisa s'était empressée de tout ordonner pour servir un bon repas à son mari ; elle avait aussi convié l'ami spirituel des femmes, qui avait promis d'apporter une bouteille de bon vin, et se promettait d'apprendre à l'heureux Stéphens, au milieu des joies du festin, le riche héritage qui venait d'échoir à sa femme, et les diverses conditions auxquelles il lui était permis d'en jouir. Quand Élisa vit arriver le soir, elle s'empressa de se mettre à la fenêtre pour guetter le retour de son mari, courut dans son impatience à sa rencontre hors du village, scruta avec des yeux perçants toutes les sinuosités de la grand'route, s'inquiéta d'un si long retard, et enfin, quand la nuit fut complétement noire, elle alla se mettre au lit le cœur rongé de soucis et d'inquiétudes, sans même songer au souper. Longtemps ses yeux noyés de larmes ne purent trouver le sommeil, ce ne fut qu'aux approches du jour qu'elle tomba dans un sommeil lourd et agité. Le pauvre Stéphens, étendu dans l'étable, n'était pas moins inquiet et tourmenté ; il était si penaud, si honteux, qu'il n'osait même se hasarder à frapper à la porte. Enfin, il se décida ; il y frappa tout doucement, et se mit à crier d'un ton dolent : « Ma bonne petite femme, réveille-toi et ouvre à ton mari ! » A peine Élisa eut-elle entendu sa voix qu'elle sauta à bas de sa couchette avec la légèreté d'un chevreuil, courut à la porte et, toute joyeuse, serra Stéphens dans ses bras ; mais celui-ci ne lui rendit qu'avec froideur ses tendres caresses, il mit son panier à terre et se jeta tout découragé sur un banc. L'heureuse Élisa, en apercevant la figure décomposée de son mari, s'empressa de lui dire : « Qu'as-tu donc, mon bon ami ? qu'est-ce qui t'incommode ? » Il ne lui répondit que par des soupirs et des gémissements ; cependant elle continua à l'interroger sur la cause de son chagrin, et comme son cœur était trop plein, il ne put lui cacher plus longtemps le malheur qu'il venait d'éprouver. Voyant que Rubezahl était l'auteur de cette espièglerie, elle reconnut facilement quelle avait été la généreuse intention du gnome et ne put s'empêcher d'éclater de rire, ce que bien certainement Stéphens, dans une disposition d'esprit différente, n'aurait pas laissé impuni. Mais en ce moment il ne fit pas grande attention à cette frivolité apparente, et ne s'informa que de ses chèvres. Cette question augmenta encore l'hilarité de la femme en voyant que le vigilant économe avait déjà fait la revue de toute la maison. « Eh ! que t'importe, lui répondit-elle, tu ne t'es pas encore informé de tes enfants ; les chèvres sont à paître. Ne t'inquiète pas des méchancetés de Rubezahl, ne te chagrine pas

pour si peu de chose; qui sait le riche dédommagement que lui ou tout autre nous prépare?—Oui, tu peux l'attendre longtemps, répondit Stéphens avec découragement.—Eh! reprit Élisa, le bien vient souvent quand on ne l'attend pas. Allons, courage, mon ami! quand même tu n'aurais plus de verres ni moi plus de chèvres, nous avons encore quatre bras vigoureux pour nous nourrir ainsi que nos enfants, c'est là toute notre fortune.—Ah! Dieu ait pitié de nous! Si nous n'avons plus de chèvres, tu n'as plus qu'à jeter tes enfants à l'eau, pour moi je ne peux plus les nourrir. — Et moi je le puis, » répondit Élisa.

A ces mots, le bon curé entra dans la chambre, il avait écouté à la porte tout cet entretien; il prit la parole et fit à Stéphens un long sermon sur les dangers de l'avarice, qui est la source de tous les maux; et après l'avoir



suffisamment morigéné, il lui annonça le riche héritage qui venait d'échoir à sa femme, tira de sa poche la missive écrite en langue étrangère et la lui traduisit; elle disait que le cure actuel de Kirsdorf était nommé exécu-

teur testamentaire, et celui-ci dit en terminant qu'il avait déjà reçu la succession du beau-frère.

Stéphens était pétrifié, il ne put que s'incliner çà et là, toutes les fois que le curé en parlant de la sérénissime république de Venise portait avec respect la main à son chapeau. Quand il fut un peu revenu de son étourdissement, il serra avec tendresse sa femme dans ses bras, lui fit une déclaration amoureuse, la seconde de sa vie, aussi chaude que la première; et quoiqu'elle découlât certainement d'un motif intéressé, cependant Élisa s'en trouva bien heureuse. A partir de ce jour, Stéphens devint le mari le plus tendre et le plus complaisant, un père animé pour ses enfants du plus vif amour, et un économe des plus actifs, car l'oisiveté ne fut jamais son affaire.

L'honnête curé changea petit à petit l'or qui lui avait été confié en espèces sonnantes qui lui servirent à acheter une métairie, qu'exploitèrent Stéphens et Élisa leur vie durant. Il prêta le surplus à intérêts, et administra les capitaux de sa protégée aussi consciencieusement que les fonds paroissiaux; il ne voulut recevoir d'autre salaire qu'un surtout d'autel qu'Élisa fit faire si magnifique, qu'un évêque n'en aurait pas rougi.

La tendre et fidèle mère arriva à une vieillesse qui lui permit d'être témoin des succès de ses enfants; le favori de Rubezahl devint un brave soldat, il servit longtemps dans l'armée impériale sous Wallenstein, pendant la guerre de trente ans, et fut un chef de partisans aussi célèbre que Stallhantsch [1].

[1] Officier suédois, célèbre pendant la guerre de trente ans; ce nom signifie *gantelet d'acier*.





CINQUIÈME LÉGENDE.

Après avoir si richement doté Élisa, le gnome resta longtemps sans donner de ses nouvelles. Le peuple en raconta, il est vrai, nombre d'histoires merveilleuses que l'imagination de la mère de famille, dans les veillées d'hiver, dévidait aussi longuement et aussi menu que les fils de son rouet; mais ce n'étaient que de vaines fables inventées à plaisir comme spécifique contre l'ennui. Ainsi qu'on voit toujours cent fous pour un possédé, cent fanatiques pour un inspiré, cent rêveurs pour un visionnaire, de même aussi on vit à cette époque circuler sur le compte de Rubezahl cent contes fabuleux pour une histoire véridique. La comtesse Cécile, contemporaine et élève de Voltaire, avant de descendre tout récemment dans le monde souterrain, eut cependant presque de nos jours une affaire avec Rubezahl, la dernière que l'on connaisse.

Cette dame, chargée de toutes les infirmités physiques que réservent aux filles dégénérées de Teutatès la cuisine et les mœurs françaises, se rendait avec ses filles, jeunes personnes fraîches et bien portantes, aux eaux de Carlsbad. La mère soupirait si ardemment après l'effet salutaire des bains et les jeunes filles après la société qui s'y réunit, les bals, les sérénades et tous les autres divertissements de ces établissements de délices, qu'elles voyagèrent jour et nuit sans prendre de repos. Il arriva que, précisément au coucher du soleil, elles atteignirent le mont des Géants. C'était par une

belle et chaude soirée d'été ; pas un souffle d'air ne se faisait sentir. La voûte obscure du ciel émaillée d'étoiles étincelantes, le croissant argenté de la lune, dont la douce lumière adoucissait les ombres noires des hauts pins de la forêt, et les clartés mobiles d'un nombre infini d'insectes brillants qui folâtraient dans les buissons, éclairaient une des plus riantes scènes de la nature, quoique la petite société n'en aperçût presque rien ; car la maman s'était laissée endormir, lors de la descente de la montagne, par le balancement uniforme de la voiture, et ses deux filles s'étaient jetées dans un coin et sommeillaient également. Jean seul, perché sur l'impériale de la voiture, ne pouvait fermer l'œil ; toutes les histoires de Rubezahl, qu'il avait précédemment écoutées avec tant d'avidité, lui revenaient à l'esprit, maintenant qu'il se trouvait sur les lieux qui en avaient été le théâtre et il aurait vivement désiré de n'en avoir jamais rien entendu. Hélas ! qu'il regrettait amèrement sa bonne ville de Breslau, où les revenants n'auraient pas osé se hasarder ! Son œil scrutait en tremblant tout autour de lui, et son regard parcourait souvent en moins d'une minute les trente-deux directions de la rose des vents ; quand il apercevait quelque chose qui lui paraissait digne d'attention, une sueur froide coulait aussitôt le long de ses reins, et les cheveux lui dressaient sur la tête. De temps à autre il communiquait ses craintes au postillon et lui demandait avec inquiétude si la montagne était sûre, et quoique celui-ci lui garantît la vie sauve par un de ces énergiques jurons familiers aux gens de sa classe, le cœur ne lui en tremblait pas moins vivement.

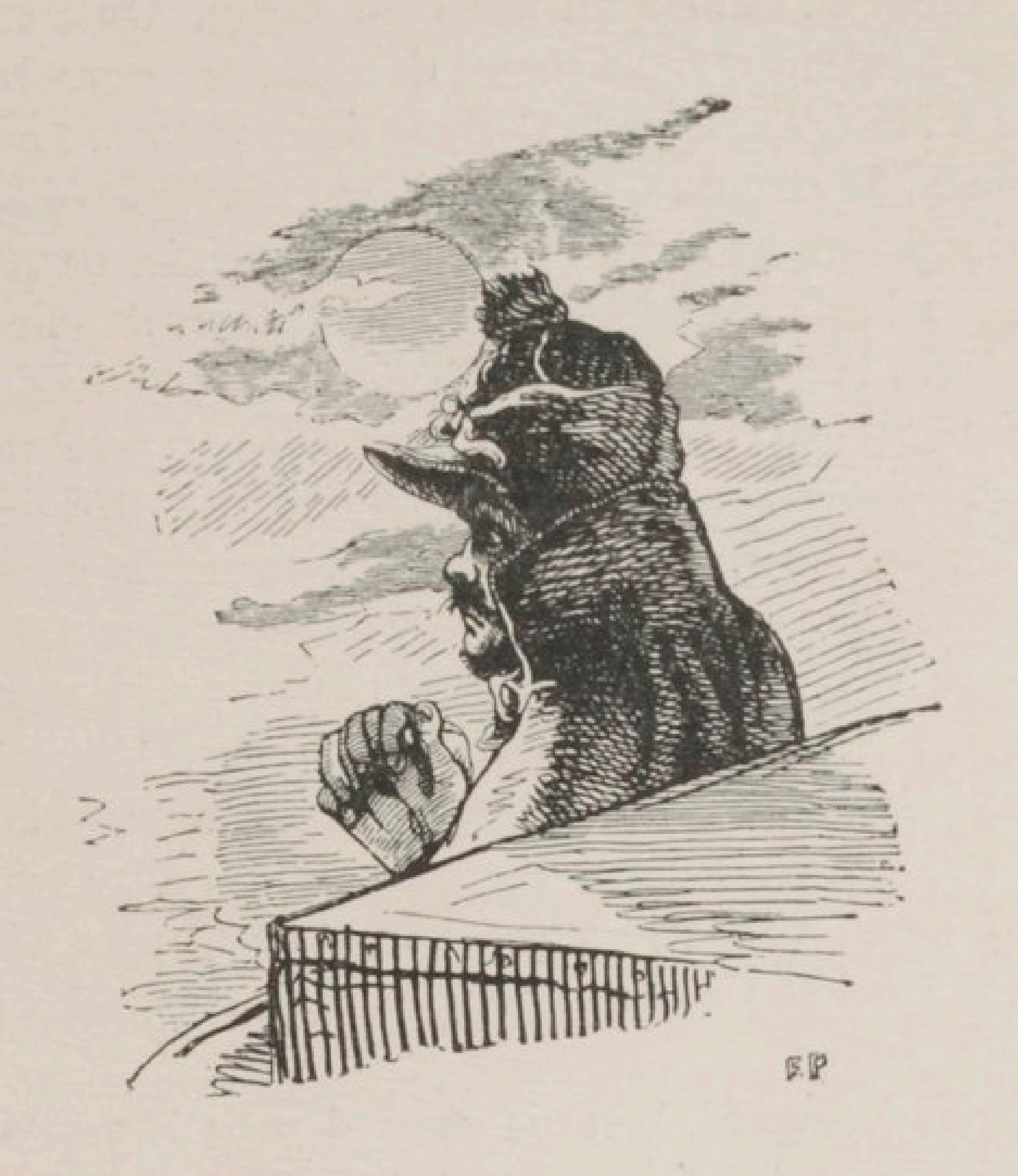
Après une pause de quelques minutes, le postillon arrêta ses chevaux, murmura quelque chose entre ses dents et poursuivit sa route ; il s'arrêta de nouveau et changea de direction. Jean, qui avait fermé les yeux, ne présagea rien de bon de cette manœuvre, regarda en tremblant devant lui et aperçut à une portée de fusil, se promenant devant la voiture, une ombre noire, d'une grandeur surnaturelle, portant autour du cou une fraise blanche à la mode espagnole et, chose plus effrayante encore, le spectre, recouvert d'un manteau noir, n'avait pas de tête. Si la voiture s'arrêtait, le voyageur faisait halte aussi ; si le fouet mordait les chevaux, il reprenait sa course.

« Postillon, vois-tu quelque chose ? s'écria du haut de son siége le malheureux Jean, pâle d'effroi et les cheveux hérissés.

— Certainement, répondit celui-ci à voix basse ; mais chut !... et regardons bien. »

Jean s'arma de toutes les prières qu'il savait, y compris les Grâces et le *Benedicite*, ce qui ne l'empêchait pas de trembler de peur et de sentir une sueur froide lui glacer le sang. Et, comme celui qui, épouvanté par l'orage, quand il éclate au milieu de la nuit et que le tonnerre roule encore au loin, met toute la maison sur pied pour se garantir, en s'entourant d'amis,

du péril qu'il redoute, de même Jean, obéissant au même instinct, chercha un encouragement et un appui près de sa maîtresse, qui sommeillait, et se mit à frapper avec force aux glaces de la voiture. La comtesse, furieuse de voir troubler son doux sommeil, demanda :



« Qu'y a-t-il?

— Hélas! répondit Jean, Votre Grâce peut le voir, il y a là un homme sans tête.

— Imbécile, reprit la comtesse, qu'est-ce que tu viens me chanter! Et quand même ce serait, continua-t-elle en riant aux éclats, ce n'est pas là une rareté, il y en a assez à Breslau et ailleurs. » Cependant, cette fois, les jeunes personnes ne partageaient pas l'incrédulité philosophique de leur digne mère; leur cœur était glacé d'effroi; elles se rapprochèrent en tremblant de la comtesse et s'écrièrent en gémissant :

« Ah! c'est Rubezahl, c'est le moine de la montagne! »

Mais leur mère, qui avait une tout autre théorie du monde des esprits, et qui, en sa qualité de bel esprit et d'esprit fort, ne croyait à aucun esprit, blâma ses filles de cette croyance bourgeoise, disant que toutes les histoires de fantômes et de revenants n'étaient que le fruit d'une imagination malade, et elle se mit à leur expliquer avec une admirable sagesse et au moyen des simples effets de la nature, les apparitions des esprits.

Elle était au plus fort de ses démonstrations, quand le manteau noir, qui

depuis quelques instants avait échappé aux yeux de son observateur, reparut au milieu du chemin. Alors il fut facile de s'apercevoir que Jean ne l'avait pas vu sous sa véritable forme; car il avait bien une tête, mais au lieu de la porter sur ses épaules, comme cela se pratique ordinairement, il la portait sur son bras, comme on fait d'un carlin. Cette apparition effrayante, qui se montrait à une distance de trois pas, excita la plus grande épouvante tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la voiture. Les deux jeunes filles et leur femme de chambre, qui n'était pas accoutumée à desserrer les dents quand ses jeunes maîtresses prenaient la parole, ne jetèrent toutes ensemble qu'un seul cri, abaissèrent aussitôt les stores de soie pour ne rien voir et se cachèrent la tête comme fait l'autruche, quand elle ne peut plus échapper au chasseur qui la poursuit. La mère, dans un muet effroi, se croisa les mains, et sa contenance antiphilosophique donna lieu de soupçonner que, dans son for intérieur, elle commençait la palinodie de ses idées primitives à l'encontre des esprits. Jean, sur lequel le terrible manteau noir paraissait avoir dirigé les yeux, poussa, dans l'effroi qui lui glaçait le cœur, le cri habituel par lequel on a coutume de saluer les esprits : « *O bons esprits !...* » mais avant qu'il eût achevé sa phrase, il sentit la tête coupée lui heurter si violemment le front, que, du haut du siège où il était assis, il fut précipité à terre; au même moment un rude coup de bâton renversa le postillon, et le fantôme tira de sa poitrine ces mots qu'il prononça d'une voix sombre :

« Reçois cela de Rubezahl, le garde-champêtre de la montagne, pour te permettre d'aller sur ses brisées ! A moi le bâtiment et la cargaison. »

A ces mots, le spectre s'élança en selle, fouetta les chevaux et entraîna l'attelage par monts et par vaux, au milieu des pierres et des cailloux; telle était l'impétuosité de sa course, que le bruit des roues et l'ébrouement des chevaux ne permettaient pas d'entendre les cris d'angoisse que poussaient les femmes.

Tout à coup la société s'augmenta d'un personnage nouveau; un cavalier vint à passer près du conducteur, sans paraître s'apercevoir qu'il n'avait pas de tête, et se mit à galoper devant la voiture, comme s'il avait été payé pour le faire. Cette société ne parut pas du goût du manteau noir; il prit une autre direction, le cavalier en fit autant, et toutes les fois qu'il tenta de changer de route, il ne put se débarrasser de son fâcheux compagnon, qui semblait faire corps avec la voiture. Le conducteur n'en fut pas peu étonné, surtout après avoir remarqué que la monture du cavalier avait un pied de moins, quoique du reste le rossinante à trois jambes trottât parfaitement bien. Aussi il n'était guère rassuré sur son siége, et il commença à craindre que le rôle qu'il jouait ne touchât à sa fin, puisque le véritable Rubezahl semblait se mettre de la partie.

Au bout de quelque temps, le cavalier se retourna, et s'approchant du postillon, il lui demanda avec assurance :

« Postillon sans tête, où allons-nous ?

— Où je vais ? répondit le prétendu fantôme d'une voix terrible, je vais dans la direction de mon nez.

— A merveille ! répondit le cavalier, laisse-moi voir, mon ami, où tu as le nez. »

A ces mots, il s'empara des rênes, saisit le manteau noir à bras le corps et le jeta si violemment à terre, que tous ses os craquèrent ; car l'esprit était de chair et d'os suivant l'ordre assez ordinaire. Il fut dépouillé de son manteau en un clin d'œil, et on aperçut alors une tête bien proportionnée et couverte d'une épaisse chevelure qui était posée à l'endroit où nous avons coutume d'en voir. Voyant son imposture découverte et craignant le bras terrible de son antagoniste, le faux spectre ne douta pas un seul moment que le cavalier ne fût Rubezahl en personne, qu'il avait cherché à contrefaire ; il se rendit à discrétion et lui demanda la vie en suppliant.

« Puissant roi de ces montagnes, dit-il, aie pitié d'un malheureux qui dès sa jeunesse a éprouvé les coups de l'adversité, qui n'a jamais pu être ce qu'il voulait, qui toujours a été chassé avec violence du rôle à l'étude duquel il avait consacré toutes ses veilles, et qui, après avoir vu son existence anéantie parmi les hommes, ne peut pas même jouir de la faculté de passer pour esprit un seul instant. »

Cette prière fut dite à propos, car le gnome n'était pas moins irrité contre son rival que feu le roi Philippe contre le pseudo-Sébastien ou que le czar Boris contre le moine Griska, qui jouait le faux Démétrius ; et il aurait, fidèle aux usages expéditifs et si souvent loués de la justice d'Hirschberg, procédé sur-le-champ à une exécution capitale, s'il n'avait éprouvé le désir de connaître par quelles phases avait passé cet aventurier.

« Relève-toi, lui dit-il, et fais ce que je t'ordonnerai. »

Là-dessus il tira d'entre les côtes de sa monture une quatrième jambe, puis s'approcha de la portière de la voiture, l'ouvrit et salua amicalement la compagnie qui s'y trouvait.

Mais il y régnait le calme de la tombe ; l'excès de la peur avait donné une si violente secousse au système nerveux des voyageuses, que tous les esprits vitaux, cessant de manifester leur existence par les signes extérieurs du sentiment, s'étaient réfugiés dans les régions du cœur. Tout ce qui à l'intérieur de la voiture avait souffle et vie, depuis la mère jusqu'à la suivante, était plongé dans une léthargie complète. Cependant le cavalier ne fut pas long à se décider ; il alla puiser de l'eau à une source voisine, en emplit son chapeau, la jeta au visage des femmes évanouies, leur fit respirer des sels, leur en frotta les tempes, et les rappela à la vie.

Elles ouvrirent les yeux les unes après les autres et aperçurent devant elles un homme bien fait, d'une physionomie ouverte, et dont les soins affectueux ne tardèrent pas à gagner leur confiance.

« Je suis vivement peiné, mesdames, que vous ayez été insultées dans l'étendue de ma juridiction par un misérable qui avait sans doute l'intention de vous dépouiller ; mais vous êtes actuellement en sûreté. Je suis seigneur de la vallée des Géants. Permettez-moi de vous conduire à ma demeure, qui est peu éloignée d'ici. »

Cette invitation fut très-agréable à la comtesse, qui l'accueillit avec joie ; le faux Rubezahl reçut l'ordre de partir et obéit en tremblant. Pour laisser aux dames le temps de revenir de leur frayeur, le cavalier prit place auprès du conducteur, lui ordonnant de marcher tantôt à droite, tantôt à gauche ; et ce dernier remarqua, à sa grande terreur, que son compagnon appelait de temps en temps à lui une des chauves-souris qui voltigeaient à l'entour, et lui donnait des ordres secrets, ce qui n'augmentait pas peu sa perplexité.

Au bout d'une heure, on vit briller au loin une lumière, puis deux, puis enfin quatre, et l'on vit arriver autant de chasseurs, portant des torches allumées. Ils avaient, dirent-ils, longtemps cherché leur maître, et paraissaient tout joyeux de le revoir. A ce moment, la comtesse était tout à fait remise de son effroi, et, se voyant hors de danger, elle se prit à penser à l'honnête Jean et s'inquiéta de son sort. Elle communiqua ses craintes à son protecteur, qui aussitôt envoya deux des chasseurs à la recherche des pauvres diables, avec ordre de leur donner tous les secours qui leur seraient nécessaires. Bientôt la voiture roula sous une porte cochère et entra dans une vaste cour ; elle s'arrêta devant un magnifique palais, qui était illuminé du haut en bas. Le cavalier donna la main à la comtesse et la conduisit dans ses splendides salons, au milieu d'une brillante société qui s'y était réunie. Les jeunes filles ne se trouvèrent pas peu embarrassées de paraître dans un cercle aussi nombreux en habits de voyage et sans avoir préalablement mis ordre à leur toilette.

Après les compliments d'usage, l'assemblée se forma de nouveau en petits groupes : les uns se mirent à jouer, d'autres cherchèrent une distraction dans d'intimes causeries. On parla beaucoup de l'aventure qui venait d'avoir lieu ; et, comme c'est l'habitude quand il s'agit de dangers auxquels on vient d'échapper, on en fit une petite épopée, dans laquelle la maman se serait volontiers attribué le rôle de l'héroïne, n'eût été le flacon d'odeurs de son charitable chevalier.

Bientôt l'hôte attentif introduisit un homme qui parut dès qu'il fut appelé ; c'était un médecin qui vint s'informer de l'état de la santé de la comtesse et de celle de ses charmantes filles, leur tâta le pouls et signala d'un coup

d'œil expressif plusieurs symptômes qui n'étaient pas à négliger. Si la comtesse, d'après ce qu'elle éprouvait, se trouvait dans un état aussi satisfaisant que jamais, cependant le péril dont était menacée sa vie la fit trembler ; car,



en dépit de toutes ses infirmités physiques, son corps épuisé lui était encore aussi cher qu'un vieil habit qu'on ne quitte pas avec plaisir quoiqu'il soit usé. Conformément à l'ordonnance du médecin, elle avala de fortes doses de poudre et de gouttes calmantes, et ses filles, fraîches et bien portantes, furent obligées, bon gré mal gré, de suivre l'exemple de leur pauvre mère.

Les malades faciles font les médecins exigeants ; notre Esculape, altéré de sang, en vint bientôt à une saignée et, à défaut de chirurgien, se mit en devoir d'attaquer la veine de la comtesse qui se soumit sans dire mot au suprême préservatif contre les effets désastreux de la peur ; peut-être même n'aurait-elle rien trouvé à dire si la sollicitude du docteur pour le bien de sa santé s'était étendue jusqu'au clystère. Heureusement il ne lui vint pas à l'idée de prescrire cet héroïque moyen qui aurait mis au désespoir la pudeur des deux jeunes filles ; car ce ne fut qu'avec bien de la peine que l'éloquence du docteur et l'autorité maternelle purent les amener à surmonter leur frayeur pour la dent acérée de la lancette et à mettre leurs pieds à l'eau. La lymphe épaisse de la mère et le baume purpurin qui s'échappa des

veines de ses filles, brillantes de santé, ruisselèrent sans délai dans le bassin d'argent. La femme de chambre fut obligée de subir aussi ce traitement; elle eut beau protester qu'elle avait horreur du sang, que la plus légère piqûre d'aiguille suffisait pour la faire tomber en défaillance, le docteur ne voulut rien écouter; il déchaussa sans pitié les pieds de la jolie fille et la traita avec autant de sollicitude que ses maîtresses.

Cette opération chirurgicale était à peine terminée, qu'on passa dans la salle à manger, où un festin vraiment royal était servi. Les dressoirs étaient garnis d'argenterie jusqu'aux corniches du plafond ; on y voyait briller des bocaux d'or et d'argent et de gigantesques plats. Une délicieuse musique résonnait dans les chambres voisines, et les vins fins circulaient à l'envi parmi les convives et y répandaient l'allégresse. Quand la table fut desservie, l'amphitryon ordonna d'apporter le dessert qui consistait en montagnes, en collines de sucre de couleur, et en tragacanthes de gomme. L'art agréable du confiseur, qui sait toujours satisfaire plus facilement le palais et les yeux que la raison, avait représenté l'aventure qui venait d'arriver à la comtesse, en petites figures de cire, comme on en voit souvent parader sur la table des grands. La comtesse ne se contenta pas d'admirer en silence toutes ces merveilles; elle s'adressa à un de ses voisins qui se donnait pour un comte bohémien, et lui demanda avec curiosité quelle fête l'on célébrait en ce jour; mais il lui fut répondu qu'il n'y avait rien là d'extraordinaire, que c'était simplement une collation amicale de bons voisins qui s'étaient réunis pour se divertir un moment. Ce qui l'étonna, c'était de n'avoir jamais entendu parler ni à Breslau ni ailleurs du riche maître de la vallée des Géants, et, quelque soin qu'elle mît à parcourir les tables généalogiques dont ses souvenirs étaient richement meublés, il ne lui était cependant pas possible d'y trouver ce nom. Elle pensait à le demander à l'amphitryon lui-même: mais celui-ci éludait ses questions avec tant d'habileté qu'elle ne put jamais arriver à ses fins. Ce fut à dessein qu'il rompit ses fils généalogiques et qu'il transporta la conversation dans les régions éthérées du monde des esprits. Or, dans une compagnie qui se monte au ton des histoires d'almanach et de sorcellerie, il est rare que l'entretien languisse; on y trouve au moins toujours des parleurs et des auditeurs attentifs.

Un chanoine gros et gras se mit à raconter plusieurs histoires merveilleuses de Rubezahl ; les avis se partagèrent sur leur vraisemblance. La comtesse, qui se trouvait dans son élément quand elle pouvait prendre le ton dogmatique et combattre des préjugés, se plaça à la tête du parti philosophique, et par la force de son esprit mit au pied du mur un pauvre conseiller des finances qui n'avait de flexible que la langue, et qui se posait comme le champion de Rubezahl.

« Ma propre histoire, ajouta t-elle en finissant la période, est une preuve authentique que tout ce qu'on dit du célèbre génie de la montagne n'est que rêves et que chimères. S'il y avait son séjour, et qu'il possédât les nobles propriétés que les conteurs et les esprits faibles lui attribuent, il n'aurait pas permis à un méchant garnement de nous traiter en son nom comme il l'a fait. Mais son existence, qui n'est qu'une pure fiction, n'a pu sauver son honneur, et sans l'assistance généreuse du seigneur de la vallée des Géants, cet impudent coquin aurait pu pousser la convoitise aussi loin qu'il l'eût voulu. »

Jusque-là, le maître de la maison n'avait pris que peu de part à ces débats philosophiques ; il se mêla alors à la conversation et prit la parole :

« Vous avez complétement dépeuplé le monde des esprits, ma noble dame ; vos doctes instructions viennent de dissiper comme une vapeur légère toutes les créations de l'imagination. Vous avez prouvé par de bonnes raisons la non-existence de l'antique habitant de ces contrées, et vous avez réduit au silence son meilleur appui, notre conseiller des finances. Cependant il me semble qu'on peut faire quelques reproches à votre dernier argument. Que diriez-vous en effet si le génie fabuleux de la montagne avait été en jeu dans votre aventure ; s'il avait contribué à vous délivrer des mains du brigand qui vous enlevait ? Que diriez-vous enfin si je vous confiais que j'ai bien voulu permettre à un de mes amis, à un voisin, de prendre mes traits pour vous amener ici en sûreté, à l'aide d'un déguisement qui ne pouvait éveiller vos soupçons, et si je vous certifiais que je ne me suis pas éloigné d'un pied de cette compagnie dont je suis l'amphitryon ? Il serait alors possible, n'est-ce pas, que le génie de la montagne eût sauvé son honneur, et il s'ensuivrait qu'il n'est pas un être tout à fait aussi chimérique que vous voulez bien le dire ? »

Ces paroles furent en quelque sorte inintelligibles pour la comtesse, et ses charmantes filles laissèrent, dans leur étonnement, échapper leurs fourchettes et regardèrent fixement leur hôte, pour lire dans ses yeux s'il ne voulait que plaisanter ou s'il parlait sérieusement. L'arrivée du domestique et du postillon, qu'on avait retrouvés, interrompit la solution prochaine de ce problème. Le dernier, en voyant ses quatre chevaux à l'écurie, éprouva autant de joie que le premier quand, en entrant tout joyeux dans la salle à manger, il y aperçut ses maîtresses contentes et bien traitées. Il apportait d'un air triomphateur le *corpus delicti*, la tête monstrueuse du manteau noir, laquelle, semblable à une bombe, l'avait fait rouler à terre. Elle fut remise au docteur pour en faire la dissection et exposer son *visum repertum*. Cependant, sans faire usage du scalpel anatomique, il la reconnut aussitôt pour une énorme citrouille creuse, remplie de sable et de pierres, et à la-

quelle on avait donné la forme grotesque d'une face humaine en y appliquant un nez de bois et une longue barbe d'étoupes.



En quittant la table, la compagnie se sépara ; le jour commençait à paraître. Les dames trouvèrent une riche couche dans de somptueux lits de soie, où le sommeil s'empara d'elles si rapidement, que leur imagination n'eut pas le temps d'évoquer de nouveau les effrayants tableaux des histoires de revenants, et de se créer par les illusions habituelles de pénibles rêves.

Il faisait grand jour quand la maman ouvrit les yeux, sonna la femme de chambre, et éveilla les jeunes filles, qui auraient bien volontiers cherché à s'endormir encore sur l'autre oreille. Mais il tardait tant à la comtesse d'essayer au plus tôt la vertu salutaire des bains, qu'il n'y eut pas de sollicitations qui pussent la décider à demeurer un jour de plus chez son hôte, quoique les demoiselles eussent eu bien du plaisir à assister au bal qu'il promettait de leur donner. A peine eurent-elles déjeuné qu'elles se mirent en route. Touchées de l'accueil amical qu'elles avaient reçu dans le château du seigneur de la vallée des Géants, qui poussa la politesse jusqu'à les reconduire jusqu'aux limites de ses domaines, elles ne s'en séparèrent qu'en lui promettant de revenir le voir à leur retour des eaux.

A peine le gnome fut-il revenu dans son château, qu'il fit comparaître devant lui le faux Rubezahl, qui, tremblant et dans l'attente de ce qui allait arriver, avait passé la nuit dans un caveau souterrain.

« Misérable ! lui dit le gnome, je ne sais ce qui me retient de te rouer vif pour te punir de l'indigne supercherie que tu t'es permise à mes dépens sur mes propres domaines ! Ta tête me répondra de ta témérité.

— Puissant monarque des monts Géants, lui répondit le coupable, quelque grande que puisse être votre autorité sur ce territoire, et je ne prétends nullement la contester, veuillez seulement me dire où sont les lois que j'ai enfreintes, et ensuite jugez-moi. »

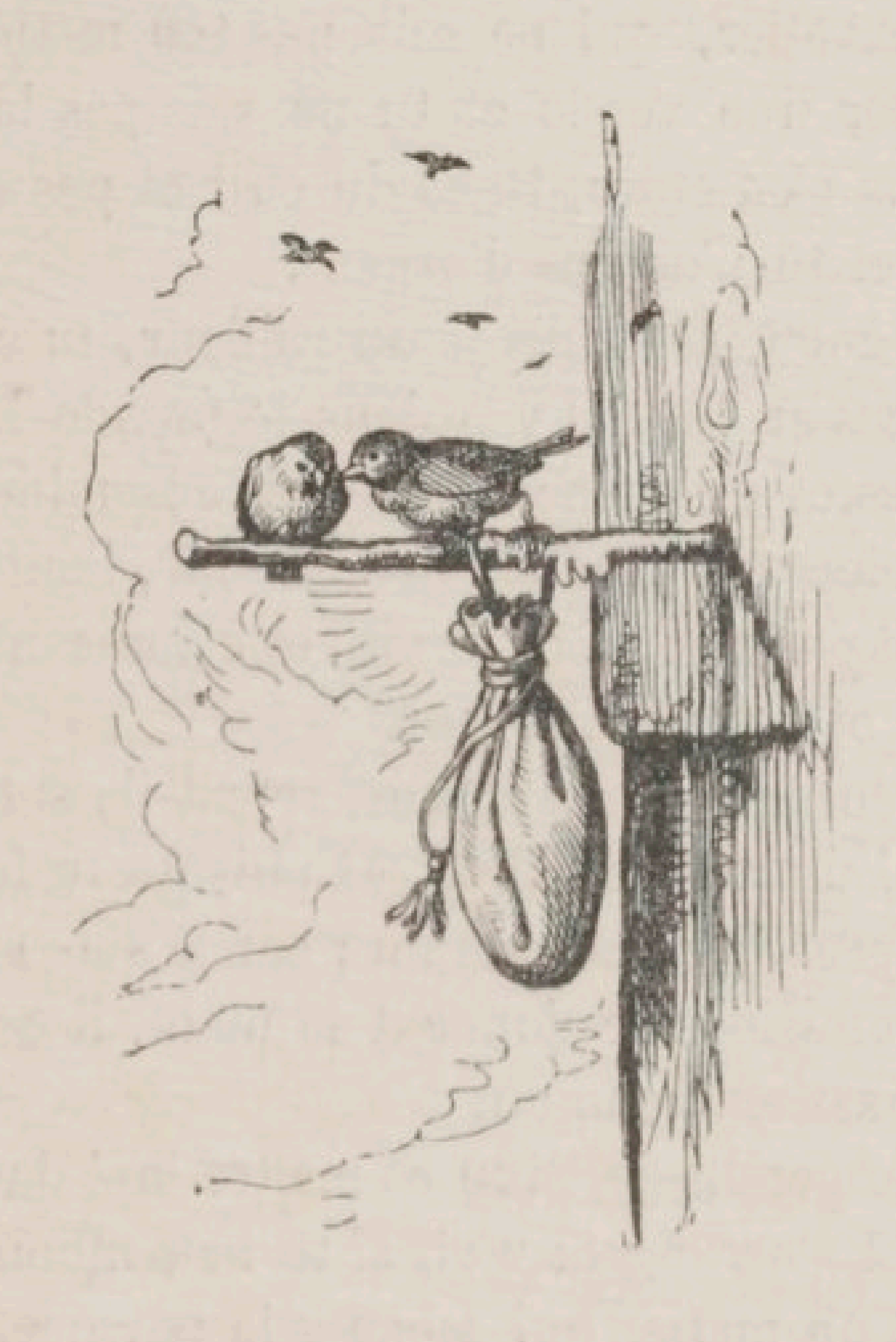
Ce langage hardi et ce moyen évasif que le prisonnier opposait au droit

de son redoutable juge, faisaient présumer un singulier original et un homme peu ordinaire. Aussi le gnome fit taire en quelque sorte son ressentiment et lui dit :

« La nature a écrit mes lois dans ton propre cœur; mais afin que tu ne dises pas que je t'ai accusé d'une chose que tu ne connaissais pas, réponds-moi franchement et librement : Qui es-tu, et qui t'a porté à venir jouer le rôle de fantôme? »

Le prisonnier, en entendant qu'il lui était permis de parler, reprit courage; il espéra, par le récit fidèle de ses aventures, désarmer la colère du gnome, ou au moins adoucir le châtiment qui lui serait imposé.

« Autrefois, commença-t-il, je m'appelais le pauvre Kunz et je vivais péniblement du travail de mes mains, comme un honnête boursier que j'étais; car il n'est pas de métier qui nourrisse plus mal que l'honnêteté, quoique mes bourses trouvassent un bon débit, le bruit s'étant répandu dans le public que l'argent y était en sûreté, parce qu'en qualité du septième fils de mon père, j'avais la main heureuse. Mon propre exemple donnait cependant un démenti à cette croyance : ma bourse ne cessa d'être



constamment vide et légère comme un estomac consciencieux un jour de jeûne. Mais la propriété de bien conserver l'argent, que mes pratiques prêtaient aux bourses que j'avais faites, ne devait être attribuée ni à la main heureuse de l'ouvrier, ni à la bonté du travail, mais à la matière dont elles étaient faites : elles étaient de cuir. Vous devez savoir, monsieur, qu'une bourse de cuir est toujours plus solide que celle de soie faite à jour

en forme de réseau. Une bourse de cuir convient à celui qui n'est point dissipateur, à l'homme qui, comme dit le proverbe, en tient les cordons serrés; les bourses transparentes de soie et de fil d'or se trouvent dans les mains des petits-maîtres, des débauchés, et il n'est pas étonnant qu'elles coulent partout comme un tonneau percé, et qu'elles se vident au fur et à mesure qu'on les remplit.

Mon père mit tous ses soins à inculquer à ses sept enfants d'honnêtes maximes : « Enfants, disait-il, tout ce que vous faites, faites-le en conscience ; » aussi je fis honnêtement mon métier, sans parvenir à améliorer ma position. Je vis fondre sur la contrée la disette, la guerre et de mauvaise monnaie : mes confrères se dirent : Mauvais argent, mauvaises marchandises : quant à moi, je me dis : Sois honnête aussi longtemps que tu le pourras. Je donnai de bonnes marchandises pour de mauvais argent ; je tombai dans la misère, je fus jeté dans la prison pour dettes, expulsé de ma corporation, et, quand mes créanciers ne voulurent plus me nourrir, chassé honnêtement du pays. C'est alors que je rencontrai une de mes anciennes pratiques montant un superbe cheval ; elle m'apostropha en ces termes :

« Mauvais sujet, savetier, qui ne sais pas ton métier, tu le vois bien à présent, tu sais enfler une vessie et tu ne sais pas la remplir, tu fais la marmite et tu n'y fais rien cuire, tu as du cuir et pas de travail, tu fais de magnifiques bourses et tu n'as pas d'argent.

— Écoute, compagnon, répondis-je au railleur, tu es un pauvre tireur, tes traits n'arrivent pas au but. Il y a dans le monde bien des choses qui devraient être réunies et qu'on ne trouve pas ensemble ; l'un a une écurie et pas de cheval ou bien une grange et pas de blé, l'autre a un buffet et pas de pain, un cellier et pas une pièce de vin, et comme dit aussi le proverbe : Celui-ci a la bourse, et celui-là l'argent.

— Il vaut mieux réunir les deux choses, reprit-il : si tu veux écouter mes leçons, je ferai de toi un maître habile, et puisque tu fabriques si bien les bourses, je veux t'apprendre à les remplir ; car je suis monnayeur par état ; comme nos deux professions se donnent la main, il est juste que des confrères fassent les choses en commun.

— Fort bien ! lui répondis-je, si tu es maître juré dans quelque ville monétaire, la chose peut s'arranger ; mais si tu bats monnaie pour ton propre compte, merci ; c'est un métier qui mène à la potence, je n'en veux pas.

— Qui ne risque rien, n'a rien, reprit-il, et celui qui se met à table sans toucher à aucun plat, court le risque de mourir de faim. Et finalement qu'importe que tu sois pendu ou que tu meures de faim, ce sera toujours mourir.

— Oui, mais avec la différence, interrompis-je, que je mourrais honnête homme ou coquin.

— Préjugés ! s'écria-t-il, quel crime y a-t-il à arrondir une pièce de métal. Le juif Éphraïm en a assez arrondi de la même fonte et du même grain que les nôtres ; ce qui est permis à l'un doit l'être à l'autre. »

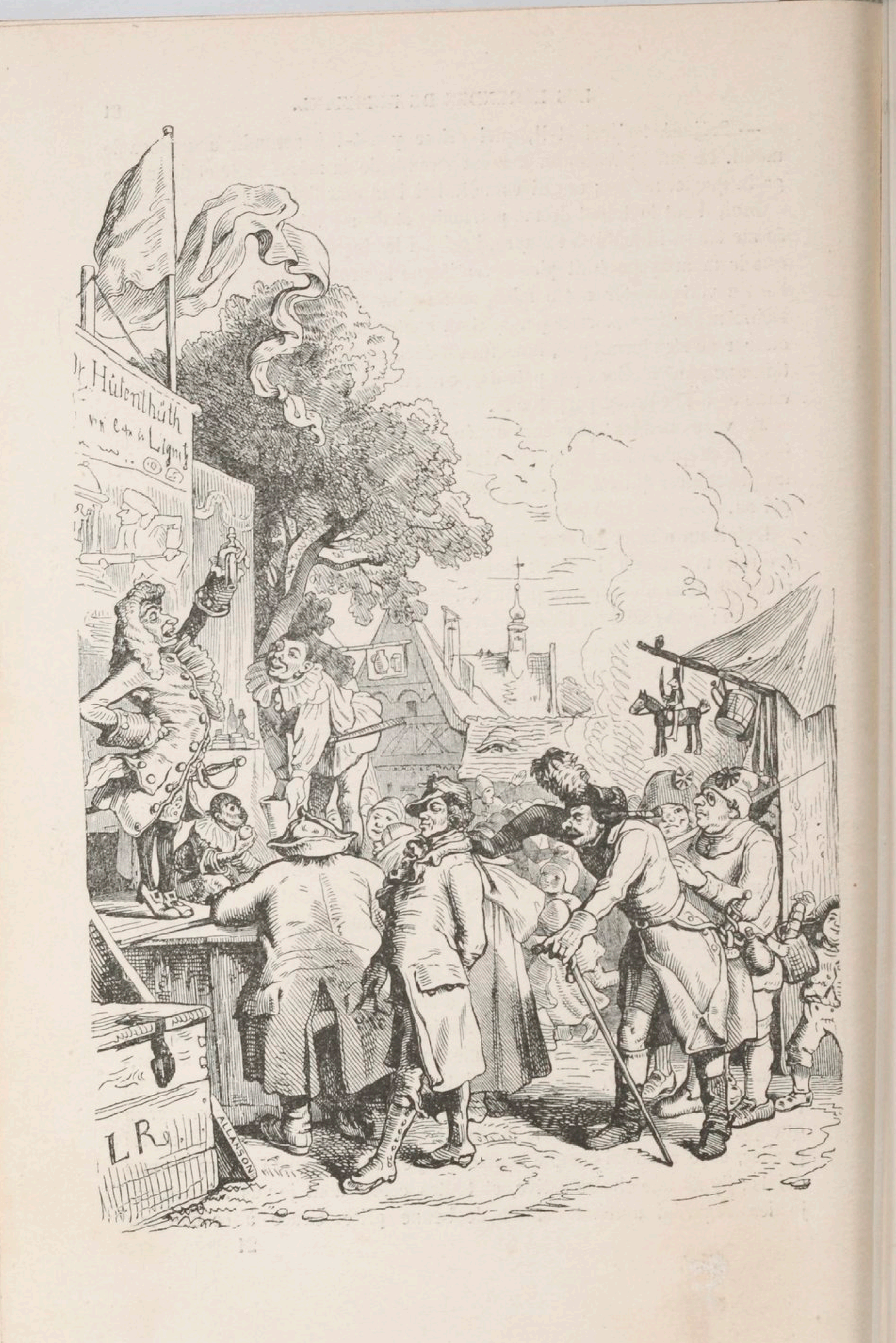
Bref, il eut le talent de me persuader et de me faire agréer son dessein. Je me trouvai bientôt à l'œuvre, j'oubliai les leçons de mon père et je vis que le monnayage était plus lucratif que la profession de boursier. Mais l'envie vint arrêter notre fabrique au plus fort de sa prospérité ; le juif Éphraïm suscita une rude persécution contre ses contrefacteurs ; le dénonciateur ne s'endormit pas, nous fûmes découverts, et la minime considération que nous n'étions pas patentés, comme maître Éphraïm, nous fit condamner à une prison perpétuelle.

J'y vécus pendant plusieurs années suivant la règle des frères pénitents, jusqu'à ce qu'un bon ange qui vint alors dans le pays pour délivrer tous les prisonniers qui étaient robustes et vigoureux, m'ouvrit les portes de la prison.

C'était un officier de recrutement qui, au lieu de m'engager au service du roi, m'accorda l'insigne honneur de combattre pour lui-même, et m'enrôla dans un corps de partisans. Je fus enchanté de ce changement de position ; je me décidai alors à devenir tout à fait soldat, je me distinguai dans toutes les occasions, toujours le premier à l'attaque, et, quand nous battîmes en retraite, telle fut toujours ma contenance, que l'ennemi ne put jamais m'entamer. La fortune me favorisa, je devins brigadier avec l'espoir de monter bientôt plus haut.

Un jour que je fus envoyé faire du fourrage, je m'acquittai si ponctuellement de ma mission, que je fis vider non-seulement les granges et les greniers, mais encore les coffres et les caisses des maisons bourgeoises et des églises. Malheureusement c'était en pays ami, grande fut l'alarme ; de méchantes gens appelèrent cette expédition un pillage ; on me fit mon procès comme maraudeur, je fus dégradé et je sortis, en passant sous les fouets de cinq cents hommes formés en file, d'un état honorable où j'avais espéré faire fortune.

Alors, je ne connus pas d'autre ressource que de reprendre mon ancienne profession, mais je manquais d'argent pour acheter du cuir et je n'avais pas envie de travailler. Comme je pensai que les ventes à vil prix que j'avais faites autrefois me donnaient un droit incontestable sur mes anciennes marchandises, je pris la résolution de me remettre adroitement en possession, et si un long usage les avait détériorées, de m'en dédommager en quelque sorte du tort que cela me ferait. Je commençai à fouiller dans les poches, et je regardai chaque bourse que j'en tirai comme l'œuvre de mes doigts ; j'y fis une chasse active, et toutes celles dont je pus m'emparer, je les regardai aussitôt comme de bonne prise. Grâce à ce nouveau


Dr. Hütenthüth
L R
ALLANSON

procédé, j'eus la joie d'encaisser de nouveau une notable partie de ma propre monnaie; car, quoiqu'elle eût été reconnue fausse, elle avait cours dans le commerce après comme avant. Ce métier alla longtemps bien; je visitai sous différents costumes tantôt comme cavalier, tantôt comme marchand ou juif, les foires et les marchés; j'avais si bien étudié mon rôle, ma main était si exercée et si légère, qu'elle ne manquait jamais son coup et me faisait vivre splendidement. Ce genre de vie me convenait si bien, que j'étais bien déterminé à n'en pas changer; cependant la malignité de mon étoile ne me permit pas d'être ce que je voulais. J'étais au marché annuel de Liegnitz, et j'avais dépouillé un riche fermier de sa bourse qui était aussi pleine d'or que le ventre de son propriétaire l'était de graisse. Le poids du pesant magot trompa l'habileté de ma main, je fus pris en flagrant délit et, au milieu de cris de vengeance, conduit comme coupeur de bourses devant le magistrat, quoique je ne méritasse pas cette dénomination dans un sens déshonorant.

Précédemment, il est vrai, j'avais assez coupé de bourses, mais je n'avais jamais coupé celle d'aucun homme, comme on m'en accusait cependant; toutes celles que j'avais fabriquées m'étaient comme d'elles-mêmes tombées dans les mains, et comme si elles eussent voulu revenir à leur ancien propriétaire. Ces raisonnements ne servirent à rien, je fus mis aux fers, et ma mauvaise étoile voulut que je fusse encore condamné à perdre par le fouet l'état qui me faisait vivre. Mais je prévins cette cérémonie fastidieuse, je pris mes mesures et m'échappai en silence de la prison.

Je ne savais plus que faire pour ne pas mourir de faim; le métier de mendiant même ne me réussit pas. La police de Groszglogau pensa à moi, elle voulut même malgré moi faire les frais de mon logement et de ma nourriture, et me contraindre à une vocation qui répugnait à mes goûts. Ce fut avec beaucoup de peine que j'échappai à cette souveraineté qui se donne les tons de régenter le monde entier; car de tout temps ma maxime a été d'éviter la police. Dans ce but j'évitai les villes et je sortis du pays en citoyen cosmopolite. Il arriva que la comtesse traversa précisément le bourg où j'avais ma résidence; il arriva un accident à sa voiture, qu'il fallut raccommoder, et je me trouvai au nombre des flâneurs que la curiosité attira vers les étrangères; je fis connaissance avec leur domestique, qui, dans la simplicité de son cœur, m'avoua qu'il était terriblement inquiet à cause de vous, monsieur Rubezahl, parce que ce retard allait les obliger de traverser la montagne pendant la nuit. Cette confidence m'inspira l'idée de mettre à profit la timidité de la gent voyageuse et d'exercer mes talents dans le monde des esprits. Je me glissai dans la demeure de mon patron, le marguillier du village, qui était absent en ce moment; je m'emparai de sa soutane, d'un manteau noir, en même temps que j'aperçus une citrouille qui

servait à l'ornement de la garde-robe. Muni de cet appareil et d'un solide bâton, je me rendis dans la forêt et y préparai mon déguisement. Vous connaissez suffisamment l'emploi que j'en ai fait, et sans votre intervention il n'est pas douteux que je n'eusse heureusement exécuté ce coup de maître : ma partie était déjà gagnée. Après m'être débarrassé des deux valets, mon plan était de conduire la voiture au fond de la forêt, et là, sans cependant faire le moindre mal aux dames, de faire avec elles un petit marché et d'échanger le manteau noir, qui, en considération des services qu'il venait de me rendre, n'était pas d'une médiocre valeur, contre leur or et leurs bijoux, de leur souhaiter un bon voyage et de me recommander à leurs prières.

A vous dire vrai, seigneur, je ne craignais nullement que vous vinssiez gâter mon marché. Le monde est si incrédule, qu'on ne peut plus même effrayer les enfants en leur parlant de vous, et si, çà et là, quelque imbécile, comme le domestique de la comtesse ou quelque femme timide, ne venait encore quelquefois à citer votre nom, le monde vous aurait depuis longtemps complétement oublié. Je pensais que quiconque le voulait pouvait être Rubezahl ; je reconnais maintenant mon erreur, je me trouve en votre pouvoir, je me suis rendu à discrétion, et j'espère que la franchise de mon récit adoucira votre ressentiment. Il vous faudrait peu de chose pour faire de moi un honnête garçon. Si vous vouliez m'administrer un bon viatique tiré de votre chaudière de cuivre, ou que vous voulussiez me cueillir une soixantaine de ces prunes avec lesquelles vous apaisâtes la faim de ce pauvre voyageur qui voulut mordre à l'arbre, mais qui en trouva les fruits changés en vils boutons d'or, ou si vous vouliez m'honorer des huit quilles d'or, qui vous restent encore, et dont jadis vous avez donné la neuvième à un étudiant de Prague, ou bien la cruche de lait, dont le lait caillé se transformait en un fromage d'or, ou, enfin, si je mérite un châtiment, frappez-moi sans pitié avec la verge d'or qui vous servit à corriger ce bienheureux savetier que vous savez, et puis faites-m'en cadeau ; alors mon bonheur sera complet. En vérité, monsieur, si vous éprouviez les besoins de l'humanité, vous pourriez apprécier combien il est difficile d'être honnête homme quand on manque de tout ; car, par exemple, quand on a faim et qu'on n'a pas un denier dans sa poche, il faut une héroïque vertu pour ne pas voler un petit pain du tas qu'un riche boulanger a exposé à la porte de sa boutique. Le proverbe dit : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles. »

« Cours, coquin, lui dit le gnome aussitôt que son récit fut achevé, cours aussi loin que tes jambes pourront te porter ; que la potence pour laquelle tu travailles devienne le faîte de ton bonheur ! » A ces mots, il le congédia en lui appliquant au bas des reins un violent coup de pied.

Kunz s'applaudit d'en être quitte à si bon marché et fit honneur du résultat à sa faconde qui, suivant lui, l'avait cette fois tiré d'un pas bien cri-

tique. Il se hâta de s'éloigner au plus tôt du terrible gnome, et dans sa précipitation oublia le manteau noir. Mais, malgré la rapidité de sa course, il lui semblait ne pas bouger de place, il voyait toujours devant lui les mêmes pays et les mêmes montagnes, quoiqu'il eût perdu de vue le château où il avait été retenu prisonnier. Épuisé par cette longue course, il s'étendit à l'ombre sous un arbre pour se reposer un peu et attendre quelque voyageur qui pût lui indiquer sa route. Un profond sommeil s'empara de lui, quand il s'éveilla l'obscurité la plus complète régnait autour de lui; il savait fort bien qu'il s'était endormi sous un arbre, et cependant il n'entendait pas le vent murmurer dans les branches, il ne voyait pas une étoile briller à travers le feuillage et n'apercevait pas même la plus faible clarté. Dans un premier mouvement d'effroi il voulut se lever, une force inconnue l'en empêcha, et les efforts qu'il fit en se remuant produisirent un bruit sonore, pareil à un cliquetis de chaînes; il s'aperçut alors qu'il était chargé de fers et s'imagina être à cent pieds sous terre entre les griffes de Rubezahl, ce qui ne l'effraya pas peu.

Au bout de quelques heures il commença à faire jour autour de lui; cependant la lumière ne lui arriva que faiblement à travers les barreaux de fer d'une étroite fenêtre, percée dans le mur. Sans savoir précisément où il se trouvait, la prison ne lui était cependant pas tout à fait inconnue; il attendit le guichetier, mais en vain; une heure s'écoula, puis deux, puis trois, la faim et la soif commencèrent à torturer le patient; il se mit à faire du tapage, secoua ses chaînes, heurta contre les murs, cria au secours et entendit des voix d'hommes dans le voisinage; mais personne ne voulut ouvrir la porte de la prison. A la fin le geôlier, s'armant d'une arme défensive contre les revenants, ouvrit la porte en faisant le signe de la croix et se mit à exorciser le diable qui, suivant sa croyance, faisait ce vacarme dans la prison. Cependant en examinant le revenant de plus près, le geôlier reconnut le prisonnier, le coupeur de bourses qui lui avait échappé, et Kunz, vit devant lui le geôlier de Liegnitz. Alors Kunz comprit que Rubezahl l'avait expédié dans son ancien cachot.

« Eh bien! Kunz, lui dit le geôlier, te voici réintégré dans ta cage! D'où viens-tu?

— Fatigué de mes pérégrinations, répondit Kunz, je me suis, comme vous le voyez, mis en retraite, et je suis venu reprendre mon ancien quartier. »

Comme personne ne pouvait comprendre comment le prisonnier était entré dans la tour et qui l'avait chargé de chaînes, Kunz, qui ne voulut pas faire connaître son aventure, soutint effrontément qu'il s'était volontairement constitué prisonnier, qu'il jouissait du privilége de passer à son bon plaisir au travers des portes fermées, de se charger de chaînes et de s'en

débarrasser de nouveau quand bon lui semblait, et qu'il n'y avait pas pour lui de serrure assez solide. Touchés de cette soumission apparente, les juges lui épargnèrent la peine capitale et le condamnèrent à traîner la brouette



au service du roi, jusqu'à ce qu'il lui plût de se débarrasser de ses fers. Mais on n'a pas entendu dire depuis qu'il ait jamais fait usage de cette permission.

Cependant la comtesse Cécile était heureusement arrivée avec ses compagnes à Carlsbad. Son premier soin fut d'appeler auprès d'elle le médecin des bains, et de le consulter comme d'habitude sur l'état de sa santé et les remèdes à employer. Elle vit arriver l'illustre médecin, le docteur Springsfeld de Mersbourg, qui n'aurait pas échangé la source d'or de Carlsbad pour le fleuve paradiséen de Pison.

« Soyez le bienvenu, mon cher docteur ! s'écrièrent en allant joyeusement à sa rencontre la mère et les deux filles.

— Vous nous avez prévenues, ajouta la première, nous vous croyions encore chez le seigneur de la vallée des Géants ; pourquoi donc ne nous avez-vous pas dit que vous étiez le médecin des bains ?

— Ah ! monsieur le docteur, s'écria la jeune Hedwige, vous m'avez percé la veine, le pied me fait mal, je vais boiter, je ne pourrai pas valser. »

Le docteur demeura tout ébahi ; il eut beau rappeler ses souvenirs, il ne se souvint pas d'avoir jamais vu ces dames.

« Vos seigneuries me confondent sans aucun doute avec un autre, dit-il ; je n'ai jamais eu l'honneur d'être personnellement connu d'elles ; le seigneur de la vallée des Géants m'est également inconnu, et pendant la saison des bains je ne m'éloigne jamais d'ici. »

La comtesse ne put expliquer l'incognito que le docteur maintenait avec tant de force, qu'en pensant que, contrairement à la coutume de ses collègues, il ne voulait pas recevoir de salaire pour les bons offices qu'il lui avait rendus. Elle lui répondit donc en riant :

« Je vous comprends, mon cher docteur ; mais votre délicatesse va trop loin ; au reste, vous ne m'empêcherez pas de me reconnaître votre débitrice, et de vous témoigner ma reconnaissance pour vos utiles services. »

Elle l'obligea ensuite à empocher une dose dorée, que cependant le docteur ne reçut que comme une avance ; et, pour ne pas perdre la clientèle de ces dames, il se décida à ne plus les contredire. Au reste, il s'expliqua facilement cette énigme par une hypothèse médicinale, il supposa toute la famille attaquée d'une espèce de raphanie ou maladie de Saint-Gui, qui produit quelquefois de singuliers effets sur l'imagination et amène de bizarres hallucinations.

Le docteur Springsfeld n'était point de ces ineptes praticiens qui ne



savent que vanter leurs pilules et leurs drogues, et ne possèdent pas d'autres moyens de se rendre agréables à leurs malades ; il savait les récréer par de petites histoires, les nouvelles du jour, d'intéressantes anecdotes, et ren-

dre l'énergie aux esprits vitaux. En quittant la comtesse, il commença sa ronde médicale, ébruita l'entrevue singulière qu'il venait d'avoir avec sa nouvelle cliente, lui donna sans s'en apercevoir, et par les fréquentes relations qu'il en fit, la plus grande publicité, et annonça la comtesse tantôt comme une malade, tantôt comme une visionnaire. On fut curieux de faire connaissance avec une personne si extraordinaire, et la comtesse Cécile devint, à Carlsbad, la fable du jour. Tout le monde se pressa autour d'elle, quand pour la première fois elle parut au salon avec ses charmantes filles. Ce fut pour la famille un bien curieux spectacle que de revoir toute la société au milieu de laquelle elle avait été introduite, il y avait quelques jours, au château du seigneur de la vallée des Géants. Le comte tremblotant, le chanoine ventru, le conseiller paralysé, furent les premières personnes que ses yeux rencontrèrent. Elles se trouvèrent ainsi toutes débarrassées de l'ennuyeux cérémonial qu'il faut afficher vis-à-vis des inconnus; il n'y avait pas dans le salon un visage qui leur fût étranger. La bavarde s'adressa avec un admirable laisser-aller, tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là, les appelant tous par leurs noms et leurs qualités; elle parla beaucoup du seigneur de la vallée des Géants, se mit à rappeler les conversations qu'elle avait eues avec eux chez ce royal amphitryon, sans pouvoir s'expliquer la froideur de tous ces messieurs et de toutes ces dames, qui l'avaient précédemment accueillie avec tant de bonté. Elle en vint naturellement à penser que tout ceci était une chose convenue, et que le seigneur de la vallée des Géants mettrait fin à cette plaisanterie en paraissant lui-même sans se faire annoncer. Elle ne voulut donc pas lui laisser la gloire d'avoir vaincu sa pénétration; elle chargea donc en riant le conseiller, qui ne pouvait marcher qu'à l'aide de béquilles, de mettre ses quatre jambes en mouvement, de tirer sa seigneurie de l'endroit où elle se tenait cachée et de l'introduire.

Tous ses discours témoignaient, aux yeux de l'assemblée, d'une imagination si fort en délire, que tous indistinctement se prirent à plaindre la pauvre comtesse, qui paraissait une femme de beaucoup de sens et ne trahissait dans ses paroles et la marche de ses pensées aucun désordre quand elle ne se prenait pas à parler des monts Géants. De son côté, la comtesse comprit aux regards, aux gestes, aux clignotements des aristarques qui l'entouraient, qu'on la jugeait mal et qu'on avait l'air de croire que la maladie avait abandonné les membres qui souffraient pour se porter au cerveau. Elle crut que la meilleure réponse à cette opinion erronée était de raconter dans tous ses détails l'aventure qui lui était arrivée sur les frontières de la Silésie. On l'écouta parler avec l'attention que l'on prête à un conte qui amuse pendant quelques moments, mais dont on ne croit pas un mot. Elle eut le sort de la prophétesse Cassandre, à laquelle Apollon avait donné le don de prédire l'avenir, mais qui avait dépouillé les paroles de sa fière prê-

tresse du don de persuader. Prodigieux! s'écrièrent d'une seule voix tous les auditeurs en adressant des regards significatifs au docteur Springsfeld, qui levait les épaules en cachette et se promettait bien de ne pas abandonner la malade avant que les eaux minérales eussent complétement effacé de son cerveau les merveilleux monts Géants. Cependant le bain produisit tout ce que le médecin et la malade en avaient attendu. La comtesse, voyant que son histoire trouvait peu de crédit près des gens de Carlsbad, et qu'on allait même jusqu'à soupçonner l'état de sa raison, n'en parla plus, et le docteur Springsfeld ne manqua pas d'attribuer ce silence à la vertu salutaire du bain, qui avait toutefois opéré d'une toute autre manière en la guérissant de ses rhumatismes.

Quand la cure fut complète, quand les charmantes filles se furent assez laissé admirer, qu'elles eurent aspiré à pleine poitrine le doux parfum de la flatterie qui découlait des lèvres mielleuses des galants cavaliers, et se furent amplement rassasiées de la valse, on revint à Breslau. On repassa par les monts Géants pour remplir la promesse que l'on avait faite au seigneur de la vallée de venir le voir au retour, car la comtesse espérait en avoir le mot de l'énigme qui l'intriguait; elle était curieuse de savoir comment elle avait fait la connaissance de la société réunie aux bains, qui prétendait ne pas la connaître, et ce qui avait occasionné l'étrange alibi qu'elle ne pouvait comprendre. Mais personne ne put lui indiquer la route qui conduisait au château de ce seigneur, dont le nom même était inconnu aussi bien en deçà qu'au delà de la montagne. Ceci convainquit la comtesse émerveillée que l'inconnu qui l'avait prise sous sa protection et lui avait prêté main-forte, n'était autre que Rubezahl, le génie de la montagne. Elle avoua qu'il avait généreusement exercé vis-à-vis d'elle les droits de l'hospitalité; elle lui pardonna le tour qu'il lui avait joué, et crut de tout cœur à l'existence des esprits, quoique la crainte des railleurs l'empêchât d'avouer publiquement sa croyance aux yeux du monde.

Depuis la vision de la comtesse Cécile, Rubezahl n'a plus donné de ses nouvelles. Il retourna dans ses États souterrains; et comme bientôt après cette aventure éclata le grand incendie qui détruisit Lisbonne, et plus tard Guatimala; qui depuis n'a cessé d'exercer ses ravages et s'est même étendu plus tard jusqu'aux frontières de l'Allemagne, les esprits terrestres trouvèrent dans l'intérieur de la terre tant de travaux faits pour arrêter l'irruption du torrent de feu, que depuis cette époque on n'en a plus vu à la surface de la terre.

Car si les prédictions du livre Chevila ne se sont pas accomplies, et si le prophète de Zellerfeld a été un faux prophète; si les contrées qui bordent le Rhin et le Necker sont encore aussi fermement assises sur leurs antiques bases que les monts des Géants, si enfin les seigneurs de Hirsch-

berg ne font point encore mettre de flottes en mer et n'ont pas pris part à la guerre maritime de l'Amérique, tout cela est l'ouvrage du gnome laborieux et de ses infatigables travaux.



DÄMON-AMOR

ILLUSTRATIONS

PAR G. OSTERWALD

DE HANOVRE.



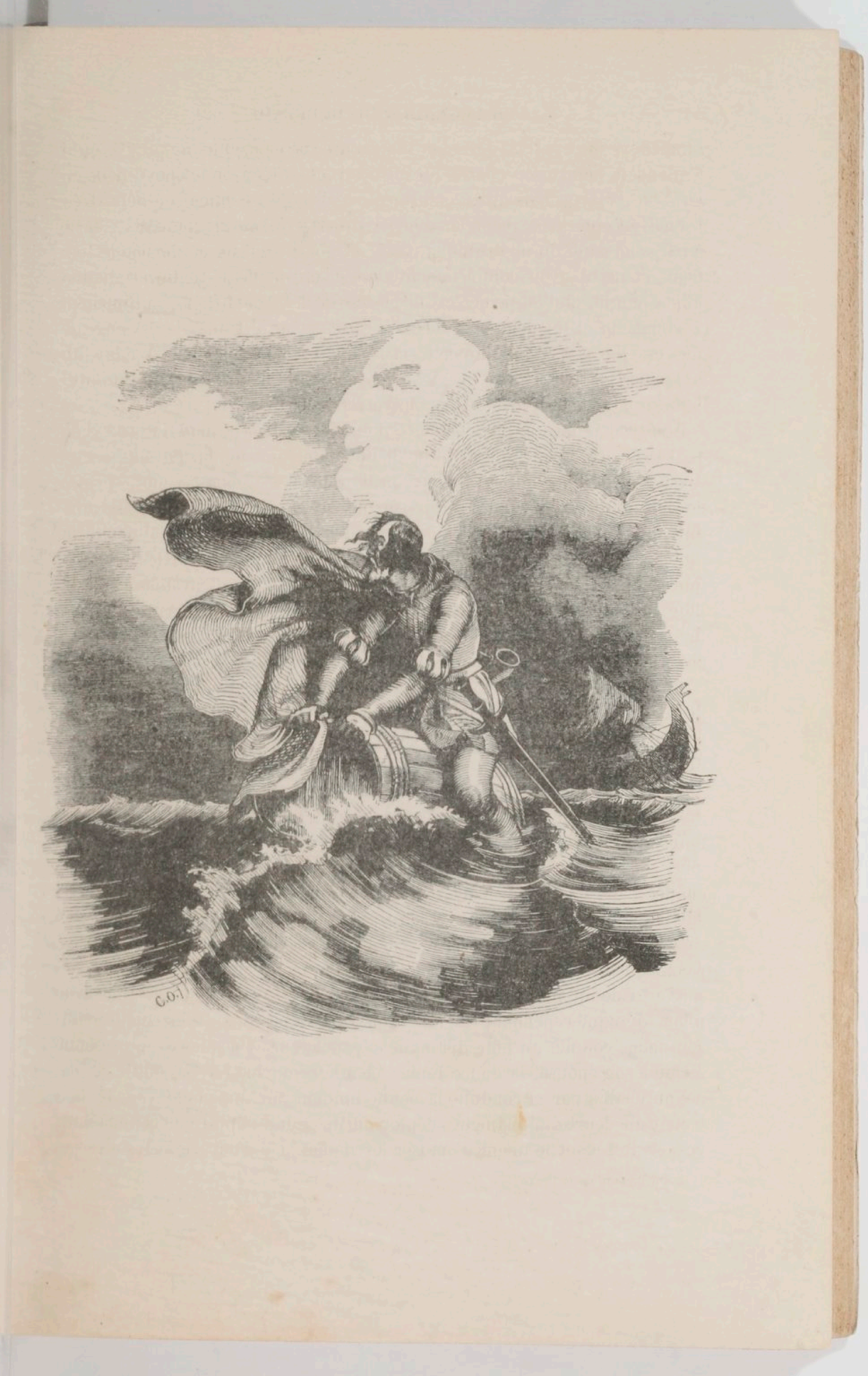
Avant que la meilleure moitié de l'île de Rugen, située sur les rivages de la Poméranie, eût été bouleversée par les flots déchaînés du Nord, et engloutie par les eaux de la mer, et que la race puissante des Obotrites fût

venue se fixer dans ces parages, un jeune prince nommé Udo régnait dans cette île fertile, héritage de ses pères[1]; il habitait la ville d'Arcon, dont les ruines gisent aujourd'hui ensevelies dans les abîmes de la mer. Il avait épousé la jeune Edda, fille d'un de ses vassaux, et vivait dans une heureuse indépendance au sein de ses États, auxquels la mer servait de ceinture, aimant ses sujets, faisant ce qui lui paraissait juste et loyal, et s'inquiétant peu du département des affaires extérieures. Au milieu de son île, dont la guerre ne troublait jamais la sérénité, il ne ressentait rien des soucis du gouvernement : aussi ressemblait-il plutôt à un heureux particulier qu'à un monarque, et possédait-il le talent si rare aux princes de savoir goûter au sein du repos une inaltérable quiétude morale, sans que l'ennui vînt jamais en empoisonner le cours. Si parfois il s'arrachait aux embrassements de son épouse, c'était pour se rendre à la chasse : pêcher et chasser formaient ses plus doux passe-temps.

Il chassait un jour à l'extrémité la plus septentrionale de ses domaines, sur un cap qui s'avançait au loin dans la mer; pendant la chaleur du jour il s'étendit avec sa suite à l'ombre d'un chêne d'où se développait une vue magnifique sur la mer, dont il aspirait avec délices la brise rafraîchissante. Le vent agita tout à coup ses ailes bruyantes, la surface unie de l'onde se plissa comme un front que contracte la colère, les vagues s'élevèrent et mugirent, et, se brisant avec fureur contre les rochers du rivage, couvrirent la plage d'une brillante écume. On voyait un vaisseau lutter contre les flots; il était le jouet des vents, qui se riaient des efforts impuissants du pilote et le poussaient contre les rochers, où il se brisa sur un écueil caché. Quelque intéressant qu'il puisse être pour les yeux de voir, tranquillement assis à terre, tant que l'issue de la lutte est douteuse, l'homme aux prises avec deux éléments perfides, le cœur s'élève avec force contre la victoire que remporte le plus fort sur le plus faible, et évoque au secours de l'opprimé toutes les forces dont peut disposer la volonté humaine. Le prince Udo, accompagné de ses courtisans, s'empressa de courir au rivage pour porter secours aux naufragés et arracher tout ce qu'ils pourraient à la fureur des flots. Il offrit de grandes récompenses au plus hardi pêcheur pour sauver ceux de ces malheureux qui surnageaient encore. Mais toutes les peines furent inutiles : la mer avait déjà ravi sa proie avant que la barque secourable eût pu s'ouvrir un passage au travers des redoutables brisants.

On ne voyait plus qu'un seul homme surnager comme un liége; il était à califourchon sur un baril comme sur un cheval bien dressé qui obéit au moindre geste de son cavalier. Une vague monstrueuse le jeta sur le rivage aux pieds du bon prince, qui accueillit le malheureux naufragé avec humanité, lui fit donner des vêtements secs, et servir à boire et à manger pour

[1] En l'année 1309.


C.O.

ranimer ses forces. Il lui présenta son propre verre ; c'était une preuve qu'il n'entendait point user contre lui du droit de varech ou d'épave pour en faire son esclave, mais qu'au contraire il le traiterait comme son hôte. L'étranger accepta avec reconnaissance la liberté qu'on lui donnait, vida le verre à la santé du maître de la côte, se montra joyeux et de bonne humeur, et parut avoir complétement oublié son malheur. Cette résignation philosophique plut au prince et lui fit désirer de connaître plus intimement ce voyageur; il lui demanda donc : « Étranger, qui es-tu? d'où viens-tu? quel est ton état? » A quoi celui-ci répondit : « Je m'appelle Waidewuth l'*inconnu* ; je suis nageur, je viens des côtes de la Bruzze [1], qui produit l'ambre jaune, et je me rendais en Angleterre. »

Udo trouva dans la physionomie, dans le surnom et dans la profession de l'étranger quelque chose qui ne fit qu'augmenter de plus en plus sa curiosité; mais l'inconnu sut donner un tel tour à ses réponses que le prince ne put apprendre ce qu'il désirait surtout de savoir. Cependant il se promit après une plus ample connaissance d'arriver à ses fins, et il ne lui fit plus de questions. Il jugea même à propos de reprendre sa partie de chasse interrompue, il y invita l'étranger, dont la contenance ne trahissait pas la plus légère fatigue et qui accepta la proposition avec plaisir. Avant de sauter à cheval, il fendit le tonneau sur lequel il était venu à terre, et en attacha, en guise de souvenir, une douve au pommeau de sa selle.

Pendant la chasse il ne se montra pas moins bon tireur qu'il ne s'était précédemment montré habile nageur. Le prince quitta enfin la forêt et regagna sa résidence. Chemin faisant, il vit voltiger au-dessus de sa tête quelques choucas, et regretta amèrement de ne pas avoir son arc pour les tirer. L'inconnu ne se fut pas plutôt aperçu des désirs du prince, qu'il se mit en devoir de les satisfaire; il détacha sans être aperçu la douve du tonneau qui lui avait servi de cheval marin, et la jeta en l'air ; on vit alors un épervier s'élever au-dessus de la tête du prince, fondre sur les choucas, les abattre, et n'obéir à aucune autre voix qu'à celle du nageur, sur la main duquel il revint se poser ; ce qui n'étonna pas peu le prince et sa suite. Chacun fit à part soi ses commentaires sur ce personnage mystérieux, que les uns regardaient comme un dieu marin et d'autres comme un sorcier. Udo lui-même ne savait ce qu'il devait en penser ; il s'abstint de le juger, quoique cependant il n'en eût pas une faible idée. Il l'accueillit dans son palais comme un hôte distingué, l'y traita de son mieux, le présenta même à son épouse, la douce Edda, et le recommanda à son amitié. L'inconnu justifia par sa conduite la bonne opinion que le prince avait de lui ; c'était un courtisan distingué, déployant un grand nombre de connaissances, et possédant le talent d'amuser les dames par d'adroits tours d'esca-

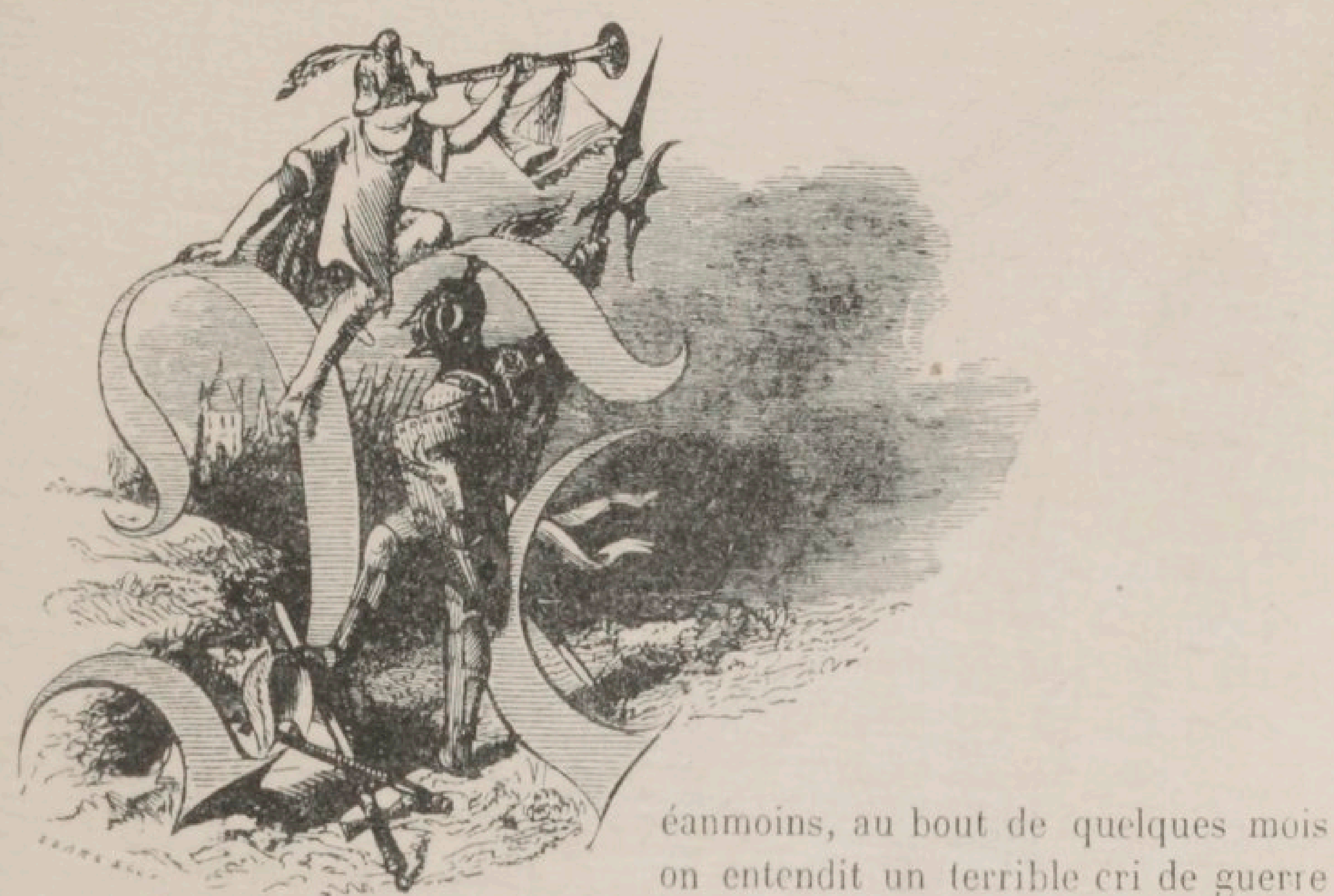
1 Ancien nom de la Prusse.



motage; mais ni les bontés et l'amitié qu'on lui témoignait, ni la coupe enivrante qu'il vidait souvent avec son hôte, ne purent lui délier la langue et lui faire révéler qui il était. Le regard inquisiteur du prince crut quelquefois remarquer en lui une tristesse secrète, surtout quand il le prenait à témoin de sa félicité domestique, qui d'ordinaire n'est pas moins rare dans les palais des grands que dans la céleste assemblée de l'Olympe homérique. Cette circonstance fit naître un soupçon dans le cœur d'Udo ; il s'imagina que son hôte mystérieux nourrissait pour sa jeune épouse une flamme criminelle qu'il ne pouvait étouffer et qu'il avait honte de faire paraître; et comme la semence du soupçon devient facilement, là où elle tombe, un champignon mortel qui, dans l'espace d'une nuit humide, d'atome qu'il était, arrive à son complet développement, il se fit que le prince s'enfonça dans la fausse voie où il était entré aussi rapidement qu'il en fut tiré.

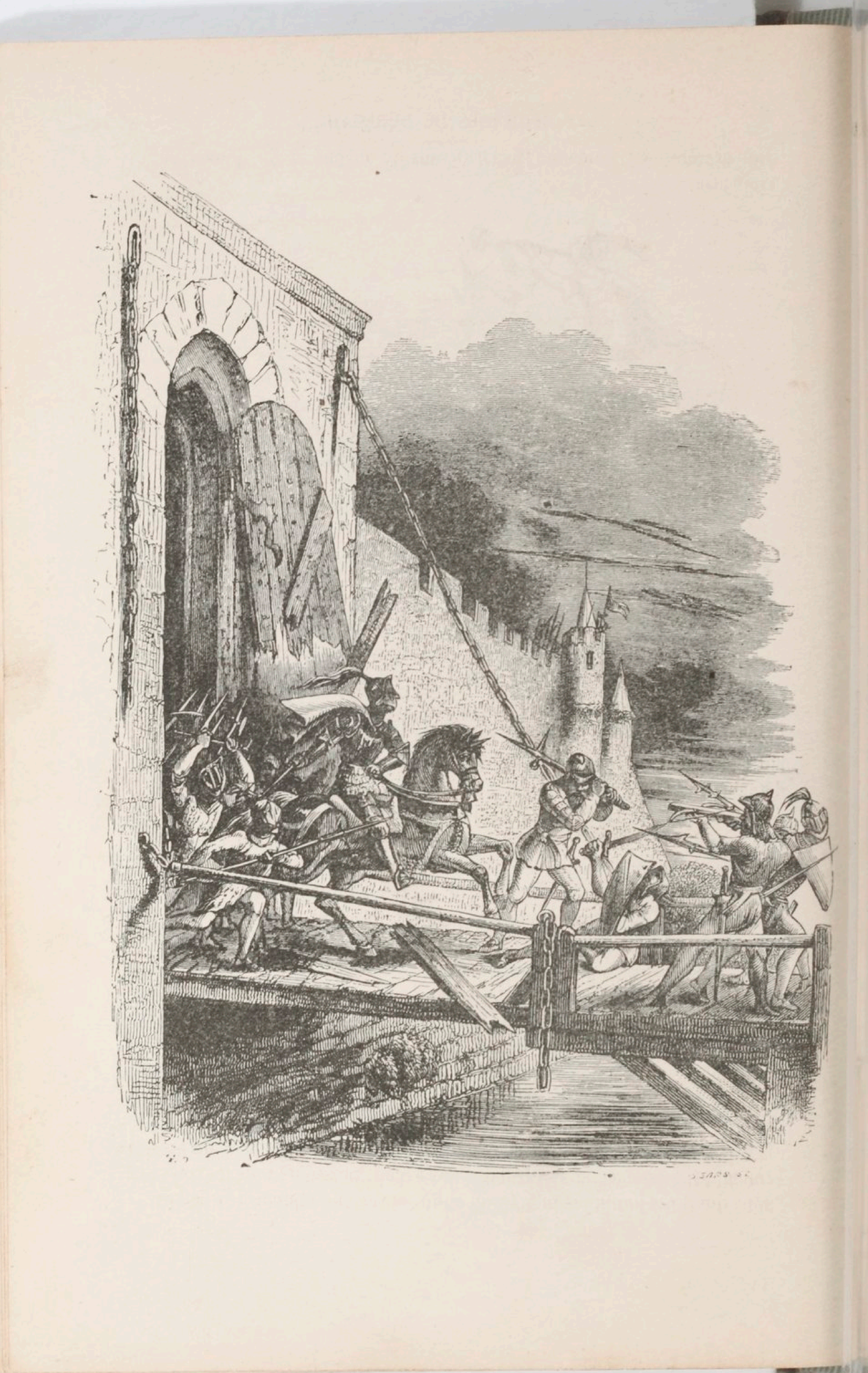
Un jour que l'inconnu se rendait à la chasse avec le jeune prince, tous deux s'éloignèrent à dessein de leur suite, et celui-là s'approchant de lui, lui dit : « Généreux prince, vous avez eu pitié d'un naufragé qui vous en est très-reconnaissant. Le droit de varech me faisait votre propriété, vous m'avez donné la liberté; j'ai l'intention d'en faire usage aujourd'hui et de retourner dans ma patrie, si toutefois vous voulez bien me le permettre. » Le prince lui répondit : « Mon ami, tu es libre de faire ce qui te plaira; mais tes paroles me surprennent; dis-moi donc ce qui te pousse à ce départ?—Le pressentiment d'un injuste soupçon, répondit Waidewuth l'inconnu, que vous nourrissez contre moi, quoique mon cœur soit pur de toute mauvaise pensée. Vous interprétez mal ma tristesse, qui a un motif dont vous ne soupçonnez rien, mais que je vous révélerai, si tel est votre désir. » Udo tressaillit à ces paroles : il avait peine à comprendre cette pénétration humaine qui savait deviner jusqu'aux pensées les plus secrètes du cœur ; il chercha à se tirer d'affaire de son mieux, et lui dit : « Les pensées sont libres, mon ami; je me suis laissé abuser par une fausse idée, tu ne mérites aucun reproche, tant mieux! La meilleure défense est de me révéler la cause de ta silencieuse tristesse. — Soit! répondit Waidewuth. Je me connais en astrologie; par amour pour vous, j'ai consulté les astres sur votre avenir, et j'ai trouvé qu'un changement menace votre bonheur. C'est là le motif de ma tristesse ; si vous désirez de plus amples détails, écoutez. — Arrête, dit Udo en interrompant le prophète de malheur, les traits de ton visage n'annoncent rien de bon. Quant à l'intérêt que tu prends à ma destinée, je t'en remercie ; cependant, abstiens-toi de me la faire connaître, afin que le malheur dont tu me menaces ne vienne pas me tourmenter par anticipation. » L'astrologue se tut. Udo le laissa partir en lui témoignant les sentiments de la plus sincère amitié ; il le combla de ri-

ches présents, et l'inconnu disparut sans qu'on pût savoir quelle route il avait prise.



éanmoins, au bout de quelques mois on entendit un terrible cri de guerre s'élever du continent voisin. Le bruit courut que Cruco, roi des Obotrites, qui régnait sur le Mecklembourg, faisait des préparatifs de guerre contre les souches obotrites qui s'étaient soustraites à la domination royale; il voulait réunir de nouveau à sa couronne toutes les principautés qui s'en étaient détachées. A son grand déplaisir, Udo se vit obligé de s'occuper de ces affaires extérieures. Il expédia des courriers qui revinrent lui confirmer la véracité de la nouvelle. Quoique la tempête ne grondât encore que dans le lointain, cependant le vent soufflait précisément du côté de son île, à laquelle, suivant toute probabilité, elle ne tarderait pas à arriver par la mer. Toutefois il s'en inquiéta peu. Il ne laissa pas plus soupçonner à ses sujets les soucis qui le rongeaient, qu'un timide abbé ne montre à ses convenants la peine secrète qu'il éprouve à voir le terrible commissaire debout à la porte du couvent, un décret de suppression à la main, et à chanter sa dernière messe, quoiqu'il conduise les moines au chœur avec autant d'empressement que si aucun changement ne le menaçait. Le prince Udo s'équipa de son mieux en toute hâte, espérant encore à la protection précaire de la mer qui entourait son île. Mais l'infidèle élément se rangea du parti du plus fort, et ne se fit pas prier pour porter sur son large dos la flotte ennemie aux rivages de l'île.

Le prince, qui ne pouvait pas tenir tête en rase campagne à son puissant ennemi, fut assiégé dans sa résidence d'Arcon, pressé de tous les côtés pendant quarante jours, jusqu'à ce qu'enfin, après une opiniâtre résistance, la



ville fût prise. Voyant la position désespérée, une courageuse cohorte de fidèles citoyens se rangea autour du prince, ouvrit les portes, et, semblable aux héros de David, traversa à la faveur de la nuit le camp ennemi, atteignit le rivage, et gagna la pleine mer dans un petit bateau qui se trouvait à l'ancre, sans savoir de quel côté mettre le cap. Le souffle du doux zéphyr qui emportait la barque ne laissait plus apercevoir aux fugitifs que dans un lointain bleuâtre les montagnes de la patrie qu'ils abandonnaient; mais les yeux du prince, noyés dans les larmes, ne pouvaient se détacher des rivages de son île. Il regrettait moins la perte de sa couronne que celle d'une épouse chérie et d'une charmante enfant, portrait vivant de sa chaste mère et la joie de son tendre père. L'ignorance du destin qu'avaient subi la princesse et le précieux gage de leur amour lors de la prise de la ville le mettait au désespoir. Étaient-ils tombés entre les mains des vainqueurs? la fureur de l'ennemi les avait-elle sacrifiés comme victimes à sa vengeance? Ce doute le torturait. Il savait peu de gré à ses généreux amis de l'avoir arraché au glaive homicide, et il enviait le bonheur de ceux qui avaient succombé et qu'aucune douleur ne torturait plus.



Le sort sembla lui-même prendre pitié du malheureux prince, et vouloir exaucer le désir qu'il exprimait de terminer une déplorable vie. Une tempête affreuse agita tout à coup les eaux de la mer Baltique, secoua la barque, qu'elle fit tournoyer comme une plume légère, déchira la voile, fendit le mât et mit en pièces le gouvernail. Le malheureux esquif se vit tantôt emporté dans les airs par la fureur des vagues, tantôt plongé dans les abîmes de la mer, et il finit par se briser complétement en heurtant contre un rocher. Udo fut le premier qui, au cri du marin : Sauve qui peut!... se précipita dans la mer avec un secret plaisir, impatient d'en finir avec l'existence. Mais une irrésistible puissance l'arracha aux profondeurs de l'abîme, et une vague le déposa tout étourdi sur le rivage. A son réveil, il vit autour de lui une grande foule de gens occupés à le rappeler à la vie,

et quand il reprit ses sens, ce fut Waidewuth l'inconnu qu'il aperçut le premier, tout empressé de rappeler son âme des portes du tombeau. Au lieu de le remercier de ce service, il lui dit d'une voix faible et en accompagnant ses paroles d'un geste de désespoir : « Cruel ! est ce donc là le prix de mes bontés pour toi ? Devais-tu m'arracher au séjour de paix où je touchais pour me replonger dans la vie de douleur dont mon âme était déjà presque détachée ? Prends pitié de moi, et laisse-moi trouver dans les flots le tombeau que je cherche avec tant d'ardeur. Que ta main me laisse doucement glisser le long du rivage, au milieu des flots soulevés, et je la bénirai comme celle d'un bienfaiteur : car le bras qui m'a arraché aux vagues dévorantes était celui du bourreau qui trouve un barbare plaisir à prolonger les tortures de sa victime. »

Waidewuth l'inconnu lui tendit amicalement la main, et lui dit d'une voix douce : « Vos infortunes, noble prince, sont un poids écrasant qui vous a jeté à terre ; un homme énergique ne doit pas succomber sous leur pression, mais il lui convient d'employer les forces qui lui restent à secouer ce fardeau et à se relever. Avant de vous résoudre à mourir, versez au moins vos chagrins dans le sein d'un homme que jadis vous avez jugé digne de votre amitié, et ne vous refusez pas la consolation de savoir que vous avez un ami qui compatit à vos douleurs, car c'est là un baume pour ceux qui souffrent. — Ah ! répondit tristement le prince, pourquoi me prier de te redire des malheurs dont le souvenir seul déchire mon cœur ? Un ennemi puissant m'a enlevé ma principauté, j'ai perdu ma tendre épouse et ma chère enfant, le gage du plus chaste amour ! Tu connais à présent tout ce qui me porte à quitter une vie qui est plus amère pour moi que l'aspect de la mort. » L'inconnu lui répondit tristement : « Tout cela, les astres me l'apprirent quand je les interrogeai sur votre avenir, et cette connaissance jeta la tristesse dans mon cœur au moment où je me séparai de vous ; mais leur aspect peut changer et vous redevenir favorable. Courage donc ! il dépend du destin de vous dédommager richement de toutes les pertes que vous avez souffertes. Vous êtes jeune et robuste, vous tuerez-vous donc pour une femme ? Vous n'avez qu'à vouloir, et vous n'en manquerez pas pour vous donner des enfants qui deviendront l'appui de votre vieillesse ; la fortune ne distribue-t-elle pas à qui il lui plaît les couronnes et les principautés ? Elle peut vous en donner une nouvelle, si une nouvelle est nécessaire à votre félicité. Un bon économe cherche à regagner les deniers qu'il a perdus ; un fainéant pleure et gémit, se croise les bras et tombe dans l'indigence. »

Le prince Udo, dans une attitude triste et découragée, regardait la mer ; il trouvait dans cette philosophie peu de baume et de douceur pour l'esprit et le cœur ; mais l'amitié de Waidewuth ne cessa de l'exhorter à la ré-


G.O.

signation, de le consoler, jusqu'à ce qu'enfin il se laissât conduire dans une cabane de pêcheurs, située à quelque distance du rivage, où son hôte lui fit servir un modeste repas. Là commença à s'évanouir l'idée romantique qu'Udo avait conçue de l'étonnant étranger la première fois qu'il le reçut sur les rivages de l'île de Rugen. Il vit clairement alors que ce n'était ni un sorcier, ni un dieu marin, mais un simple pêcheur, qui ne différait de ses pareils que par le don prophétique qu'il possédait, et qui, comme c'est l'usage, était sans écho dans sa patrie. Aussi, au milieu des circonstances où il se trouvait se promit-il peu de consolation de l'acquisition qu'il avait faite de son amitié. Néanmoins, il ne fut pas fâché du zèle qu'il déployait pour reconnaître autant qu'il le pouvait les bienfaits qu'il en avait reçus. Après un champêtre repas, auquel ne manqua cependant pas, pour célébrer la bienvenue du prince, la coupe joyeuse remplie d'un vin généreux, l'amphitryon attentif conduisit son hôte fatigué dans un cabinet de repos, et lui exprima, en le quittant, le désir qu'un bon sommeil lui fît oublier un moment ses douleurs.

Le lendemain, Udo, en se réveillant, s'aperçut à sa grande surprise qu'il ne se trouvait plus dans une cabane de pêcheur, mais bien dans un appartement royal splendidement meublé. Il était couché dans un lit magnifique, sur un duvet moelleux. Le soleil dardant ses rayons à travers les hautes fenêtres aux vitraux colorés, salua amicalement son réveil, et il lui sembla que sa bienfaisante lumière rendait la vie à son âme épuisée. A peine se fut-il levé, qu'une foule de domestiques en grande livrée entrèrent dans l'appartement, attendant respectueusement ses ordres. Les premières questions qu'il leur adressa furent pour savoir où il se trouvait, comment il était arrivé dans ce palais, et quel en était le maître. Ils lui répondirent qu'il se trouvait dans la ville de Gedan [1] sur la Vistule, et dans le palais du roi qu'on appelait Waidewuth [2] le Puissant.

Udo ne fut pas peu surpris d'avoir trouvé, contre toute attente, un ami et un allié dans le roi qui régnait sur les côtes où croît l'ambre jaune, et dont il avait entendu dire tant de choses merveilleuses; mais il ne se serait jamais imaginé que l'escamoteur Waidewuth, auquel il avait donné l'hospitalité, fût ce monarque en personne. Avant qu'il fût revenu de son agréable surprise, le roi, paré de toutes les marques distinctives de sa dignité, vint souhaiter la bienvenue à son hôte, et l'embrassa avec tous les signes de la plus tendre amitié : « Mon frère, lui dit-il, vous êtes ici chez vous, je me réjouis bien sincèrement d'avoir trouvé l'occasion de vous rendre ce

[1] Ancien nom de la ville de Dantzig, appelée en latin *Gédanum*.

[2] Nom d'un ancien roi de la Prusse méridionale, appelé Wittewulf par le peuple; la tradition le fait passer pour un grand sorcier, et l'on prétend que ses douze fils donnèrent leur nom aux provinces de la Prusse.

que vous avez fait pour moi. » Cet accueil n'embarrassa pas peu Udo, il se voyait traité en prince par celui-là même qu'il n'avait reçu que comme un simple particulier, et il ne manqua pas de s'excuser de cette violation de l'étiquette sur le sévère *incognito* que sa seigneurie avait observé. Pour chasser du cœur de son hôte de tristes pensées et le rendre à la joie, Waidewuth lui révéla tout ce que le prince avait désiré de savoir, sans que sa curiosité eût été satisfaite, quand il aborda sur les rivages de l'île de Rugen.

« Je me mis en route, lui dit-il, pour apprendre à connaître les hommes, pour observer les mœurs et les coutumes des peuples étrangers, afin de m'instruire et de me perfectionner par cette étude, et aussi, je ne le cache pas, pour voir les filles du pays, et parmi elles me choisir une épouse. Elfride, la fille du roi des Bretons, m'avait été citée pour sa beauté et sa vertu. Dans ce but, j'équipai un vaisseau pour transporter dans la Bretagne ma suite et les présents que je destinais à la princesse ; quant à moi, je n'avais pas besoin de navire, je possède une méthode de voyager beaucoup plus sûre et plus commode. Dans le voisinage de votre île je fus assailli par une tempête, je perdis mon vaisseau ; c'était une perte facile à supporter. Je vous vis pendant la tourmente vous empresser sur le rivage à secourir les naufragés ; cette humanité me plut, et je désirai de faire votre connaissance. L'accueil que vous me fîtes vous gagna mon cœur, ce fut là la cause du long séjour que je fis dans votre île. Cependant la prévision du sort inévitable qui vous menaçait m'affligea profondément, et ce fut là la cause qui m'éloigna de vous. Si ce changement dans votre prospérité n'avait pas été écrit sur la table du destin, j'aurais employé toute ma puissance pour vous défendre. En vous quittant, je me rendis en Angleterre pour y voir celle dont je briguais la main ; mais j'arrivai trop tard, la belle Elfride avait déjà promis son cœur, et il fallut me décider à étouffer le premier amour que j'eusse encore éprouvé, ou bien à disputer en égoïste un cœur que consumait déjà le feu brûlant de l'amour. A mon retour, je visitai la cour du roi Cruco, votre vainqueur ; j'y vis la princesse Obizza, sa fille, charmante personne autant que pas une sur terre, mais son cœur est insensible à l'amour et le mien trop fier pour laisser un mépris sans vengeance ; je m'abstins donc de commettre une folie, et j'étouffai une passion qui aurait troublé le repos de deux royaumes si je ne l'avais pas surmontée. »

Udo ne pouvait pas comprendre que la fortune, qui avait donné une couronne à son ami, semblât lui refuser une faveur qu'elle accorde aux plus simples bergers, une amante douce et modeste. Ce n'était certainement pas sa faute s'il vivait encore dans le célibat ; aussi le prince ne put-il s'empêcher de lui avouer qu'il lui était impossible de résoudre cette énigme. De

roi Waidewuth lui en donna l'explication. « Vous ne savez pas que j'ai le don de voir dans l'avenir; vous autres vous tirez aveuglément votre lot sans savoir si vous mettrez la main sur un bon ou un mauvais billet. Quant à moi, avant de former un choix, je consulte le destin, et si je trouve que le bon lot n'est pas de mon côté, je m'abstiens d'un amour trompeur, dont les enivrantes délices cachent un amer repentir. Les plus riantes espérances sont les plus trompeuses. Si les amants pouvaient faire l'horoscope de leur destin futur, on verrait bien peu de fiancées entrer dans le lit conjugal, et l'innombrable armée des célibataires obscurcirait le soleil. » Udo, à la fin de cet entretien, donna à son ami le salutaire conseil de fermer un œil en faisant un choix, et de ne point employer son regard d'aigle à découvrir l'avenir, mais bien plutôt une fiancée. Si tous les aspirants à l'hyménée suivaient cette marche, ajouta-t-il, il n'y aurait point à craindre que les célibataires formassent jamais d'innombrables bataillons. Le roi suivit ce conseil, chercha près de lui ce qu'il n'avait pu trouver au loin, partagea son cœur et son trône avec une de ses sujettes, tira par bonheur un bon lot, et les délices continues de sa félicité conjugale ne furent empoisonnées par aucune amertume.

Si les peines que se donna le roi pour éclaircir le front soucieux de son hôte étaient grandes, il ne pouvait parvenir cependant à dissiper sa mélancolie. Udo était toujours aussi triste, aussi pensif, l'image de son épouse ne cessait d'être présente à ses yeux ; aussi il ne négligeait pas d'interroger de temps à autre le royal astrologue sur les destinées de cette tête si chère. Quoique celui-ci eût longtemps éludé ses questions, il ne put cependant se refuser davantage à satisfaire à ses pressantes sollicitations ; il savait d'ailleurs que la certitude est moins pénible que de flotter sans cesse entre la crainte et l'espérance. Il n'avait pas de bonnes nouvelles à lui donner, aussi prit-il un lieu commun, il lui dit : « Un

nerf blessé est plus douloureux que quand il est entièrement coupé et un membre rompu cause une plus pénible sensation que quand on le retranche du corps malade. Sachez donc, mon frère, que votre épouse n'a pu survivre à la douleur d'être séparée de vous; son ombre m'était déjà apparue avant que vous eussiez mis le pied ici, vous la retrouverez dans le Valhalla [1]. Elle a bu, dans votre propre coupe, un breuvage empoisonné qui a mis fin à ses jours et à son amour, quand on vint lui apporter la nouvelle que l'ennemi était maître de la ville ; car elle regardait comme indigne d'une princesse de porter les chaînes d'un ennemi superbe. »

Udo poussa des cris de désespoir en apprenant la mort de son épouse chérie; il se renferma pendant sept longs jours dans son appartement, et honora sa mémoire par d'abondantes larmes. Le huitième jour il en sortit plus léger de cœur et radieux comme le soleil après un brouillard de mars qui cesse, au feu de ses rayons, de s'appesantir sur la vallée. Tout chagrin était désormais banni de son cœur, et il se proposa de parcourir le globe pour chercher si l'inconstante déesse, qui l'avait accablé de tant de coups affreux, jetterait de nouveau sur lui un regard favorable.

Il fit part de ce projet à son ami, qui ne le désapprouva pas : « Je ne puis vous offrir, lui dit le roi Waidewuth, une fortune égale à votre mérite. Vous êtes né prince indépendant, il vous faut vivre tel et reconquérir votre principauté, si la chose est possible. Les étoiles ne vous sont pas hostiles, votre bonheur surgira de votre malheur même. » Le prince Udo fit ses préparatifs de voyage, et Waidewuth ne négligea rien pour l'équiper aussi complétement que possible. Le jour du départ approchant, le roi ordonna un magnifique festin, auquel furent invités tous les grands de son royaume, et qui se prolongea pendant neuf jours au milieu de réjouissances de toute sorte. Le dernier jour, il prit son hôte à part et le conduisit dans un appartement isolé, pour y vider avant de se séparer la coupe de l'amitié; puis, quand le vin eut échauffé la tête et le cœur et délié la langue, il le prit par la main et lui parla ainsi :

« Avant de nous séparer, mon frère, recevez de moi cette bague comme le gage le plus positif de mon amitié ; ce n'est pas un cadeau que je vous offre, c'est un bien précieux dont vous pourrez user tant que vous en aurez besoin. Apprenez en même temps un secret qui vous mettra à même de connaître que mon cœur ne vous a rien caché. Tout le monde me regarde comme un grand sorcier, et cependant je ne m'entends pas plus en sorcellerie que l'enfant qui vient de sortir du sein de sa mère. Mais tel est,

[1] Le Valhalla est le séjour des âmes pures qui ont pratiqué la vertu pendant leur habitation des corps mortels; c'est le ciel de tous les peuples du Nord.

vous le savez, le lot des princes qu'on leur attribue des propriétés qu'ils ne possèdent pas. On m'a prêté le don de prédire l'avenir par l'inspection des astres; mais tout mon talent consiste dans cette bague, qu'un sage qui fut mon ami me légua en mourant. Sous ce cristal est renfermé un petit démon, qui prend toutes les formes que le possesseur de la bague veut lui donner. Il est vif, serviable et fidèle. Ce fut lui qui, changé en un tonneau vide, me transporta sur les rivages de votre île; il était dans la douve que j'en détachai, que je garnis de plumes, et qu'à votre grand étonnement je lançai dans les airs, où elle se transforma en un épervier qui abattit les choucas et revint se poser sur ma main, c'est ainsi que je l'apportai dans votre résidence. Il amusa votre cour par mille tours d'adresse, et me valut la réputation d'un habile jongleur; transformé en un léger esquif, il me transporta en Angleterre, et de là sur les rivages mecklembourgeois. Là je le changeai en un rapide coursier, qui me ramena commodément dans mes États. Je ne vous cacherai pas non plus que c'est le fidèle messager qui m'instruisit de votre destinée. A mon ordre, il poussa comme un doux zéphyr votre barque sur les rives où croît l'ambre jaune, et quand l'ouragan la mit en morceaux, ce fut encore lui qui vous arracha des flots, vous déposa sur la plage, et pendant votre sommeil, vous transporta sur ses épaules dans mon palais.

« La moitié de mon royaume serait à peine suffisante pour payer les services de ce petit démon; mais comme je vous aime, je veux le confier pendant quelque temps à votre fidélité. Quand vous n'en aurez plus besoin, transformez-le en épervier, suspendez-lui la bague au bec, et renvoyez-le-moi. Quand vous voudrez pour votre usage faire sortir le démon de la bague où il est enfermé, tournez-la trois fois à droite autour de votre doigt; aussitôt il sera libre et prêt à exécuter vos ordres. Mais en tournant l'anneau trois fois à gauche, il retournera aussitôt dans sa prison de cristal. » Le prince Udo reçut ce gage d'amitié avec la plus vive reconnaissance, considéra l'anneau, et remarqua à travers le cristal transparent un petit nuage sombre dont l'imagination fit aussi facilement un petit diable avec deux cornes, des griffes, une queue et des pieds de cheval, qu'on a fait du petit nuage qu'on aperçoit sur la surface de la lune, un homme avec une forêt d'épines sur le dos.

Après cette conversation, Udo, d'après la recommandation expresse de son prophète Jonathas, prit la route directe du Mecklembourg. Il avait résolu d'y garder le plus strict incognito, et quoiqu'il lui parût impossible de recueillir une grande somme de bonheur dans la patrie même de son vainqueur, cependant il n'arrêta pas longtemps ses idées sur cette matière, et il laissa au temps à résoudre ce problème. La ville de Mecklembourg était la capitale du royaume des Obotrites et la résidence du roi. C'était,

eu égard à son étendue et à sa population, le Bagdad ou le Caire européen, ou plutôt le Londres ou le Paris moderne[1]. Cruco l'avait élevée au plus haut faîte de prospérité et de grandeur ; il y tenait une cour brillante et y transportait tous les princes qu'il avait vaincus et tous les vassaux qui tombaient en sa puissance. Grâce au droit du plus fort, il avait glorieusement étendu les frontières de son royaume, et avait soumis à son sceptre toutes les races des Obotrites ; néanmoins, son bonheur n'était pas complet, il n'avait pas d'héritier mâle. Obizza, sa fille unique, était inhabile à



lui succéder, car tous les peuples du Nord suivaient alors la loi salique. Cependant, le roi crut avoir trouvé un moyen de conserver le pouvoir dans

[1] Cela paraîtrait ressortir du nom grec de la ville de Mecklembourg, *Mégalopolis*, qui devint plus tard celui de tout le pays environnant.

sa lignée, en désignant par une pragmatique sanction pour son successeur le premier mâle né de sa fille, à quelque prince qu'elle fût mariée. Mais malgré tous ses charmes, la princesse avait un défaut bien rare à son sexe, elle avait pour l'autre sexe une aversion insurmontable. Elle avait refusé les partis les plus brillants, et comme son père l'aimait tendrement et ne voulait pas la contraindre à traiter, suivant la coutume des filles royales, l'amour comme une affaire d'État, il désirait au moins qu'elle en fît une affaire de cœur, et se choisît un époux. Cependant, elle ne voulait pas accéder à ce désir ; son heure n'était pas encore venue ou la nature lui avait complétement refusé les tendres sentiments dont elle est souvent si prodigue envers ses charmantes filles.

A la fin, le père perdit patience ; il lui fallait un héritier, et il se vit contraint de donner à tous les célibataires sans distinction plein pouvoir de faire la chasse au cœur de la belle Obizza, et promit en récompense au vainqueur la principauté de Rugen. Cette promesse attira à Mecklembourg de tous les points du compas une foule d'aventuriers qui venaient disputer le cœur de l'insensible princesse. Tous reçurent un gracieux accueil à la cour, et la princesse, d'après les ordres formels de son père, n'osa pas en éconduire un seul. C'eût été le plus curieux spectacle pour les yeux d'un philosophe que d'observer les manœuvres d'une foule de freluquets, qui, semblables à l'épaisse chevelure qui entoure les comètes, voltigeaient autour de la jeune fille, et cherchaient, chacun suivant sa méthode, à captiver un cœur qui ne voulait pas se donner. On en voyait se glisser en cachette auprès d'elle, on en entendait d'autres pousser de profonds soupirs, d'autres lui adresser d'une voix mielleuse de doucereuses paroles ; d'autres l'attaquaient avec une brusque impétuosité, comme s'ils eussent voulu gagner le prix à la première course. Cependant, toutes ces manœuvres ne servirent qu'à fortifier la princesse dans son antipathie et à augmenter son mépris pour les hommes, tellement qu'Endymion même n'aurait fait aucune impression sur elle.

Ce fut à cette époque remarquable qu'Udo arriva à Mecklembourg. Ne sachant sous quel nom se présenter à la cour, il se réunit à la cohorte des soupirants à la main de la princesse. Il ne fut pas peu surpris de voir sa principauté même promise pour prix de la victoire, cependant il ne lui vint pas à l'idée d'arriver par cette voie à la recouvrer. Mais, quand il vit la princesse, sa vue, contre son attente, éveilla dans son cœur une surprise et un ravissement ineffables ; une inquiétude secrète agita son sommeil, des songes occupèrent son cerveau, et à toutes les fantaisies que créait son imagination vint se mêler la grâce de la cour mecklembourgeoise. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'une force irrésistible, semblable à celle qui déjà l'avait tiré de l'abîme des flots, l'entraînait vers la princesse. Mais celle-ci

ne paraissait pas le remarquer au milieu de la foule des galants dont elle était environnée.

Jusque-là, il n'avait pas encore su se servir du présent de son ami Waidewuth ; il pensa en ce moment à faire jouer un rôle à l'officieux démon. Il fit un amour, le plus joli qui se soit jamais présenté au troubadour Jacobi, et il le renferma dans un étui d'or, en lui donnant l'ordre de remplir toutes les fonctions du dieu Cupidon auprès de la personne qui ouvrirait cet étui.

Un soir, la cour se trouvait réunie dans les jardins royaux. Un coup de vent qui vint à s'élever dérangea le voile de la princesse. Elle demanda une épingle pour le rattacher. Udo courut à elle, mit un genou en terre et lui présenta l'étui d'or qui contenait un plus dangereux présent que la célèbre boîte de Pandore. La princesse l'ouvrit sans la moindre défiance, et aussitôt le démon amour de se glisser dans son sein et de la blesser avec une de ses flèches d'or. Udo s'éloigna au même moment, inquiet du résultat de sa tentative.

Le lendemain, il s'aperçut avec ivresse que les jolis yeux de la jeune dédaigneuse le cherchaient dans la foule de ses adorateurs. Le troisième jour, la rusée Aya remarqua qu'une espèce de penchant pour le chevalier inconnu avait pris naissance dans le cœur de sa maîtresse. Le quatrième jour, la cour parlait déjà tout haut de cet événement merveilleux. Le roi même en reçut avis sous main, il en fut enchanté, et s'applaudit fort de l'heureux effet de ses sages mesures. Il ne perdit pas un moment pour interroger la pudique Obizza sur l'état de son cœur, mais elle en était déjà si peu maîtresse qu'elle ne put que se couvrir le visage de son voile, et à la faveur de son ombre protectrice, elle avoua franchement que le chevalier inconnu avait gagné son cœur.

Au grand étonnement de toute la cour, Udo, que le roi qualifia d'homme sans nom, reçut de sa main la jeune fille. Ce ne fut que quand le contrat fut prêt à être signé que le père de la jolie fiancée lui demanda son nom et sa condition. Udo les lui dit alors avec franchise. Cruco s'applaudit fort de pouvoir réparer par un riche dédommagement le tort qu'il avait fait au prince de Rugen. Mais Udo resta à la cour de son beau-père jusqu'à ce qu'il lui eût donné un héritier, un charmant garçon, que le père reçut des mains de sa fille ivre de joie. Puis il laissa son gendre aller reprendre possession de son ancienne principauté. Udo n'ayant plus besoin du démon, le transforma en épervier, comme il en était convenu, lui mit l'anneau au bec, et le renvoya à son maître en le chargeant de mille remercîments.

Depuis ce jour, le démon Amour a fait encore plus d'un mariage, mais il ne lui est plus jamais arrivé de réussir aussi bien que pour celui qu'il

amena entre le prince Udo et la tendre Obizza de Mecklembourg Car, s'il lui arrive encore parfois de se mêler de mariages, le tendre couple qu'il a uni laisse souvent échapper dans la chaleur d'une querelle domestique ce franc aveu : C'est le diable qui nous a unis!



NOUVELLE MATRONE D'ÉPHÈSE



BIEN loin dans les terres, entre la Leine et le Weser se trouvait autrefois situé le comté de Hallermund, anciennement l'un des plus considérables de la Saxe. Placé comme une perle enchâssée dans l'or, ou comme une ruche au milieu du feuillage et des mille couleurs de fleurs aimées, il se trouvait entouré de quatre comtés : celui de Poppenbourg le bornait au levant, celui de Schaumbourg à l'occident, au midi c'était Spielberg, et Kalenberg au

nord. Non loin d'Eldagsen, sur la grand'route, à gauche de Steigergrund, on aperçoit quelques murs et des voûtes, seules ruines qui attestent encore la solidité et la splendeur de l'antique résidence des comtes de Hallermund. Vers le temps, et même peu avant, où le duc Henri le Lion en société du lion fidèle, son compagnon habituel, fit en une seule nuit sur le dos d'un démon familier le voyage de Palestine à Brunswick, où il arriva sain et sauf, vivait à Hallermund le comte Henri le Vaillant et son épouse Jutta d'Oldenbourg, citée par ses contemporains comme un modèle de vertu et de beauté, et dont les talents et les qualités étaient tels qu'en réunissant tous ceux que possèdent les dames saxonnes de nos jours, un écrivain n'en pourrait encore dresser la liste complète, quelque gros que serait le volume. En possession d'un pareil trésor, le comte Henri s'estimait avec raison le plus fortuné des hommes qui fussent sous le ciel; il aimait la vertueuse Jutta avec autant d'amour qu'Adam en pouvait éprouver pour la mère des humains pendant l'innocente existence du paradis, alors qu'ils n'avaient point leurs semblables dans le monde. La noble comtesse payait l'affection de son époux du plus tendre retour, et son amour était aussi pur, aussi limpide qu'une glace polie et brillante qui n'a à sa surface aucune couche de mercure qui lui permette de recevoir l'image des objets étrangers et de reproduire leurs formes.

Le couple fortuné confondait sympathiquement ses goûts et ses désirs, et lorsque à ces heures de doux épanchements dont le cœur contracte l'heureuse habitude, les époux se confiaient mutuellement leurs sentiments, ils ne trouvaient entre eux aucune différence, et leur seul objet de controverse était de savoir lequel, du cœur de l'homme ou de celui de la femme, était le plus susceptible de sacrifices, d'ardeur, d'amour et de constance. Et comme une discussion aussi éthérée ne pouvait que les égarer dans les vastes champs de l'imagination, ils ne voulurent point se contenter seulement des jouissances de ce monde sublunaire. La durée de l'existence terrestre leur paraissait beaucoup trop courte pour l'immensité de leur amour, et le sujet favori de leurs conversations roulait ordinairement sur de sentimentales et religieuses spéculations à propos de l'état des amants au delà de la tombe. Dans l'élan immodéré de son ardeur, la comtesse assurait que sans son époux le paradis n'aurait point de joies pour elle, et que la compagnie même de son ange tutélaire n'aurait pour elle aucun charme en l'absence du comte. Ses notions religieuses à l'égard du séjour futur flottaient entre la crainte et l'espérance; elle ignorait si elle devait placer le lieu de la réunion des amants fidèles dans le purgatoire ou bien aux abords du ciel; il lui vint encore d'autres doutes à l'égard de l'immense empire des morts, comme de savoir comment on s'y prenait pour demander et retrouver ses connaissances, car on ne trouve pas facilement sur la

hiérarchie céleste des idées plus bizarres et plus confuses que dans ce que les femmes croient comprendre des choses futures. « Hélas! disait souvent la comtesse avec un véritable désespoir, pourquoi n'a-t-il pas été décidé dans le conseil des anges gardiens que nous descendrions dans la tombe tous deux à la même heure et que nos deux âmes, quittant ensemble leur étroite enveloppe terrestre, s'envoleraient de concert au séjour à venir; nous ne resterions ainsi pas un seul instant séparés. »

Le comte partageait ces sentiments et ces désirs; cependant il avait beaucoup moins d'inquiétude sur la manière dont on se retrouverait dans l'autre monde. Il supposait l'ordre le plus parfait dans la police du ciel. En sa qualité de guerrier il comparait le séjour des âmes à un camp bien rangé, où il est très-aisé de se retrouver, et il lui semblait que la séparation momentanée de cette vie n'était en comparaison que comme une absence de quelques jours pendant un court voyage, qui rend plus doux l'espoir du retour et plus joyeux le moment de se revoir. Il jura donc solennellement que même en l'autre monde il resterait fidèle aux lois de la chevalerie et qu'il n'y demeurerait en repos jusqu'à ce qu'il eût rejoint sa dame, quand même il lui faudrait pour cela fouiller plusieurs fois tous les recoins des plaines immenses du ciel et la chercher au milieu des myriades d'esprits qui les habitent.



Dans la salle où se tenait cette conversation, se trouvait représentée, suivant le goût du temps, une danse des morts. Un de ces groupes effrayants représentait un tendre couple absorbé dans une conversation intime : la mort survenait et conviait la jeune femme à la danse; l'amant se hâtait de céder la place à l'affreux squelette en lui abandonnant sa bien-aimée, puis se glissait furtivement aux côtés d'une autre dame, dans le sein de laquelle

il cachait son visage. « Vois, cher époux, s'écria la comtesse, un exemple de la fidélité des époux ! Certes, les femmes ne sont point aussi inconstantes ! Son amante n'est point encore refroidie par la mort, et déjà le feu sacré de l'amour est éteint dans son cœur. Hélas ! elle emporte dans la tombe l'espoir d'un éternel amour ! Mais si un jour elle rencontre l'ombre du volage unie à celle d'une autre femme, n'en sera-ce pas fait de son repos et de sa joie dans l'éternité ? »

Cette idée troubla tellement le cœur de la sensible comtesse, et son émotion en devint si vive, que les couleurs de ses joues fraîches et rosées s'effacèrent sous d'abondantes larmes. Son tendre époux fut touché jusqu'au cœur de cette affliction, aussi chercha-t-il à la rassurer par les plus douces paroles. « Un amour pur, dit-il, n'est sujet à aucun changement, et deux âmes qu'il unit étroitement ne peuvent être séparées dans cet espace immense qui joint la terre au ciel. Des serments tels que ceux que nous nous fesons doivent survivre à notre existence terrestre, et nous lier pour l'éternité ! Et pour vous en donner en même temps une preuve et un témoignage certains, je jure sur ma conscience et sur mon honneur de chevalier, que si, Dieu nous en préserve ! la mort vous enlevait à mon amour, jamais l'idée d'un autre amour ne viendra dans ma pensée, et j'attends de vous la même promesse, au cas où ce serait moi qui descendrais le premier dans la tombe. Je jure de plus, que si je puis revenir du séjour des morts pour visiter ce monde, mon âme dégagée de ses liens terrestres, saura vous en faire souvenir. Joignons nos mains, ma bien-aimée, afin de nous prouver combien nos cœurs sont d'accord dans ce serment qui nous lie pour l'éternité. »

Cette proposition répondait si bien aux dispositions romantiques de la comtesse et aux sentiments qu'elle avait puisés dans ses incertaines théories à l'égard de l'état futur des trépassés, que ce fut de grand cœur qu'elle répéta le serment. Elle trouvait un grand motif de consolation et de tranquillité dans l'assurance de la durée de son amour en cette vie, et de n'être pas obligée de renoncer à reprendre le compagnon de sa fidélité conjugale, après que la mort l'aurait enlevé. En signe de cette convention matrimoniale, elle saisit de la soie de deux couleurs, noire et verte, emblème du deuil et de l'espérance, et en fit un indissoluble lac d'amour, symbole de l'espoir que devait conserver le survivant de retrouver le défunt animé toujours des mêmes feux. Elle fit un second nœud en tout semblable au premier, et donna l'un à son époux, qui le suspendit comme un joyau à sa chaîne comtale ; l'autre elle le conserva pour elle-même, et le renferma dans le cœur d'or qu'elle portait suspendu à son cou.

Quelque temps après, Henri donna une fête splendide à ses chevaliers ; selon ses habitudes de grandeur et de faste, il se livra avec ses hôtes aux

plaisirs les plus bruyants, et aux plus brillants exercices. Les harpes et les violons faisaient retentir les airs de leurs accords, et tout dans Hallermund respirait l'allégresse et la joie. La tendre Jutta voulut ouvrir elle-même le bal, et elle allait, attachée au bras du comte, donner l'exemple de la danse, lorsqu'un héraut apparut tout à coup devant le château, précédé du son éclatant et solennel d'une trompette, et demanda audience. Aussitôt le comte réclama le silence de tous les assistants pour apprendre quelles nouvelles lui apportait ce guerrier revêtu de sa cotte d'armes. La comtesse sentit ses sens se glacer de crainte, et le saisissement s'emparer de son cœur. Le message du héraut lui semblait comme le cri du hibou ou celui de la corneille de funeste présage ; elle craignait une déclaration de guerre ou bien une provocation à un combat singulier. Cependant, la vue des armes de la maison, que le héraut portait sur sa poitrine, la rassura un peu. Cependant, l'homme d'armes se présenta devant le comte, et lui fit part de son message en ces termes :

« Le comte Gérard d'Oldenbourg, votre cousin et frère d'armes, vous prie, et au besoin vous somme, en vertu des lois de la chevalerie, de venir, d'ici à trois jours, l'aider et l'assister de votre bras puissant avec l'élite de vos hommes et de vos chevaux, dans une guerre que ceux de Stedinger viennent de lui déclarer. Il s'attend trop à l'accueil favorable que vous ferez à sa prière, et compte trop sur votre bonne volonté pour douter un instant de l'empressement que vous mettrez à vous rendre à ses vœux. »

Le comte Henri ne fut pas long à donner au héraut une réponse satisfaisante, et le renvoya avec de riches présents. Il ne tarda pas à abandonner la salle de bal et le temple du plaisir pour passer dans la salle d'armes, et bientôt le cliquetis des armures d'acier, des masses et des hauberts, succéda aux sons harmonieux des flûtes et des harpes ; et les aimables danseuses virent avec regret la perturbation que le héraut avait apportée dans leurs joies ; et ce ne fut pas sans un certain dépit qu'elles durent renoncer aux conquêtes que leurs charmes comptaient faire dans cette journée de plaisir.

Les serviteurs qui, tout à l'heure, étaient empressés à servir aux convives des fruits et des viandes sur des plats d'argent, et des vins de choix dans des aiguières d'or, aidaient en ce moment leur maître à revêtir ses armes de guerre : l'un apportait son heaume fermé, l'autre sa lourde cuirasse et ses souples cuissards, un troisième son bouclier d'acier, et un quatrième sa lance et sa terrible épée à deux tranchants.

La tendre Jutta arrangea elle-même, de ses mains tremblantes, et aidée de ses femmes, le panache qui devait ombrager le casque de Henri ; elle le composa des émaux du comte, c'est-à-dire rouge et noir. Henri se fit armer par son écuyer, et dès que l'aurore parut il ordonna au chef de ses

écuries de lui amener son cheval de bataille afin de se mettre immédiatement en campagne. Combien furent amers et désolants les adieux que la belle comtesse fit à son époux, et combien fut douloureux le dernier baiser qu'elle lui donna en le pressant sur ses lèvres purpurines! Ses yeux étaient noyés de larmes, et les pleurs se répandaient en perles sur ses joues, comme la rosée du matin sur les fleurs de la vallée. Enlacée, éperdue dans les bras du comte, elle ne pouvait proférer une parole, et sa bouche semblait se refuser à exprimer le mot du revoir. Enfin Henri chercha à abréger cette scène douloureuse et s'efforça de se soustraire à ces embrassements déchirants; mais Jutta le serrait contre son sein avec une force magnétique, et lui prodigua de muettes caresses jusqu'à ce que, étant parvenue à rassembler ses esprits, elle put enfin prononcer ces mots :



« Adieu, cher époux! adieu, le bien-aimé de mon cœur! adieu pour

la millième fois ! Puissions-nous bientôt nous revoir ! Hélas ! quand cela arrivera-t-il ? En vérité, ne le sais-tu pas ? Dis, quand espères-tu revenir ? Penses-tu que ce sera pour Pâques ? Hélas ! quand te serrerai-je dans mes bras ! à la Pentecôte peut-être seulement ! Le bonheur de se revoir fait qu'on ne pense pas à l'époque où il arrive. »

C'est au milieu de ces adieux déchirants que le tendre couple se sépara ; le comte enfonça vigoureusement l'éperon dans le flanc de son coursier cuirassé, pour respirer plus librement l'air frais de la campagne, car la douleur de Jutta lui causait des suffocations. De son côté, la comtesse monta à la tour du château et pleura son seigneur tant qu'elle vit son panache ondoyant flotter dans la plaine. Lorsqu'elle l'eut perdu de vue, elle se retira dans ses appartements, où elle jeûna et se mortifia, mettant son bien-aimé sous la sauvegarde de tous les saints, mais le recommandant surtout à l'ange Raphaël, pour qu'il fît en sa faveur ce qu'autrefois il fit pour le jeune Tobie, et qu'il le ramenât, comme son protégé, sain et sauf sous le toit conjugal.

La comtesse avait un très-beau page appelé Irwin, qui portait la queue de sa robe dans les solennités et lorsqu'elle se rendait à l'église ; elle lui fit accompagner le comte et lui recommanda expressément de ne jamais quitter les côtés de son maître, ainsi qu'il convient à un bon et fidèle écuyer ; lui ordonnant en outre, s'il le voyait trop risquer sa vie et s'emporter dans la mêlée, de lui rappeler aussitôt qu'il devait se souvenir de son amour et de ses serments, et ne pas chercher, comme un soldat de fortune, une folle gloire et de vains dangers. Irwin se pénétra des prières de sa belle maîtresse et suivit le comte comme son ombre, car le héros avait promis de se rendre aux exhortations du page autant que pouvaient le comporter l'honneur et son devoir de chevalier.

Les jours de l'absence se passaient pour la comtesse dans l'abattement et la crainte ; elle comptait péniblement les heures. Chaque fois que le soleil, accomplissant sa course, se cachait à l'Occident, derrière les montagnes, son visage prenait une teinte plus joyeuse, car le jour qui finissait rapprochait d'autant le retour du comte ; mais le temps avançait inexorable, pareil au balancier, qui, malgré le souffle des vœux humains, n'acquiert pas plus de vitesse, de même qu'il ne ralentit pas sa marche quand même un bras indiscret s'est efforcé d'arrêter les rouages. C'est ainsi que Pâques arriva à son heure, sans y mettre une seconde de plus ni de moins, ainsi que le marquait la division du temps, et quoique la bonne comtesse se plaignît beaucoup de l'injustifiable allongement des jours. Cependant Henri ne revenait point. Elle se donna un nouveau répit de Pâques à la Pentecôte. C'étaient cinquante jours encore à compter, et cinquante jours sont autant de siècles pour un cœur aimant qui s'impatiente. « Hélas ! s'écriait-elle, la

vigne n'a point encore de bourgeons, le vent souffle encore sur les buissons sans feuillage ; le Hartz escarpé se cache encore sous son manteau de neige ; et les arbres doivent verdir, et la vigne doit fleurir, et le Hartz doit déposer son vêtement d'hiver avant le retour de mon époux ! Hélas ! ô bien-aimé de mon cœur, combien de temps resteras-tu encore sous les lauriers de la victoire, pendant que je demeure solitaire, et que je succombe à ma douleur et à mon chagrin ? »

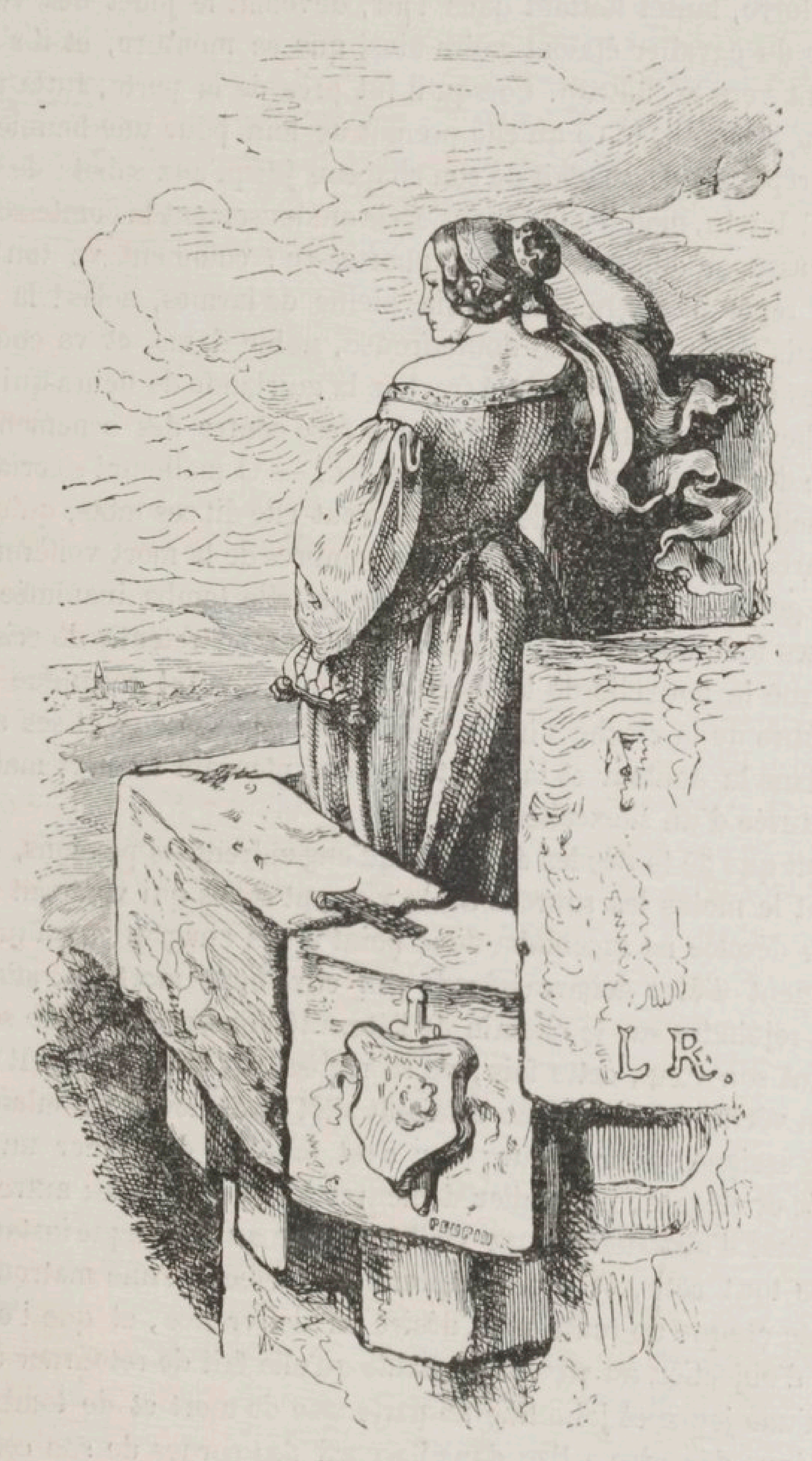
Cependant, au milieu de toutes ces plaintes, les jours se succédaient, et bientôt allaient compléter le nombre de cinquante ; d'ailleurs la douleur de la comtesse et l'état même de son âme, flottant continuellement entre une attente pleine d'espoir et la crainte d'un changement malheureux, servaient puissamment à tromper la longueur du temps. La neige se fondit, la vigne poussa des fleurs, le bois se chargea de verdure, l'église retentit des chants du *Veni creator*, et le comte ne revint pas.

De tristes pressentiments traversèrent alors l'esprit de la comtesse ; la gaieté charmante qui naguère prêtait des attraits si puissants à sa beauté et à sa jeunesse, avait entièrement disparu devant ses chagrins ; elle n'avait plus que de noires pensées. Elle n'allait plus admirer les beautés de la nature dans ses promenades matinales ; elle ne prêtait plus une oreille attentive aux chants du rossignol ; et les fleurs de son parterre, au milieu desquelles elle se plaisait tant, n'avaient plus pour elle de parfums. Elle fixait continuellement à terre son regard mélancolique, et sa poitrine oppressée laissait échapper de longs et douloureux soupirs. Ses femmes n'osaient troubler sa tristesse et lui adresser la parole. Respectant son chagrin, elles le partageaient en secret, et la part qu'elles y prenaient se trahissait en larmes silencieuses. Lorsque cet effrayant silence était parfois rompu, c'était le matin, au réveil de la comtesse, pour expliquer les songes décevants qui, la nuit, avaient troublé son sommeil, et qui présageaient une mort ou des larmes, soit que Jutta eût rêvé d'une dent tombée ou d'un collier de perles brisées ; souvent elle se voyait promener au milieu des tombes et des cercueils, ou bien elle apercevait un tombeau orné d'écussons et d'armoiries, ou les apprêts d'un magnifique convoi.

Mais voici ce qui arriva au beau milieu du jour dans la maison du comte. Vers midi, au moment où les serviteurs servaient leur maîtresse à table, un son aigu se fit tout à coup entendre dans la salle ; la comtesse se leva en sursaut, et lorsqu'on s'enquit de la cause de ce bruit, on trouva fendue du haut en bas, sur un dressoir, la coupe dans laquelle le comte avait accoutumé de boire, et qui se sépara en éclats dès qu'on la voulut toucher. La stupeur et l'effroi s'emparèrent aussitôt de tous les assistants, la pâleur vint sur tous les visages. La comtesse s'écria : « Que Dieu et tous les saints aient pitié de nous ! Ceci est un avertissement de mon mari ; il est mort,

hélas ! il est certainement mort ! » De ce moment on ne put l'arracher à cette affreuse idée, et elle ne fit que pleurer et se lamenter.

Le troisième jour elle eut un pressentiment qu'elle ne sut s'expliquer ; une voix secrète lui disait qu'elle allait recevoir des nouvelles du comte.



C'est pourquoi elle monta sur la plus haute plate-forme de la tour, et perça d'un long regard plein d'anxiété la route qu'avait prise son époux lors de

son départ. A peine y était-elle, qu'elle aperçut un cavalier galopant de toute la vitesse de son cheval, et franchissant, rapide comme l'éclair, les haies et les rochers, les monts et les vallées; il semblait agiter, comme au bout d'une lance, une banderole d'étoffe, en façon de bannière, qui tantôt rasant la terre, tantôt flottant dans l'air, devenait le jouet des vents. Les vêtements du cavalier étaient noirs ainsi que sa monture, et il s'avançait rapidement vers le château. Lorsqu'il fut près de la porte, Jutta reconnut Irwin vêtu de deuil, et ce qu'elle prenait de loin pour une bannière, était un long crêpe qui descendait de son chapeau jusqu'aux sabots de son cheval. « Ah ! Irwin, mon beau page, s'écria anxieusement la comtesse du haut de la terrasse, quelle nouvelle m'apportes-tu ? comment va ton maître? — Hélas! répondit Irwin d'une voix pleine de larmes, hélas! la nouvelle dont je suis porteur est bien douloureuse, noble dame, et va coûter bien des larmes à vos beaux yeux! Arrachez la guirlande de fleurs qui orne vos blonds cheveux, et changez votre robe rose contre des ornements et des crêpes de deuil. Le comte Henri est mort! — O malheur! s'écria la comtesse ; quelle affreuse nouvelle ! » A peine eut-elle dit ces mots, qu'un frisson glacial parcourut tous ses membres, les ombres de la mort voilèrent son visage, ses genoux se dérobèrent sous elle, et elle tomba inanimée dans les bras de ses femmes. Tout le comté de Hallermund retentit de cris de douleur lorsque la nouvelle de la mort du comte s'y fut répandue et que le glas funèbre de la cloche vint la confirmer. Ses vassaux et ses serviteurs étaient dans la douleur et la consternation, pleurant la mort malheureuse et prématurée d'un si excellent maître.

Il paraît que de toutes les douleurs qu'engendrent les passions, celles qui attaquent le moins les sources de la vie sont celles qui viennent du cœur. La veuve désolée ne succomba donc point à son chagrin, quoiqu'elle désirât vivement d'être débarrassée de son enveloppe mortelle, afin que son âme pût rejoindre sur le chemin de l'éternité l'ombre chérie de son époux. Cependant son vœu, cette fois, ne se réalisa pas encore ; il eût été dommage, en vérité, que son âme délaissât sitôt la demeure ambulante qui lui avait été assignée pour séjour ; car c'est folie de dédaigner un logement commode et élégant, pour aller demeurer à la belle étoile; autre chose est de souhaiter d'abandonner une vieille masure qui à chaque instant menace ruine de tout côté, et l'on comprend très-bien qu'une matrone dont la charpente craque de toute part désire sa délivrance, et que l'on ne peut trouver d'objection au vœu raisonnable qu'elle fait de retourner à la terre ; mais qu'une jeune et jolie fille ne parle que de mort et de tombeau lorsque quelque désordre a lieu dans l'accord des cordes de son cerveau, ou lorsque la réussite de quelque intrigue se fait attendre, ce ne sont que simagrées. La belle Jutta souhaitait de mourir avec son époux comme la

femme du sage Sénèque, qui se fit ouvrir les veines pour tenir compagnie à son mari. Mais dès qu'il eut perdu tout son sang et qu'elle vit que la mort l'avait déjà saisi , elle se rendit à de prudents conseils et se hâta de faire bander ses veines ; car elle pensa avec raison que l'âme du sage, étant partie la première, avait pris une avance notable qu'il lui serait difficile de regagner en voulant la rejoindre.

Après que la violence de la première douleur se fut un peu calmée sous un torrent de larmes, et que le cœur brisé de la jeune veuve eut trouvé un instant de repos, elle fit venir le fidèle Irwin pour qu'il lui racontât tous les détails de la fin déplorable de son maître.

Il lui apprit que le jour même et à l'heure où l'accident de la coupe brisée arriva au château, les comtes alliés s'étaient avancés vers les gens de Stedingen et avaient engagé la bataille contre eux. Le comte Henri avait été désigné pour attaquer le premier les lignes ennemies. Dans le fort de la mêlée sa cuirasse avait été fendue d'un coup de hache d'armes, et une lance lui avait percé la poitrine.

« Malheureux enfant! dit à ces mots la comtesse au page, ne t'avais-je pas prié de rappeler au comte son serment et son amour au cas où il se laisserait emporter à l'ivresse de la victoire? As-tu donc perdu la parole pour l'en faire souvenir, ou bien a-t-il été sourd à ta voix?

— Ni l'un ni l'autre, noble dame, répondit Irwin ; je ne vous ai pas encore tout raconté. Aux côtés de votre époux se tenait le comte Gérard d'Oldenbourg, votre frère, qui, la veille seulement, avait été fait chevalier, et qui ce jour-là faisait ses premières armes. Plein de courage et emporté par le feu de la jeunesse, il se précipita à corps perdu dans les rangs ennemis, et bientôt il fut entouré ; cent glaives menacèrent à la fois sa tête et s'y exercèrent tellement, que son panache s'éparpilla comme un tendre duvet. Lorsque le comte Henri aperçut le péril où se trouvait son beau-frère, il lança son cheval pour voler à son secours. Je m'écriai alors de toutes mes forces : « Prenez garde, seigneur ! prenez garde ! souvenez-vous de votre épouse adorée! » Mais il ne m'écouta point, et, se tournant vers ses chevaliers, il s'écria : « En avant! mes chers compagnons ; suivez-moi! il y va de la vie de ce noble jeune homme! » En un clin d'œil il fut au sein de la mêlée et couvrit votre frère de son bouclier éclatant; son bras vigoureux abattait à droite et à gauche la forêt de lances, comme fait des épis la faux du moissonneur au temps de la moisson. Le comte Gérard se dégagea de la foule qui l'entourait et fut enlevé par les siens loin du champ de bataille : mais celui qui l'avait sauvé succomba. Je reçus les dernières paroles qu'il vous adressait, lorsque j'eus relevé la visière de son casque. Il me reconnut, et, me jetant le plus bienveillant regard, il me tendit la main et me dit d'une voix affaiblie par l'approche de la mort : « A fidèle maître, fidèle serviteur!

Irwin, retourne au château et va annoncer ma mort à la comtesse. Dis-lui qu'il n'est pas besoin de me pleurer et de me regretter beaucoup ; que nos conventions tiennent toujours. Ah ! puisses-tu être bientôt près de moi,



Jutta, bien-aimée de mon cœur ! » A ces mots le comte rendit le dernier soupir, et je vis de mes propres yeux son âme pure s'envoler comme une ombre légère, de ce monde dans l'autre. Le soleil était alors à l'apogée de sa course. »

Ce récit, comme il est facile de le supposer, émut douloureusement la veuve désolée, qui se mit à gémir et à se lamenter de plus belle, versant tous les pleurs de ses yeux. Ses femmes, pour lui épargner ces vives commotions. voulurent engager le page à se retirer ; mais la comtesse le fit rester.

« Hélas ! Irwin, mon beau page, dit-elle, je ne sais pas encore tous les détails de la mort de ton maître : raconte-m'en davantage. Son cadavre a-t-il été, pendant l'action, foulé aux pieds des chevaux ? Les ennemis, dans leur fureur, l'ont-ils mis en lambeaux ; ou bien, comme il convient à un chevalier de son rang et de sa valeur, a-t-on confié à la terre sa dépouille mortelle ? Cher page, dis-moi tout ce que tu sais. »

Irwin sécha les pleurs que lui arrachaient la douleur de la belle comtesse et la mort de son excellent maître, et qui sillonnaient ses joues blanches et rouges comme du lait et du sang, puis il continua son récit en ces termes :

« Ne craignez pas que les dépouilles mortelles de votre valeureux époux aient été souillées ou profanées. Les comtes ont remporté une victoire signalée et sont restés maîtres du champ de bataille Après l'affaire, ils se rendirent sur le terrain pour rechercher leur frère et compagnon d'armes; ils firent enlever son corps comme une relique précieuse, et lui firent de pompeuses et magnifiques funérailles ; son cœur fut retiré pour être livré aux chirurgiens, afin qu'il fût embaumé, ainsi que l'avait recommandé le noble défunt, et qu'il vous fût présenté de sa part comme un dernier gage de son amour.

« Au passage du convoi, toute l'armée se tint debout, les étendards et les lances renversés; les chevaliers tenaient leurs épées baissées dans un silence solennel. Les timbales faisaient entendre le sourd tintement des trépassés, et les hautbois exécutaient une marche funèbre. Un maréchal précédait, un bâton noir à la main; il était suivi de quatre preux chevaliers; le premier portait la cuirasse du comte, le second son bouclier poli, le troisième son épée nue; le quatrième ne portait rien, il conduisait le deuil et paraissait absorbé dans la plus profonde tristesse. Les comtes et tous les chevaliers suivaient le noir cercueil entouré de trente-deux écussons, et sur lequel reposait une couronne de laurier. Lorsque le cercuil fut descendu dans la fosse et que ceux qui l'avaient porté eurent dit tout bas un *Pater* et un *Ave* pour le repos de l'âme du comte, mon cœur se brisa en entendant les impassibles fossoyeurs combler la fosse et y amonceler les lourdes mottes de terre, dont le bruit sourd et lugubre, en roulant sur la



bière, devrait à lui seul réveiller un mort. La tombe fut entourée de gazon

et ornée de trois croix, une à la tête, une autre aux pieds, et la troisième au milieu, pour rappeler aux générations futures que là est enterré un héros allemand [1]. »

Quoique le récit circonstancié du fidèle Irwin eût arraché de nouvelles larmes aux beaux yeux de sa maîtresse, elle ne s'en contenta pas encore, mais elle s'enquit de mille particularités qu'elle tenait à connaître, car les gens affligés se complaisent toujours dans leurs idées douloureuses ; le chagrin finit par produire une espèce de mélancolique volupté, et l'âme s'accoutume à cette espèce d'existence funèbre. La comtesse faisait chaque jour recommencer au page son même récit, lui demandant de l'instruire des plus minutieux détails, comme de la longueur et de la largeur des nœuds que les chevaliers portaient au bras gauche le jour du convoi, et si ces nœuds étaient de crêpe ou de soie ; si l'on avait choisi un cheval noir pour suivre le convoi, et si le cheval de bataille était blanc, bai ou alezan ; si les poignées du cercueil étaient étamées ou argentées, et d'autres choses tout aussi intéressantes auxquelles personne ne pouvait songer ; car la plus petite modification apportée au deuil officiel d'une cour préoccupe souvent davantage le public, même de nos jours, que l'objet du deuil lui-même.

Des apothicaires et des chirurgiens furent appelés pour embaumer le cœur du comte. Soit qu'il leur fût difficile, à cette époque, de se procurer les aromates exotiques nécessaires à l'embaumement, soit qu'ils suivissent les us et coutumes des médecins, qui ne sont guère avares de leur temps, — quand il est bien rétribué, — ils mirent six mois entiers à terminer l'opération. En revanche, elle avait été faite avec tant de soin, que l'urne dans laquelle était renfermé le cœur aurait pu remplacer avec avantage une cassolette sur une console. Toutefois, la veuve éplorée se garda bien de vouer à ce profane usage les restes sacrés de son époux. Elle fit construire dans son parc un magnifique mausolée en albâtre et en marbre, au sommet duquel s'élevait la statue du comte, armé de pied en cap, tel qu'il était quand il partit pour la guerre. Autour du monument, ombragé de saules pleureurs et de hauts peupliers noirs, elle planta de ses propres mains des bordures de jasmin et de romarin, et dans un des caveaux de l'édifice elle déposa, avec leur vase de porphyre, les dépouilles du comte, ornées par elle, chaque jour, de fleurs nouvelles. Là, dans ce sanctuaire de la fidélité, seule ou accompagnée du page qui lui répétait les détails de la mort et des funérailles du comte, elle passait des heures entières, tantôt silencieuse et recueillie, plongée dans une calme mélancolie, tantôt dans les angoisses et les larmes, en proie au paroxysme

[1] Ces trois croix doivent se trouver encore sur le champ de bataille, dans les environs de Stedingen. On trouve souvent de ces croix dans les champs, et le peuple croit généralement qu'elles indiquent la sépulture de quelque guerrier.

de la passion. Souvent ses souffrances éclataient en paroles, et ses lèvres harmonieuses laissaient échapper ces plaintes funèbres :

« Ombre chérie, invisible témoin de mes pleurs et de ma constance, si tu « planes autour de la plus noble partie de ton corps, renfermée dans cette « urne funéraire, pourquoi te cacher à l'épouse de ton cœur, à celle qui « t'appelle avec délire ?

« Révèle-moi ta présence par un signe sensible ! Comme une brise bien-« faisante, viens rafraîchir ces yeux brûlés de pleurs, ou fais frémir sous « ton vol, de la base jusqu'au dôme, les marbres de cette grotte, et reten-« tir les échos de la voûte !

« Montre-toi sous la forme d'une brume légère ; que mon oreille recon-« naisse le bruit de tes pas ; que mes yeux s'enivrent une fois encore du « bonheur de te voir !

« Hélas ! le silence de la mort et le calme du tombeau m'environnent ! « nulle brise ne s'élève, nulle feuille ne frémit ! Pas une haleine ! pas un « souffle de vie !

« L'espace incommensurable de la terre et des cieux nous sépare ! Dans « l'étoile brillante qu'elle habite, ton âme immortelle ne songe plus à moi ! « Elle n'entend plus mes plaintes, ne compte plus mes larmes ! Elle n'a plus « un regard de pitié pour mes souffrances !

« Malheur à moi ! Un sort fatal brise les liens qui devaient nous unir à « jamais ! Tu m'abandonnes, inconstant ! Le cœur joyeux, tu fuis d'un pas « rapide dans l'azur du ciel, et moi, malheureuse, enchaînée vivante sur « cette terre maudite, je ne puis suivre tes traces !

« Je l'ai perdu, perdu pour toujours, l'époux que mon cœur aimait ! Son « âme ne daigne point descendre sur terre pour me consoler et me prouver « par un signe visible que le flambeau de son amour ne s'est point éteint « au seuil de l'éternité !

« O vous, forêts, et toi, fils des rochers, écho fidèle, écoutez mes plain-« tes, redites-les aux plaines écartées, aux ruisseaux qui murmurent ! — « J'ai perdu mon éponx, je l'ai perdu à jamais !

« O souffrance ! attache-toi pour toujours à ce cœur ulcéré, et dévore « ma vie ! Que la tombe reçoive mes os ; que mon ombre affligée rencon-« tre l'infidèle dans les demeures célestes, et si elle le trouve sans pitié, « qu'elle en gémisse l'éternité entière ! »

Durant toute une année, la malheureuse veuve, bercée de rêves décevants, visita chaque jour le mausolée. Elle nourrissait toujours en secret l'espoir que, vaincu par tant d'amour, son époux quitterait quelques instants le royaume des âmes pour venir l'assurer ici-bas de son invariable fidélité. Chaque fois elle répétait ses prières, et chaque fois elle arrosait l'urne de ses larmes. Cet exemple remarquable de foi conjugale surprit tout

le voisinage ; partout où l'on apprit l'histoire de la fidèle Jutta de Hallermund, les veuves, pour se faire valoir, reprirent le deuil qu'elles avaient quitté, et maint époux, depuis longtemps oublié, lui dut les honneurs d'une tardive apothéose. Les amants et leurs maîtresses, pour donner plus de force et de solennité à leurs vœux, venaient s'engager au pied du mausolée. Le soir, à la clarté de la lune, des troupes de chanteurs et de jeunes filles sentimentales célébraient en chœur l'amour du comte Henri de Wackern et de Jutta de Hallermund, et du haut des peupliers noirs, le rossignol mêlait ses accents plaintifs à ces chants harmonieux.



Il faut en convenir, les poëtes et les sculpteurs, dans leurs sujets allégoriques, ont assez bien suivi les données de l'expérience, en nous montrant l'Espérance appuyée sur une ancre, la Fermeté sur une colonne, et en nous représentant les passions turbulentes sous l'emblème des vents déchaînés ou des vagues furieuses. La tempête la plus opiniâtre finit par s'apaiser, et la mer agitée reprend son niveau. Ainsi se calme le trouble de nos idées : ainsi tombe l'emportement de nos passions; les sombres nuées se dissipent, l'horizon s'éclaircit ; on pressent le soleil et le beau temps.

Un an s'était écoulé, et déjà les échos du mausolée ne répétaient plus si souvent ni sur un ton si lugubre les plaintes de la belle Jutta. Maintes fois, le mauvais temps, l'appréhension d'un rhume ou quelque autre raison l'empêchèrent d'accomplir son pèlerinage quotidien, et quand elle ne trouvait pas de prétexte plausible pour s'en dispenser, elle se rendait à la tombe de son époux avec l'indifférence de la nonne qui court à matines,

plutôt par habitude que dans le but de remplir un devoir sacré. Bientôt ses yeux refusèrent de pleurer et son cœur de gémir ; si quelques soupirs s'échappaient encore de sa poitrine, ils n'étaient qu'un faible écho de sa douleur passée ; ou s'ils exprimaient un sentiment réel, ce sentiment, hélas ! ne se rapportait plus à l'urne funéraire ; et la fidèle veuve de rougir, et de se demander pour qui son cœur parlait. Peu à peu, elle finit par renoncer à l'extravagante idée de chercher par ses prières à rappeler sur terre l'âme de son époux, pour exiger de lui l'accomplissement de l'article secret de leur contrat nuptial.

Bref, après avoir interrogé son cœur, elle s'aperçut qu'un changement, assez fréquent chez une veuve jeune encore, s'était opéré en elle. L'astre vers lequel elle avait gravité jusqu'alors était sur son déclin ; un astre nouveau paraissait à l'horizon, et exerçait sur elle sa puissante attraction. C'étaient les yeux noirs d'Irwin, qui, à son insu, avaient opéré cette métamorphose. Outre ses fonctions ordinaires, qui se réduisaient à précéder sa maîtresse pour lui ouvrir les portes, et à la suivre pour lui porter la queue, Irwin, depuis la mort de son maître, en exerçait une nouvelle. Elle consistait à retracer une fois par semaine à la comtesse les dernières heures de son époux ; et le page mettait une telle éloquence dans ses paroles, que la belle Jutta ne pouvait se lasser de l'entendre. Chaque fois il se rappelait quelque détail qu'il avait omis jusqu'alors, et il ne se bornait pas même à reproduire ce que le comte avait dit et fait en réalité, mais il interprétait encore tous les sentiments qui s'étaient peints dans les yeux de ce dernier au moment de sa mort. Chaque mouvement, chaque expression du visage, étaient commentés ainsi d'une manière flatteuse pour la comtesse. Tantôt il affirmait que, durant son agonie, le comte, à en juger par ses regards, avait dû voir passer devant lui l'image adorée de Jutta ; tantôt il enviait le charme ineffable que l'âme du comte devait éprouver à contempler sans témoins cette noble douleur, et à sécher sous d'invisibles baisers ces larmes répandues sur ces joues charmantes ; tantôt enfin il exaltait le bonheur du chevalier qui meurt au champ de bataille, pleuré par d'aussi beaux yeux, et soutenait qu'on ne pouvait payer, même de la vie, une seule de ces délicieuses larmes.

Dans l'effervescence de sa douleur, la comtesse n'avait pas fait grande attention d'abord à tous ces propos. Insensiblement elle y trouva un attrait dont elle ne soupçonna pas le danger, et finit même par y prendre tellement goût, qu'elle semblait, en rehaussant ses charmes naturels par la toilette, provoquer en quelque sorte les adulations du page. Bien que dans son désespoir elle eût souvent invoqué la Souffrance, en la suppliant de détruire sa jeunesse et sa beauté, la Souffrance, cette implacable ennemie de toutes les grâces, avait heureusement refusé de lui rendre ce triste ser-

vice. La langueur de ses yeux se mariait si bien à la pâleur rosée de ses joues, ses épaules ondoyantes et blanches comme le cygne se détachaient avec tant de grâce sur ses vêtements de deuil, qu'on ressentait un charme



inexprimable en la contemplant; car, au dire des experts, le demi-jour souvent est plus favorable à la beauté que la lumière. Il eût fallu qu'Irwin n'eût point d'yeux pour voir, ou perdît son nom de page, pour rester impassible devant tant d'attraits. Comme le papillon, il pensait que toute fleur lui appartenait, qu'elle fût venue dans un jardin environné de haies, ou au milieu des prairies : sur les ailes diaprées de la Fantaisie, il franchissait haies et murailles.

Le respect qu'il devait à sa maîtresse le força d'abord à renfermer sa passion dans son cœur; mais sa rougeur quand ses yeux venaient à rencontrer ceux de la comtesse, son application à deviner ses moindres désirs, sa promptitude à les exécuter, son attention à trouver sans cesse quelque chose de flatteur à lui dire, prouvaient suffisamment à cette dernière qu'un sentiment plus puissant que le simple devoir faisait agir le page. Grâce à la pénétration dont les femmes sont douées dans les affaires de cœur, la comtesse eut bientôt deviné le secret qu'on lui cachait. Cette découverte ne l'affligea nullement. Une jeune veuve, après tout, n'est pas faite pour roucouler éternellement, comme une tourterelle, sur la mort d'un époux. L'aventure lui plaisait; elle n'y voyait aucun mal, car jamais on n'en arrivait aux explications : elle se promit donc de continuer une intrigue qui occupait son esprit, sans danger pour son cœur. Mais, hélas! l'étincelle tombée dans ce cœur y avait trouvé plus d'aliment qu'elle ne croyait elle-

même, et y avait donné naissance à un feu ardent et vivace. Le rusé page, qui s'en aperçut, suivit avec une joie maligne les progrès de l'incendie. Ce que, dans les écarts même de sa fantaisie, il s'était interdit d'espérer, lui parut possible; ses rêves les plus téméraires lui semblèrent réalisables, et, sa vanité de page aidant, il en vint à croire qu'il pourrait devenir un jour l'époux de sa maîtresse. L'impatience qui accompagne toujours un premier amour le décida à tenter la fortune et à jouer son bonheur dans un hardi coup de dés.

Un jour qu'il accompagnait la comtesse au mausolée, après avoir devisé avec elle sur le bonheur d'aimer, sûr, à l'air et aux yeux de Jutta de l'application qu'elle faisait de cette thèse philosophique, il s'interrompit brusquement, et mit la conversation sur le chapitre qu'il avait préparé.

« Madame, dit-il, l'homme n'est pas fait pour rester éternellement sur un point de la terre; d'ailleurs, toute chose a son temps. J'ai pesé mûrement les motifs de ma résolution, et je viens vous prier humblement de m'accorder mon congé. Il est temps, ce me semble, que je suive la trace de mes aïeux et que j'apprenne, comme eux, à manier la lance et l'épée. Je suis sorti d'enfance, et ne puis plus borner mon ambition à porter la queue de la robe d'une dame.

— Qu'entends-je? reprit la comtesse. D'où te vient cette détermination soudaine? Ne trouves-tu point chez moi tous les égards, tous les soins qu'une sage maîtresse doit avoir pour ses serviteurs? Quelle folie! Pourquoi fuir ainsi?

IRWIN.



H! l'incurable ennui
M'obsède et me dévore ;
D'un tourment que j'ignore
Mon cœur est poursuivi.
Une humeur vagabonde
Me pousse par le monde,
Et pourtant le bonheur
N'est qu'ici pour mon cœur! »

La comtesse fut touchée des souffrances d'Irwin, bien qu'après tout elle fût plus heureuse que peinée de l'état de son âme. Elle eût souhaité seulement lui arracher une déclaration plus claire et plus positive.

Elle reprit donc :

« Dis-moi, Irwin, quelle est la cause de ton mal. Est-ce la gloire et l'éclat des armes qui te tentent? Est-ce l'ennui et la monotonie de ce manoir qui t'accablent? As-tu cédé à un simple caprice d'enfant mutin, ou bien une passion funeste a-t-elle envahi ton âme, et y cause-t-elle ses ravages? Voyons, parle, sois franc, et dis-moi la cause du trouble où je te vois.



IRWIN.

Vous le voulez! eh bien, vous saurez mon secret :
Voudrais-je le cacher, mon cœur vous le dirait.

Trop longtemps j'ai servi sous l'obscure livrée,
Sans profit, sans honneur;
Et je veux dague au poing et bannière arborée,
Être maître et seigneur.

Eh! que m'importe à moi que la rose fleurisse
Si, pour moi, c'est en vain;
Que le pampre doré sur le coteau mûrisse,
Si d'autres ont le vin! »

La comtesse comprit suffisamment le sens de ces paroles. Elle ne se trompa point sur les vœux secrets, les espérances déguisées que la position d'Irwin l'empêchait d'exprimer plus clairement. Sans rebuter complétement le page, elle désirait observer les convenances, double but qu'elle essaya d'atteindre par son maintien qui permettait l'espoir, et par sa voix qui imposait le respect. Elle baissa timidement les yeux, fit semblant d'ajuster un ruban, et dit avec une aimable rougeur :

« La rose fleurit sans songer au sein qu'elle ornera; le pampre mûrit sans s'inquiéter des lèvres qui le presseront. Il leur suffit de flatter notre odorat, et de plaire à nos yeux. Le sage se contente de les voir et de les admirer; le fou étend la main pour saisir la grappe qu'il ne peut atteindre, et cueillir la rose dont les épines le blessent. »

De la bouche de la belle veuve, l'apologue n'était guère consolant. Irwin, toutefois, se rassura en voyant le maintien de la comtesse démentir la rigueur de ses paroles. Il se tut et soupira, les yeux fixés sur terre avec mélancolie; et Jutta, par compassion, d'imiter cette pantomime expressive......

Peu de jours après, l'espiègle, armé de pied en cap par les soins de la comtesse, entrait gaiement en campagne, monté sur le cheval de bataille du comte, son défunt maître.

Au lieu de lui nuire, l'absence servit ses projets. Privée de celui qui savait si bien compatir à ses maux, la comtesse s'ennuya bientôt dans son manoir solitaire. Sa douleur, n'étant plus alimentée, fit place à des préoccupations d'une tout autre nature. Le lien qu'elle avait formé naguère avec tant d'amour, elle songea sérieusement à le dénouer ; et comme elle croyait aux pronostics, elle fut curieuse d'essayer si la chose était possible. Profitant d'un moment où elle était seule, elle ouvrit le cœur en or qu'elle portait sur son sein, en tira l'emblème de sa fidélité, et l'examina avec la plus grande attention pour voir la disposition des lacs et démêler les cordons sans les rompre. Grâce à l'habileté de ses doigts, elle réussit à défaire les premiers nœuds ; mais toute son adresse, tous ses efforts échouèrent devant le nœud principal. Sa patience finit par se lasser : ne voulant pas faire les choses à demi, elle prit des ciseaux, et se servit de l'instrument, comme Alexandre de son épée pour couper le nœud gordien. Le problème était résolu : les lacs d'amour n'étaient plus un obstacle insurmontable.

L'honnête comtesse se croyait donc en droit de former de nouveaux nœuds, et de les substituer aux anciens dans l'amulette qu'elle portait. Mais un scrupule vint l'arrêter au moment où elle songeait à exécuter ce projet. « Les lacs d'amour, se dit-elle, ne sont que l'emblème des liens qui nous unissent sur la terre : ces liens sont sujets à se rompre, et la faux de la mort les avait tranchés avant mes ciseaux. Mais il en est différemment peut-être des engagements qui nous lient dans un autre monde. Comment passerais-je l'éternité tout entière, le cœur partagé entre deux rivaux, dont les droits seront pareils? Comment supporterais-je leurs reproches? car chacun d'eux voudra posséder seul mon cœur. Vivement contrariée, la comtesse devint de jour en jour plus triste et plus morose. Enfin, ne sachant quel parti prendre dans une affaire aussi délicate, elle résolut de s'en rapporter à un grave personnage qu'elle supposait plus instruit qu'elle dans les choses du ciel.

Le prieur d'Eldagsen passait pour un homme d'une piété et d'une science peu communes, capable de résoudre, avec les lumières de la scolastique, les questions les plus subtiles du monde spirituel. Le séraphique docteur vous eût dit au juste combien d'esprits célestes trouveraient place sur la pointe d'une aiguille. Après cela, l'on conviendra que ce n'était qu'un jeu pour lui de débrouiller une question du droit matrimonial, tel qu'il est réglé dans le monde des esprits.

La comtesse fit atteler ses chevaux, et, le cœur plein d'angoisse, se rendit près du savant abbé.



« Vénérable docteur, lui dit-elle, je viens vous soumettre une étrange question sur laquelle j'appelle votre sollicitude et vos conseils. » Les préoccupations philosophiques du digne prieur ne l'empêchaient pas d'être sensible aux attraits du beau sexe, et il ne refusait jamais ses conseils aux dames qui le consultaient sur leurs peines de cœur, surtout lorsqu'elles réunissaient la jeunesse à la beauté.

« Vertueuse dame, lui dit-il, quels sont les chagrins qui troublent votre noble cœur? Faites-moi part de vos peines secrètes, afin que je répande sur elles les consolations d'en haut?

— Un vœu téméraire arraché par l'amour, telle est, répondit-elle, la cause de mes maux. J'ai juré à mon époux, quand la tombe nous aurait séparés, de renouveler l'engagement qui m'enchaîne à lui et de l'étendre à l'éternité entière. Mais, dites-moi, une femme, dans le printemps de l'âge, a-t elle pu disposer ainsi de son cœur? Dois-je passer ma vie entière dans

un triste veuvage pour une espérance qui ne se réalisera peut-être jamais? Dites-moi, mon père, ceux qui se sont aimés dans ce monde s'aiment-ils encore dans l'autre? ou bien ce qui a été lié sur terre est-il délié dans le ciel? — Eh! oui, certainement, répondit le corpulent prieur; les engagements de ce monde sont nuls dans l'autre. Cela se comprend de reste, et la question est oiseuse. Ne savez-vous pas, madame, que dans le ciel on ne se fait plus la cour? Comment le mariage, qui est souvent un enfer, y existerait-il? Les unions les plus heureuses ont leurs heures d'ennui, l'expérience le prouve. Comment supposer des troubles et des querelles de ménage dans le séjour de la paix et de la félicité? Allez, la mort a rompu votre contrat; vous êtes libre comme l'oiseau sur la branche, comme la biche échappée aux filets du chasseur. Toutefois, vous avez chargé votre conscience d'un vœu téméraire et il faut y songer; notre sainte Église a le pouvoir de vous en relever. N'oubliez pas mon pauvre couvent, et je me charge de vous obtenir de notre digne évêque une dispense qui vous permettra de convoler à de secondes noces sans vous rendre coupable de péché dans ce monde ou dans l'autre. »

Tout allait aux souhaits de la comtesse. Elle était certaine maintenant que ses prétendus engagements n'étaient qu'un caprice enfanté par la tendresse et l'exaltation, et sa théorie sur la glorification de l'amour un beau rêve. Elle imposa silence à ses scrupules, régla ses comptes avec l'abbé, et au sortir de la conférence, après avoir fait la part du pauvre couvent, elle partagea le repas que le prieur lui offrit sur une table resplendissante d'argenterie, le cœur léger et content, pareille à l'esclave qu'un sort imprévu arrache à ses chaînes et qui savoure l'air de la liberté. Son seul désir maintenant était que le beau page revînt le plus tôt possible de la guerre, afin de resserrer les liens de l'amour qui les unissait; seulement elle se promit de ne plus étendre ses vœux à l'autre monde, afin que, le cas échéant, elle n'eût pas à solliciter une nouvelle dispense. En attendant, le jeune chevalier ajournait son retour, et cette absence prolongée jetait chaque jour plus d'huile sur la flamme de la comtesse.

Une des questions les plus épineuses et les plus controversées dans les académies d'amour, est celle de savoir lesquelles sont les plus puissantes des premières amours ou des secondes. Le problème n'est pas facile à résoudre d'emblée; mais il est de fait cependant, et l'expérience le prouve, qu'une jeune veuve initiée à toutes les nuances du sentiment apporte dans un second choix plus d'ardeur et de feu que dans le premier, qui n'est pour elle en quelque sorte que le noviciat de l'amour. La passion l'emportait chez Jutta au point qu'elle oubliait la retenue et la pudeur que les convenances imposent à son sexe. Dans son délire, elle soupirait et s'écriait à haute voix :



H! Irwin, toi mes délices, Irwin, toi la joie de mon âme, Irwin, toi le flambeau de mon cœur, pourquoi tarder si longtemps au champ d'honneur? la grappe mûrit pour toi, la rose fleurit et t'invite à la cueillir. Vous, brises, qui voltigez avec tant de douceur autour de mon sein, volez auprès de mon chevalier. A travers sa lourde cuirasse soufflez-lui ma tendresse au cœur; qu'il oublie les dangers de la lutte, et que, vainqueur dans le combat, il vienne couronner ma fidélité. »

Que les brises se soient acquittées de leur message ou que le jeune chevalier n'ait suivi que ses propres inspirations, peu importe; le fait est qu'il revint inopinément, et son retour ramena dans le château de Hallermund la joie, qui en avait été bannie depuis le grand bal.

La comtesse quitta ses habits de deuil et reçut Irwin, non point comme son ancien serviteur, mais avec les honneurs dus à un chevalier. Elle lui donna un splendide festin pendant lequel on lui servit la coupe, à lui qui l'avait offerte naguère aux autres. Les matrones du voisinage en glosèrent à leur aise, et les plus pénétrantes découvrirent ce qu'elles prétendent toujours avoir deviné quand le fait est arrivé, qu'il existait, entre la comtesse et le chevalier, un amour que l'autel allait bientôt légitimer. Naguère encore elles eussent parié mille contre un que la comtesse ne se remarierait jamais; aujourd'hui c'était le contraire qu'elles soutenaient envers et contre tous. Pendant que les quatre châteaux voisins discutaient, avec une gravité métaphysique, la possibilité et la réalité d'un second amour chez la comtesse, Irwin, de son côté, songeait à mettre fin à la controverse en s'assurant de sa conquête. Pour franchir la distance qui le séparait de son ancienne maîtresse, il comptait sur les ailes de l'amour, et, confiant dans sa puissance, il brigua ouvertement la main de Jutta. Cette dernière, en s'affranchissant de son vœu de fidélité, avait fait le premier pas, c'est-à-dire le plus difficile. Le second lui coûta moins. Il ne s'agissait en effet que d'oublier son rang, de descendre un degré de l'échelle des honneurs et de braver l'opinion du grand monde pour suivre l'inspiration de son cœur. Elle épargna donc la moitié du chemin à l'heureux chevalier, vint au-de-

vant de ses confidences, et mit le comble à tous ses vœux en formant avec lui un tendre lien auquel il ne manquait plus que la bénédiction du ciel, que le bon prieur d'Eldagsen était d'ailleurs tout disposé à donner. Les plaisanteries, les mauvais propos de la parenté de la comtesse n'aboutirent à rien ; les préparatifs de la noce se firent en grande pompe, et la riche fiancée s'efforça de couvrir sous l'éclat et l'appareil ce qui manquait à son second mariage du côté de la naissance et de la dignité.

Un mois environ avant la cérémonie, la belle Jutta, au bras de son fiancé, se promenait fort tard dans le parc et prouvait au chevalier que pour lui fleurissait la rose et mûrissait le pampre. Au milieu de leurs causeries d'amour, le couple s'égara, et le hasard les conduisit à l'endroit où



se trouvait le mausolée depuis longtemps abandonné par la comtesse au silence de la solitude. La lune donnait en plein sur la façade et l'heure

avancée de la nuit ajoutait à la solennité de l'effet. La comtesse leva par hasard les yeux, et ses regards tombèrent sur la statue qui ornait le dôme du monument. Il lui sembla que le marbre s'animait comme jadis le chef-d'œuvre de Pygmalion, auquel l'enthousiasme de l'artiste communiqua la vie. La statue parut se mouvoir ; elle leva la main et fit un signe d'avertissement ou de menace. A cette vue, un frisson parcourut le cœur de la parjure ; elle se jeta en arrière, poussa un cri et cacha sa tête dans les mains du chevalier.

Irwin, effrayé, ne savait à quelle cause attribuer le trouble de sa compagne : « Pourquoi tremblez-vous, chère comtesse? lui dit-il ; ne craignez rien ; vous êtes dans mes bras, et mes bras vous défendront tant que mon cœur battra dans ma poitrine. — Irwin, cher Irwin, murmura la comtesse d'une voix altérée par l'émotion, ne voyez-vous pas la statue du mausolée qui s'agite et me menace de la main? Fuyons, fuyons ces lieux maudits, où nous éprouvons les angoisses de la mort ! » Vivement contrarié de cette vision, Irwin essaya d'en démontrer l'impossibilité à la comtesse : « Rassurez-vous, lui dit-il ; ce qui vous épouvante n'est qu'un effet de votre imagination. Votre erreur est causée par les ombres que ces grands ormes, agités par le vent, promènent autour d'eux, et dans lesquelles viennent se jouer les pâles clartés de la lune. Sous l'impression mélancolique de la nuit, vos yeux, dans ces jeux de la lumière, ont cru voir un fantôme. — Non pas, reprit la comtesse ; mes yeux ne se sont point trompés ; la statue a remué ; elle m'a sommé de tenir mes serments. Hélas ! Irwin, cher Irwin, je ne serai jamais votre épouse. » Ces mots tombèrent comme un poids sur le cœur du malheureux : il respirait à peine, et sa bouche ne put prononcer aucune parole. Il chercha toute la nuit les moyens de dissiper les terreurs chimériques de la comtesse, mais aucun de ceux qu'il imagina ne lui ayant paru propre à remplir ce but, il se leva de grand matin, monta à cheval, et s'en alla chez le prieur d'Eldagsen lui soumettre le cas et réclamer ses conseils ; car lui-même, après tout, ne savait trop que penser de cette étrange apparition que la comtesse s'obstinait à regarder comme réelle. Il exposa la chose au saint homme, et le prieur, qui était une forte tête pour son temps, n'y vit qu'une illusion des sens, et se mit en route pour Hallermund avec Irwin , afin de rassurer lui-même la comtesse. « Laissez les morts en paix, madame, lui dit-il ; les morts ne songent plus aux vivants. Le trépas rompt tous les liens que l'amour a formés sur la terre. Si par hasard votre époux vous contemple du haut du ciel, il voit avec plaisir, j'en suis certain, vos larmes se tarir ; il ne peut qu'applaudir à votre choix et bénir votre union. » L'opinion du savant abbé sur les sentiments des bienheureux calma la comtesse, dont les scrupules s'évanouirent devant sa parole, aussi rapidement que les vaches grasses, dans le

rêve de Pharaon, disparaissaient devant les maigres. Les préparatifs de la noce, que l'on avait interrompus, furent repris, et le jour même on choisit et on commença la robe de la mariée.

Cependant, le bruit se répandait de plus en plus qu'il se passait des choses étranges auprès du mausolée. Ce sanctuaire de l'amour était, disait-on, le théâtre d'apparitions nocturnes. Maint couple, qui s'y était donné de secrets rendez-vous, en était revenu plein d'une frayeur panique. Le feuillage s'agitait, et des gémissements faisaient retentir la voûte. Parfois une flamme bleuâtre, semblable à un feu follet, dansait dans les branches touffues des saules pleureurs, et l'on voyait une forme blanche et élancée se promener autour du monument. Une troupe de musiciens et de ménestrels venus au mausolée, suivant l'habitude, pour y chanter la fidélité, en avait été repoussée par une grêle de pierres, et la grotte avait lancé des flammes, comme si un volcan s'était entr'ouvert pour vomir des flots de lave. Chacun, à Hallermund, avait son histoire à conter ; mais au château, où les esprits forts étaient en majorité, on traitait tous ces récits de bavardages et de fables ridicules ; ou si les faits étaient tellement avérés qu'on ne pût les révoquer en doute, on cherchait à les expliquer par des causes naturelles. En attendant, personne n'osait mettre le pied dans le parc mystérieux dès que le soleil était couché.

Vint enfin le jour du mariage. C'était en plein été, et cependant la journée entière, malgré sa longueur, suffit à peine pour revêtir la comtesse de tous ces ornements que l'art, dans les cours, substitue au simple attrait des grâces naturelles. Les ombres de la nuit couvraient déjà les vallées et les forêts, et le château resplendissait de l'éclat de mille bougies, quand la belle Jutta, étincelante de parure, vint rejoindre son heureux fiancé pour l'accompagner à l'autel, où le bon prieur d'Eldagsen, en habits sacerdotaux, les attendait depuis longtemps.

Le château retentissait de cris de joie ; car la comtesse, redoutant le silence de ses vassaux comme un reproche muet de son inconstance, avait eu soin d'acheter leur allégresse par de nombreuses libéralités.

Le cortège traversa d'un pas lent et solennel la cour jonchée de fleurs, pour se rendre à la chapelle voisine. Mais au haut du clocher, l'on entendait comme une voix lamentable qui jetait aux échos sa plainte sourde et funèbre.

Les chiens des basses-cours poussaient des hurlements effroyables, et du fond d'une vieille tour, une orfraie leur répondait par ses gémissements lugubres. Irwin fit signe aux musiciens de la plate-forme de sonner de la trompe et du clairon, pour empêcher la comtesse d'entendre la voix sinistre du clocher et les cris de l'orfraie.

La bénédiction nuptiale s'accomplit avec toutes les cérémonies d'usage ;


ALLANSON

mais, chose étrange! en revenant de l'autel pour se rendre dans la salle du festin, on vit s'éteindre tout à coup la torche que le page d'honneur, comme le dieu Hyménée, portait devant la mariée : les têtes faibles de l'assemblée ne manquèrent pas d'en tirer de funestes présages, bien que les esprits forts expliquassent la chose par des raisons toutes naturelles.

Jusqu'à minuit, on se livra sans encombre à toutes les joies du festin. Mais à peine le garde de nuit eut-il sonné l'heure fatale, qu'un bruit épouvantable pareil à un ouragan s'éleva dans le château. Les vitraux frémi-

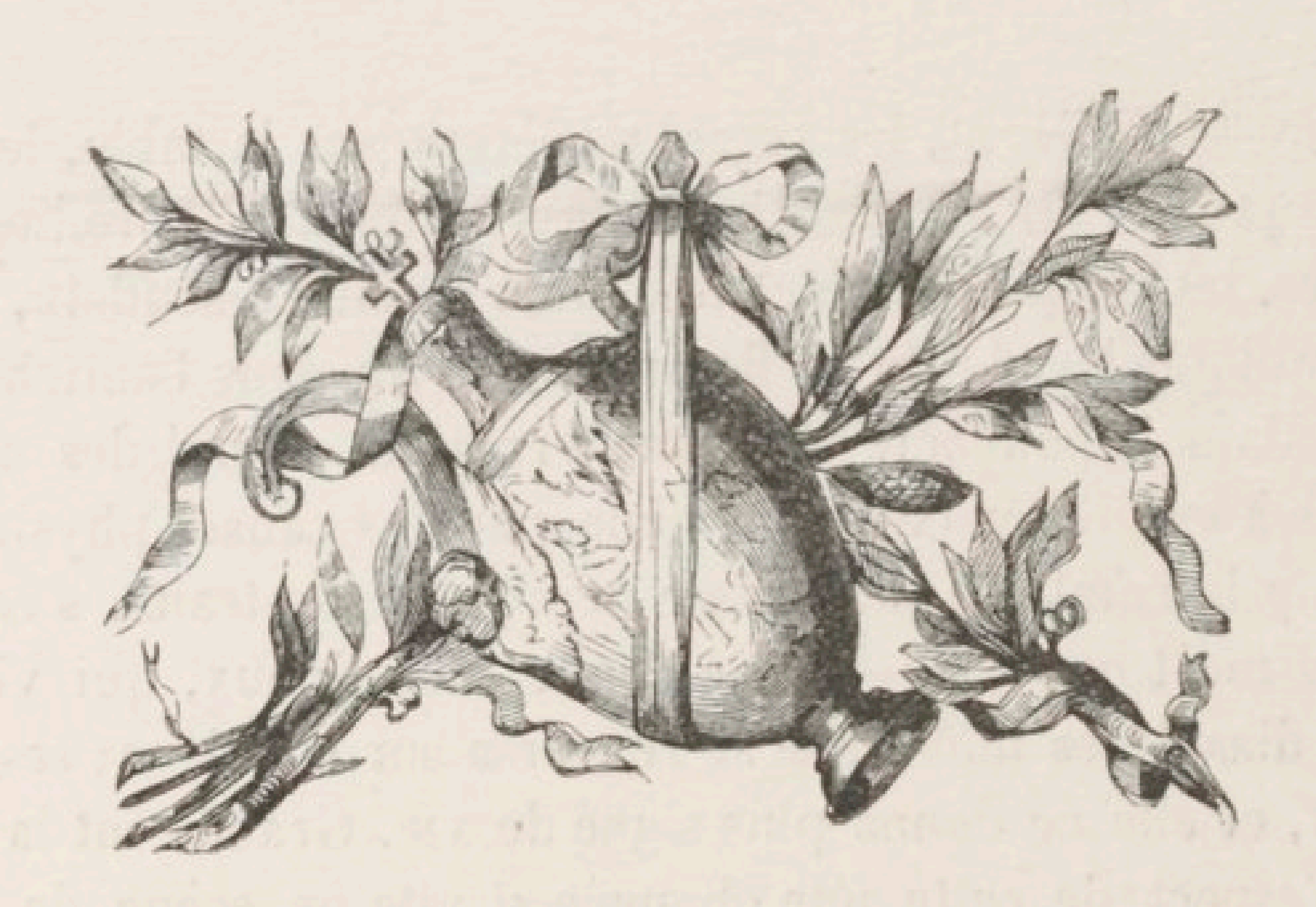


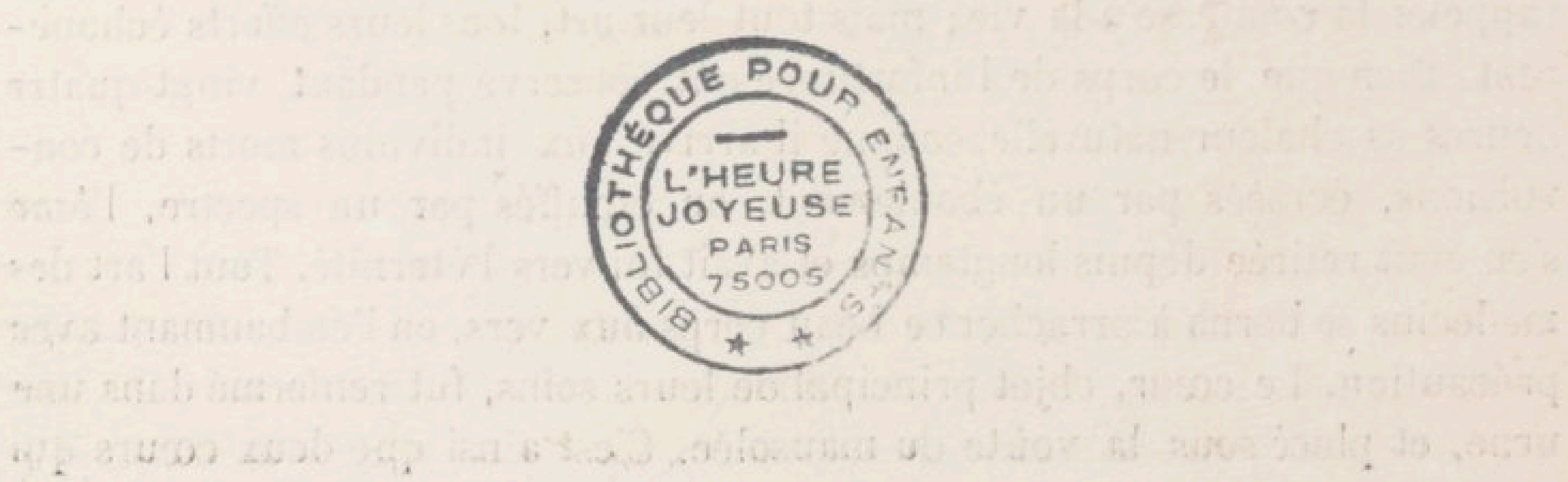
rent, les murs tremblèrent, les verres roulèrent sur la table, les poutres se mirent à craquer et les portes à battre avec violence. Pareilles à des torches funèbres, les bougies jetaient une lueur sinistre; soudain, une étrange lumière, semblable à celle de la flamme, pénétra dans l'antichambre, jeta les convives dans l'épouvante et la consternation, et nul des assistants ne chercha plus à expliquer ce phénomène par des causes physiques.

Tout à coup la comtesse, l'angoisse peinte sur les traits, s'écria : « Mon Dieu, sauvez-moi! que vois-je? Le comte mon époux, qui vient se venger!... » En disant ces mots, elle se renversa sur son siége; ses beaux yeux se fermèrent, et elle ne donna plus signe de vie. Grande fut la tristesse au château à l'aspect de cette fête changée si vite en scène de deuil! L'épouvante avait cloué Irwin à sa place; pâle et immobile, on eût dit la statue en marbre du mausolée. On fit venir des médecins pour essayer de rappeler la comtesse à la vie; mais tout leur art, tous leurs efforts échouèrent. Bien que le corps de l'infortunée eût conservé pendant vingt-quatre heures sa chaleur naturelle, comme il arrive aux individus morts de convulsions, écrasés par un éboulement, ou étouffés par un spectre, l'âme s'en était retirée depuis longtemps et avait fui vers l'éternité. Tout l'art des médecins se borna à arracher ce beau corps aux vers, en l'embaumant avec précaution. Le cœur, objet principal de leurs soins, fut renfermé dans une urne, et placé sous la voûte du mausolée. C'est ainsi que deux cœurs qui

s'étaient juré de rester unis durant la vie se trouvèrent réunis de nouveau après la mort. Mais les âmes dans le ciel se sont-elles réunies comme les cœurs sur la terre, et ont-elles renoué les liens qui les enchaînaient ici-bas? On l'ignore, et jusqu'à présent la nouvelle certaine n'en est pas venue encore dans ce monde.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.





TABLE

DES CONTES DE LA PREMIÈRE SÉRIE

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE SÉRIE.